

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

## PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

### CHAPITRE IV.

#### LES MARCHANDS ASSOCIÉS NÉGLIGENT ET EMPÊCHENT MÊME LA CONVERSION DES SAUVAGES.

##### I.

*La Compagnie des Associés laisse le Canada sans secours spirituel.*

Le but que s'était proposé les fondateurs de Québec, en établissant dans ce poste un lieu de traite, était moins la conversion des sauvages que le commerce des pelleteries ; aussi, quoique Champlain y eût été envoyé en 1603 et que, depuis l'année 1608, de Monts y eût formé un établissement fixe, on n'y avait vu encore, avant l'année 1615, aucun prêtre catholique. Qu'on juge ce que pouvait être une réunion d'hommes restés si longtemps sans exercice public de religion, et d'ailleurs assez mal choisis, comme ne le montre que trop la première recrue. Et encore si, cette année 1615, des religieux récollets allèrent enfin s'établir à Québec, ce fut contre le gré de ces mêmes marchands, qui se virent dans la nécessité de les recevoir, pour n'être pas dépouillés du privilège du monopole des pelleteries. " C'était un spectacle digne de compassion, dit le P. Sagard, d'y voir tant de désordres et point du tout, de conversion ni d'envie de convertir ; et néanmoins, à ouïr les marchands, vous eussiez dit qu'ils n'ambitionnaient rien tant que la gloire de Dieu, le bien du pays et la conversion des sauvages." Ces belles apparences qu'ils affectaient et qu'ils étalaient dans l'occasion, pour être maintenus dans leur privilège, engagèrent un homme de bien, qui les crut sincères, à entrer lui-même dans leur compagnie, le sieur Hoüel, contrôleur général des salines de Brouage. Comme il faisait de la pratique des bonnes œuvres sa plus douce occupation, et qu'il était très-zélé pour procurer la gloire de Dieu, à peine fut-il devenu membre de la compagnie, qu'il en reconnut le défaut essentiel. Il représenta donc à ses associés qu'ils devaient, avant tout, se proposer la gloire de Dieu et la conversion des sauvages, ainsi qu'ils s'y étaient engagés, sans quoi leurs travaux demeureraient stériles. " Ces messieurs, ajoute le P. Sagard, avouèrent leur tort, et le prièrent de faire choix, avec eux,

“ des religieux qui seraient les plus propres à cette œuvre apostolique.” Champlain, qui était animé de meilleurs sentiments, confesse, de son côté, que la conversion des sauvages avait été jusqu'alors *grandement négligée*, et que, depuis quatorze ou quinze ans, il n'avait pu y avancer que fort peu, *pour n'avoir pas été assisté comme il eût été nécessaire à une telle entreprise (\*)*. Voici cependant comment la compagnie des marchands, pour conserver le monopole des pelleteries, consentit enfin, en 1615, à conduire quelques missionnaires à Québec.

## II.

Les Récollets consentent à envoyer de leurs Pères en Canada.

“ Etant sur la recherche d'ouvriers évangéliques, dit Champlain, et en conférant avec plusieurs, un homme d'honneur, le sieur Hoüel, personnage adonné à la piété, qui avait familiarité avec les PP. récollets, dit qu'il les ferait descendre facilement à entreprendre ce voyage, et qu'on ne manquerait pas de gens de bien qui leur donneraient ce qui leur serait nécessaire, offrant lui-même de les assister selon son pouvoir.” Le P. Bernard du Verger, provincial récollet de l'Immaculée-Conception, à qui le sieur Hoüel s'adressa d'abord, accepta en effet ces offres et envoya, en 1614, deux de ses religieux à Paris, pour demander au Nonce du Pape les pouvoirs nécessaires à ceux qui seraient chargés de cette mission. Mais le Nonce leur ayant fait observer qu'il n'avait pas lui-même de tels pouvoirs et qu'ils devaient s'adresser au supérieur de leur ordre pour les obtenir de lui, les récollets ne voulurent pas user de ce moyen, et le voyage fut remis à l'année suivante. Cependant le sieur Hoüel, désirant que ce dessein ne fut pas trop retardé, le proposa au P. Jacques Garnier de Chappoin, Provincial des récollets de la Province de Saint-Denis, qui le prit en singulière affection. Ce Père en conféra même avec le prince de Condé, qui l'approuva hautement ; et comme on tenait alors à Paris l'assemblée des Etats, commencée le 26 octobre 1614, il en parla aussi aux cardinaux, aux archevêques et aux évêques de l'assemblée, qui tous y applaudirent à leur tour et promirent de procurer, par leurs largesses et par celles de la cour, un petit fonds pour assister quatre religieux qu'on se proposait de choisir pour cette mission.

## III.

Zèle de Champlain pour attirer des Récollets en Canada.

De son côté Champlain, qui avait grandement à cœur le succès de ce dessein, craignant qu'il ne traînât en longueur par défaut de fonds, alla

---

(\*) Aussi, dans son épître dédicatoire au roi Louis XIII, Champlain félicite-t-il ce prince comme d'une grâce spéciale, que l'ouverture de la prédication de l'Évangile, en Canada, ait été réservée à son règne.

visiter lui-même et presser ces prélats, qui, en exécution de leur promesse, lui remirent environ quinze cents livres pour être employées à nourrir les quatre missionnaires et à leur procurer les linges et les ornements nécessaires au service divin. Il partit ensuite de Paris, le dernier jour de février 1615, et se rendit à Rouen, dans le dessein d'engager ses associés à la bonne œuvre et de les y faire contribuer de leur part. Il leur déclara donc que le prince de Condé, convaincu que difficilement les affaires du Canada pourraient réussir si, avant tout, Dieu n'y était servi, désirait que quatre religieux récollets passassent dans ce pays comme missionnaires, et que telle était aussi la volonté du roi. La compagnie, après les engagements qu'elle avait pris, ne pouvait décliner cette proposition ; et, sur le motif de la volonté du roi, allégué par Champlain, elle promit de nourrir les religieux qui seraient désignés.

## IV.

Premiers Récollets nommés pour le Canada. Pouvoirs que le Saint-Siège leur accorde.

Le Provincial de Saint-Denis nomma donc pour cette mission le P. Denis Jamay, avec la qualité de commissaire ; le P. Jean d'Olbeau, qui devait exercer à son tour cette charge, si l'autre venait à mourir ; enfin, les PP. Joseph Le Caron et Pacifique du Plessis ; et, pour lever tout doute sur la régularité de leurs pouvoirs, l'archevêque de Lyon, ambassadeur du roi à Rome, s'adressa directement au Pape Paul V, qui donna ordre à son Nonce à Paris, l'archevêque de Rhodes, Guy Bentivole, de leur expédier, de sa part, tous les pouvoirs nécessaires. Avant leur départ, les quatre religieux s'étant présentés au Nonce, il leur donna sa bénédiction et la permission verbale d'aller évangéliser les peuples de la Nouvelle-France, en attendant les lettres qui devaient faire foi de leurs pouvoirs. Mais, par un retard dont nous ignorons la cause, ces lettres ne furent expédiées que le 20 mai de l'année 1618, et même ne parvinrent aux récollets que trois ans après qu'ils étaient arrivés en Canada. On les voit encore aujourd'hui en original aux archives départementales de Versailles. Elles sont adressées au P. Joseph Le Caron et déclarent que ce religieux et autres Franciscains, approuvés par l'Ordinaire pour entendre les confessions, jouiront de tous les pouvoirs nécessaires à leur mission, et pourront en user en Canada pour le temps seulement qu'ils demeureront dans ce pays, pourvu qu'il ne se y trouve personne qui eût déjà obtenu de semblables pouvoirs qui fussent encore valables.

## V.

Louis XIII confirme l'établissement des Récollets en Canada.

Louis XIII fit aussi expédier à ces religieux des lettres patentes : elles sont trop honorables à la piété de ce prince pour n'en pas donner ici un extrait. " Les rois, nos prédécesseurs, dit-il, se sont acquis le titre de

“ très-chrétiens en procurant l'exaltation de la sainte foi catholique, apos-  
 “ tolique et romaine : titre que nous avons un extrême désir de nous con-  
 “ server à nous-même, comme le plus riche fleuron de notre couronne :  
 “ voulant non seulement imiter, en tout ce qui nous sera possible, nos pré-  
 “ décesseurs, mais même les surpasser, en nous efforçant d'établir la foi  
 “ catholique, et de la faire annoncer aux terres lointaines et barbares, où  
 “ le saint nom de Dieu n'est pas invoqué. Pour seconder nos désirs, le  
 “ P. Provincial des religieux de Saint-François, de la Province de Saint-  
 “ Denis, en France, vulgairement appelés récollets, ayant offert d'envoyer  
 “ dans les pays de Canada des religieux de son ordre, afin d'y prêcher le  
 “ saint Evangile, et d'amener à la foi les habitants de ce pays, qui n'ont  
 “ aucune connaissance du vrai Dieu : nous déclarons par ces présentes,  
 “ signées de notre main, que notre volonté est qu'il puisse envoyer au pays  
 “ de Canada autant de ses religieux qu'il jugera être nécessaire, leur per-  
 “ mettant d'y faire construire un ou plusieurs couvents ; et, pour témoi-  
 “ gner plus particulièrement notre affection envers ces religieux, nous les  
 “ mettons, eux et leurs couvents, sous notre protection et notre sauve-  
 “ garde.”

## VI.

## Arrivée des Récollets en Canada.

Les quatre religieux s'embarquèrent enfin à Honfleur, le 24 avril  
 1615 (\*), sur le vaisseau de la compagnie des associés, appelé le *Saint-*  
*Etienne*, du port de trois cent cinquante tonneaux, commandé par Dupont-  
 Gravé, et arrivèrent à Tadoussac après un mois de navigation. “ Là,  
 “ nous mêmes nos hommes à accommoder nos barques, dit Champlain, afin  
 “ d'aller à Québec, lieu de notre habitation, et au Grand Sault Saint-  
 “ Louis, où était le rendez-vous des sauvages qui y venaient en traite.”  
 Dès leur arrivée à Québec, le P. Jean d'Olbeau et Champlain désigné-  
 rent, dans le lieu où est aujourd'hui la basse ville, l'emplacement qu'oc-  
 cuperaient le logement des missionnaires et la chapelle, et en tracèrent  
 les plans de concert. Ce Père donna surtout ses soins à la disposition de  
 la chapelle, afin de pouvoir y célébrer décentement le saint sacrifice ; et,  
 de son côté, le P. Joseph Le Caron, sans s'arrêter à Québec, alla droit au  
 Sault Saint-Louis, pour y joindre les sauvages et connaître par lui-même  
 leur manière de vivre. L'ignorance où il les vit tous plongés et l'état  
 misérable de ces peuples, vivant sans connaissance de Dieu, sans aucune  
 religion ni même sans loi politique établie parmi eux, le touchèrent d'une  
 si vive compassion qu'il résolut d'aller passer l'hiver au milieu de ceux  
 d'entre eux qui avaient une demeure fixe, afin d'apprendre, par ce moyen,

---

(\*) Il s'est glissé ici une erreur de typographie dans l'édition du *Voyage de Champlain* de 1627, dans celles de 1632 et de 1640, où l'on a mis *août* pour *avril*.

leur langue et de juger des espérances qu'on pourrait avoir de les rendre chrétiens ; et ayant pris cette résolution, il repartit pour Québec. Là, il se fournit d'ornements d'église et d'autres objets qui lui étaient nécessaires ; et, immédiatement après, remonta le fleuve Saint-Laurent avec le P. Denis Jamay, qui, à son tour, désirait aussi beaucoup de voir les sauvages.

## VII.

Première messe célébrée par les Récollets à la Rivière des Prairies et à Québec.

Arrivés au commencement de l'île de Montréal, et entrant dans la rivière des Prairies, ils rencontrèrent Champlain avec des canots de sauvages et descendirent sur le rivage, où d'autres se trouvaient en assez grand nombre. Là, les PP. Denis et Joseph, après avoir dressé leur autel portatif, chantèrent la messe sur le bord de la rivière des Prairies, " avec toute dévotion, rapporte Champlain, devant ces peuples qui étaient " en admiration de voir les cérémonies dont on usait, et des ornements qui " leur semblaient si beaux, comme étant chose qu'ils n'avaient jamais vue : " car ces religieux sont les premiers qui y aient célébré la sainte messe." A Québec, les PP. Jean d'Olbeau et Pacifique du Plessis, qui donnaient tous leurs soins à la construction de la chapelle, firent tant de diligence pour l'achever, qu'ils y célébrèrent l'un et l'autre, le 25 juin 1615. Le saint sacrifice de la messe n'avait point encore été offert à Québec, selon la remarque de Champlain ; aussi, ajoute-t-il, *n'était-il jamais allé de prêtre en ce côté-là*, du moins depuis les voyages de Jacques Cartier. Cette auguste cérémonie fut suivie du *Te Deum*, qu'on chanta au bruit de la petite artillerie, avec tout l'appareil que les circonstances pouvaient permettre.

## VIII.

Récollets chez les Hurons, les Montagnais et aux Trois-Rivières.

Selon la résolution qu'il avait prise d'aller vivre parmi les sauvages, le P. Joseph Le Caron se joignit à quelques Hurons qui retournaient dans leur pays après la traite, et passa l'hiver dans un de leurs bourgs, appelé Carhagouha, défendu par une triple palissade de bois de la hauteur de trente pieds. Le P. Jean d'Olbeau, de son côté, partit le 2 décembre pour hiverner chez les Montagnais, autres peuples sauvages, ainsi appelés des montagnes qu'ils habitaient vers Tadoussac et au-dessous. Son dessein était pareillement d'apprendre leur langue et d'essayer de les catéchiser, en courant les bois avec eux, dans les montagnes du Nord où, l'hiver, ils faisaient leurs chasses. Enfin, le P. Denis Jamay, commissaire, demeura à Québec pour administrer les sacrements aux Français catholiques, y former une mission sédentaire pour les sauvages et donner ses soins aux Trois-Rivières, où la traite attirait aussi des sauvages et des Français. Dans ce dernier lieu, le P. Joseph Le Caron, avant son départ, avait

construit, avec l'aide des Français et des sauvages qu'il y trouva, une maison et une chapelle, pour y commencer aussi une mission fixe, et avait célébré la sainte messe dans ce lieu, le 26 juillet de la même année 1615. Mais ces religieux ne furent pas longtemps à reconnaître que leur présence et leur ministère en Canada étaient à charge aux agents de la compagnie, et que ceux-ci, au lieu de les favoriser dans l'exercice de leurs fonctions, profiteraient de tout pour y mettre obstacle.

## IX.

Les chefs de la compagnie traversent le zèle des missionnaires et molestent les catholiques.

Lorsque les récollets arrivèrent en Canada, en 1615, "une partie des associés, étant de la religion prétendue réformée, n'avaient rien de moins à cœur, dit Champlain, que la nôtre s'y établit, quoiqu'ils consentissent à y entretenir ces religieux, parce qu'ils savaient que c'était la volonté du roi." Il était d'autant plus aisé à ces Huguenots de susciter des obstacles au zèle des missionnaires, qu'ayant la meilleure part au commerce ils avaient aussi toute l'autorité, l'intendant des marchandises étant huguenot, ainsi que son contre-maître. "Dans leurs vaisseaux, où ils faisaient leurs prières, ils avaient partout le dessus, dit le P. Sagard, et nous, en chantant les louanges de Dieu, nous étions contraints de tenir la proue. C'est que les principaux de la flotte, avec la plupart des officiers, étaient de la religion prétendue réformée. Ne trouvant donc ni empêchement ni obstacle qui s'opposât à leurs volontés, ils forçaient les catholiques eux-mêmes d'assister à leurs prières et à leurs chants de Marot, sous peine autrement de n'être point admis dans leurs vaisseaux ni employés dans leurs ateliers. Je m'en suis plaint bien souvent, mais en vain ; les catholiques, sans dévotion, à qui la seule avarice faisait passer la mer pour rapporter des pelleteries, s'accommodaient aisément à l'humeur des Huguenots. Il arriva même que, pendant qu'un de nos religieux disait la sainte messe, à la traite, les Huguenots en vinrent jusqu'à chanter leurs marottes, ce qui avait l'air d'être fait pour l'interrompre et le contrarier. Ce n'était pas le moyen de planter la foi catholique dans ce pays, les chefs et les principaux étant contraires à cette même foi, mais, plutôt, d'établir parmi les sauvages une confusion de croyance. Si les catholiques avaient un prêtre, les Huguenots avaient un ministre ; et, pendant qu'ils s'échauffaient à la dispute, les sauvages, de leur côté, scandalisés par ces querelles, restaient confirmés dans leur irréligion. Car ils s'apercevaient bien des différentes manières de servir Dieu et remarquaient que les uns faisaient le Signe de la croix, et non pas les autres, comme ils me l'ont dit eux-mêmes quelquefois."

## X.

Les interprètes de la compagnie refusent d'enseigner les langues sauvages aux Récollets.

Au milieu de ces obstacles suscités contre le catholicisme, que pouvaient faire les récollets pour la conversion des sauvages du Canada ? En arrivant dans ce pays, ils se voyaient abandonnés à eux-mêmes, privés de tout appui, dépourvus de tout, et même de la connaissance des langues indispensables pour se faire comprendre à ces barbares. La compagnie des marchands avait, parmi ses employés, des interprètes pour trafiquer avec les Hurons, les Algonquins et les Montagnais : et quoique ces interprètes ne parlassent les langues sauvages que par routine, ils auraient pu être d'un grand secours aux récollets pour leur faciliter les premières ouvertures de ces dialectes. Toutefois, au rapport du P. Charles Lalemant, ils s'y refusèrent toujours ; en sorte que, pour les apprendre, ces religieux se virent dans la nécessité de composer pour leur usage, avec beaucoup d'imperfection et des peines incroyables, divers essais de dictionnaires des langues Algonquine, Huronne et Montagnaise, qu'ils grossissaient peu à peu, à mesure qu'ils en apprenaient quelques nouveaux mots ; ce qui faisait dire à un d'eux, écrivant de Tadoussac au Père Provincial de Paris, en 1618 : “ Si nous savions parfaitement bien la langue, je ne sais quel profit l'on ne ferait pas avec ces peuples.” Mais, en parlant ainsi, il paraît que ce bon religieux exprimait plutôt le grand désir qu'il avait de faire du bien à ces barbares, que le profit qu'il eût retiré de la parfaite connaissance de leur langue. Du moins, ce profit eût été notablement diminué par un obstacle des plus funestes à la conversion de ces peuples, qui paralysait le ministère des récollets dans toutes leurs missions.

## XI.

La conduite des commis fait mépriser les Français et donne de l'éloignement pour les missionnaires.

Outre les interprètes entretenus dans les magasins de la compagnie, les marchands associés avaient à leurs ordres des commis voyageurs qu'ils envoyaient chez les Hurons et chez d'autres nations sédentaires, pour en rapporter des pelleteries en échange des marchandises qu'ils leur donnaient. Parmi ces commis, plusieurs avaient pris goût à la vie de ces peuples, et étaient devenus sauvages eux-mêmes ; en sorte que les PP. Sagard et Viel trouvèrent chez les Hurons cinq ou six Français qui, s'étant fixés parmi ces barbares, vivaient de la même façon qu'eux. Comme tous ces commis, ainsi qu'on l'a dit déjà, étaient restés longtemps sans aucun exercice public de religion, et qu'ayant continuellement sous les yeux la vie corrompue des sauvages, ils n'avaient plus eux-mêmes d'autre règle de conduite que les instincts brutaux de leurs passions, plusieurs en étaient devenus plus sauvages que les sauvages mêmes, et, par la bassesse et la barbarie de leurs



sentiments, n'inspiraient à ceux-ci qu'un profond mépris pour tous les Français. L'un de ces derniers étant tombé malade dans le pays du Pétun, ses compagnons, qui allaient à la nation neutre, le laissèrent là à la garde d'un sauvage, à qui ils dirent que, si le malade venait à mourir, il n'eût qu'à le dépouiller de sa robe, à creuser une fosse et à l'y enterrer. Cette dureté, plus que barbare, scandalisa si fort ce sauvage qu'il s'en plaignait partout, disant (pour nous servir de son expression) que les Français étaient des chiens d'abandonner ainsi leur compagnon malade et de conseiller encore qu'on l'enterrât nu s'il venait à mourir. "Je ne ferai jamais cette injure à un corps mort, bien qu'étranger à ma nation," disait-il; et "je me déponillerais plutôt de ma robe, pour le couvrir, que de lui ôter la sienne." Il était difficile qu'après s'être formé de telles idées des Français, ces sauvages désirassent d'embrasser leur religion et fissent accueil aux missionnaires qui venaient la leur annoncer. Au mois de février 1616, le P. Le Caron, après avoir hiverné chez les Hurons, résolut d'aller visiter les sauvages de la nation du Pétun qui, comme les précédents, avaient des demeures fixes. Champlain, qu'il n'attendait pas, étant venu le trouver à Carhagouha, l'accompagna dans sept villages, qu'ils visitèrent ensemble; et, au rapport du P. Sagard, "le missionnaire y eut plus de peine que de consolation: ces barbares ne lui ayant fait aucun bon accueil ni témoigné que son voyage leur fût agréable." (\*)

## XII.

Les commis disent aux Sauvages tout le contraire de ce qu'enseignent les Récollets.

Ayant ainsi passé une année entière chez les Hurons, et fait tout ce qui était en son pouvoir pour les disposer à embrasser le christianisme, le P. Joseph comprit que le plus grand obstacle à leur conversion venait non du côté de ces barbares, mais de la conduite scandaleuse de plusieurs employés de la compagnie, dont treize ou quatorze se trouvaient là cette année, et ce fut la remarque que firent aussi plusieurs autres récollets, qui, à l'exemple du précédent, allèrent hiverner chez les Hurons, dans le dessein d'apprendre leur langue. "Nous aurions vu un grand amendement de la part des filles sauvages, comme nous l'avions espéré, dit le P. Sagard, si la plupart des Français, qui étaient montés

---

(\*) Champlain suppose cependant que les barbares auraient fait au P. Le Caron, ainsi qu'à lui-même, un accueil amical et généreux; ce qui diffère un peu du récit du P. Sagard. De son côté, le P. Charles Lalemant, dans sa lettre de l'année 1626, semble justifier le récit de ce dernier. "Les Récollets, dit-il, sont allés quelquefois chez les nations stables, et y ont porté tous leurs vivres pour un an, ou de quoi en acheter: car d'attendre que les sauvages vous en donnent, c'est folie. Qui se pourrait résoudre à demeurer avec eux, dans leurs cabanes? Les yeux religieux ne peuvent supporter tant d'impudicités qui s'y commettent à découvert; c'est pourquoi les RR. PP. Récollets ont été contraints de bâtir des cabanes à part et d'acheter leurs vivres."

“ avec nous, ne leur eussent dit le contraire de ce que nous leur enseignions, pour vivre, par ce moyen, au gré de leurs passions brutales. Quelques bons Français nous édifiaient beaucoup par leur conduite sage et honnête : mais les autres, vivant comme des bêtes brutes et des athées, empêchaient la conversion de ce pauvre peuple ; et ainsi ceux qui auraient dû nous seconder dans son instruction et sa sanctification étaient ceux-là mêmes qui empêchaient et détruisaient le bien que nous nous efforcions d'établir.”

La vie licencieuse de ces misérables prévint même si défavorablement les sauvages contre les vérités de la religion, et laissa dans leurs esprits et dans leurs cœurs des impressions si profondes, qu'après plus de vingt années, le souvenir qu'ils en conservaient encore, et qu'ils se transmettaient entre eux, était l'un des plus grands obstacles à leur conversion et une objection vulgaire qu'ils opposaient à la prédication des ouvriers évangéliques. C'est ce que nous apprend le P. Lalemant, dans sa relation de la mission des Hurons, de l'année 1640 : “ La réputation de M. de Champlain, qui fit ici quelque séjour, il y a environ vingt-deux ans, dit-il, vit encore dans l'esprit de ces peuples barbares, qui honorent, même, après tant d'années, plusieurs belles vertus qu'ils admiraient en lui, et particulièrement sa chasteté et sa continence. Plût à Dieu que tous les Français, qui, les premiers sont venus en ces contrées, lui eussent été semblables ! Nous n'en rougirions pas si souvent auprès de nos sauvages, qui nous objectent les impudicités et les débauches de plusieurs, comme si elles étaient une marque infailible que les tourments de l'enfer, dont nous les menaçons, ne soient que des fables, puisque ces premiers Français, qu'ils ont connus, n'en avaient point de crainte.

## XIII.

Les sauvages regardent comme autant de fables les vérités de la Foi.

On comprend combien il était difficile d'inspirer à ces sauvages des sentiments religieux et de les disposer au baptême, tant qu'ils auraient sous les yeux de pareils exemples donnés par des chrétiens. Ces barbares, qui n'avaient aucune religion, semblaient d'ailleurs être incapables des raisonnements les plus communs qui conduisent les autres hommes à la connaissance de l'Être suprême. Aussi écoutaient-ils comme autant de fables ce qu'on leur disait des mystères de la religion, et n'en prenaient-ils que ce qu'ils ont de matériel et de sensible. “ Ils consentiraient, écrivait les missionnaires, à se faire baptiser dix fois le jour, pour un verre d'eau-de-vie ou pour une pipe de tabac ; ils nous offrent leurs enfants et veulent bien qu'on les baptise ; mais, tout cela, sans le moindre sentiment de religion.” Un sauvage à l'extrémité, rapporte Champlain, ayant demandé

Le baptême, le P. Le Caron le lui administra, après avoir fait promettre au malade de vivre chrétiennement et de se faire instruire s'il relevait de maladie. Au bout de quatre ou cinq jours, ce sauvage se trouvant mieux, retourna à ses superstitions, et eut recours à un sorcier pour être guéri ; et comme on voulut lui reprocher son infidélité, il répondit qu'il n'ajoutait point foi à tout ce qu'on avait fait pour lui ; et il mourut ainsi au bout de quelques jours. Les missionnaires, reconnaissant donc que le petit nombre d'adultes auxquels ils avaient administré le baptême, après leur avoir donné les instructions préalables, étaient aussitôt retombés dans leur indifférence ordinaire pour les choses du salut, et que les enfants baptisés suivaient l'exemple de leurs pères, craignirent de profaner le caractère et le sacrement en les conférant à d'autres, et consultèrent la Sorbonne, qui leur fit une réponse conforme à la pratique que les Pères Jésuites s'étaient proposé de suivre à Port-Royal, et que nous avons déjà rapportée.

## XIV.

La compagnie empêche de rendre sédentaires les sauvages.

Indépendamment des obstacles que la vie licencieuse et les discours impies des commis opposaient à la conversion des sauvages, et des difficultés que faisait naître le mauvais vouloir des Huguenots placés à la tête de la compagnie, l'intérêt matériel de ces spéculateurs fournissait un autre empêchement qui semblait être insurmontable. C'est ce qui faisait dire aux missionnaires, écrivant à leurs confrères de France : " Pour comble de malheur, Dieu permet que le pays soit entre les mains d'une compagnie de marchands intéressés, tout à fait insensibles à la propagation de la foi, et qui, par une cupidité extrême du gain qu'ils espèrent, négligent tout le progrès du christianisme, s'opposant même aux voies et aux moyens de l'avancer." Pour civiliser les sauvages et les amener à la pratique du christianisme, les rois de France avaient voulu qu'on les rendit d'abord sédentaires, en les faisant vivre dans des bourgs avec de bons catholiques, comme la compagnie des marchands s'y était engagée ; et rien n'était, en effet, plus nécessaire. " Sans cela, dit le P. Sagard, comment pourrait-on rendre jamais chrétiens des sauvages errants ? Les religieux peuvent-ils toujours, l'hiver et l'été, courir avec eux les bois, les montagnes, quelquefois en des pays fort éloignés, chargés, durant ces voyages, de leurs ornements, de leurs hardes et de leurs vivres ? Ce serait vouloir rendre les religieux aussi sauvages que les sauvages eux-mêmes ; et ces hommes errants ne pourraient que rester toujours ce qu'ils sont. L'expérience montre que les Français qui vivent avec les sauvages n'ont presque plus rien du chrétien, et que les sauvages que nos Pères ont baptisés en Canada, et qu'on a envoyé ensuite hiverner parmi

“ leurs parents pour préparer la conversion des autres, y ont, au contraire, “ oublié presque toute pratique du christianisme. C’est pourquoi on n’y “ fera jamais grand profit, si l’on ne suit notre premier dessein, qui est de “ les rendre sédentaires et de mêler parmi eux des familles de bons et “ vertueux catholiques, qui dans leur conduite, leur montre la pratique “ des instructions qu’ils auront apprises des religieux, pratique qu’ils ont “ peine à comprendre, si de bons séculiers vivant en famille parmi eux ne “ leur en donnent l’exemple :

## XV.

Pourquoi la compagnie empêche-t-elle de rendre sédentaires les sauvages ?

Pour ébaucher ce dessein autant qu’il était en leur pouvoir, les récollets avaient essayé d’établir des missions sédentaires à Québec, aux Trois-Rivières, à Tadousac, où des sauvages se réunissaient pour la traite ; et ils les excitaient à s’adonner à la culture des terres. Mais c’était précisément ce que la compagnie des marchands était résolue d’empêcher, de peur que, si ces sauvages devenaient agriculteurs, ils ne cessassent d’aller à la chasse et de leur apporter des pelleteries, ou ne les donnassent aux Français qui vivraient avec eux dans les mêmes bourgades. Ils ne voulaient donc pas souffrir qu’on les rendit sédentaires. “ L’irrégion est “ même allée jusque-là, dit encore le P. Sagard, qu’une personne de con- “ dition, quoique catholique de profession, mais intéressée à la traite, nous “ dit, au P. Nicholas Viel et à moi, “ que, si nous pensions rendre les “ Canadiens et les Montagnais sédentaires, en les fixant près de nous, “ comme nous en avons le dessein, afin de pouvoir les instruire plus com- “ modément et les maintenir dans notre créance, ils les chasseraient à “ coups de bâton et les obligeraient à se retirer au loin pour qu’ils n’eus- “ sent aucune connaissance de la traite des associés.” Voilà comment “ nous étions favorisés et quel secours nous pouvions espérer de personnes “ si peu affectionnées au bien.”

Voyant ces peuples si insensibles aux vérités du salut, les récollets jugèrent que le moyen le plus efficace de les amener peu à peu au christianisme serait d’élever de jeunes sauvages dans la pratique de la religion et de les associer ensuite aux missionnaires, pour qu’ils contribuassent comme cathéchistes à l’instruction des autres sauvages de leur nation. Le missionnaire de Tadoussac ouvrit une école dans sa maison, où il attira ainsi des enfants pour les accoutumer à notre manière de vivre, et se mit à leur donner des leçons de lecture et d’écriture. Quelques-uns commençaient déjà à lire et à écrire assez bien, et il envoya à M. Houël une feuille écrite par eux. Mais, pour avoir des écoliers, il était nécessaire de les nourrir : “ J’aurais eu un grand nombre d’enfants pour les instruire “ des mystères de notre sainte foi, écrivait ce religieux, si j’avais eu de

“ quoi leur donner pour vivre ;” et la compagnie des marchands, qui n'avait en vue que le gain, et croyait faire beaucoup en nourrissant six religieux, se refusa absolument à cette bonne œuvre.

## XVI.

*Les Récollets vont à Paris pour se plaindre, mais inutilement.*

Les missionnaires, persuadés que les chefs de la compagnie résidant en France ne connaissaient pas le véritable état des choses, et que les commis le leur déguisaient à dessein, jugèrent que le bien des peuples du Canada, et l'honneur du nom français, leur faisaient une obligation à eux-mêmes d'aller les en informer de vive voix, pour qu'ils apportassent au mal un remède, en donnant des ordres devenus nécessaires. Le P. Denis Jamay, supérieur, et le P. Joseph Le Caron s'embarquèrent le 20 juillet 1616, et arrivèrent heureusement à Honfleur le 10 septembre suivant. Mais ils apprirent que le prince de Condé, sur qui ils comptaient surtout, venait d'être arrêté le 2 du même mois, pour avoir pris les armes contre le Souverain, et qu'il avait été mis à la Bastille. Il fut de là transféré au donjon de Vincennes et resta prisonnier plus de trois ans. Les récollets ne purent donc s'adresser qu'aux membres de la société des marchands ; et dès qu'ils les eurent entendus, ils commencèrent à regretter d'avoir entrepris ce voyage, voyant que tout le concours qu'ils s'étaient promis des associés, se bornait à de simples remerciements pour les travaux des missionnaires et à des assurances vagues de bon vouloir. Ils reconnurent alors que, parler à ces messieurs de la nécessité de former des colonies dans la Nouvelle-France, c'était perdre le temps et glacer des cœurs déjà assez peu échauffés, et qu'enfin, il en serait ainsi “ jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'inspirer lui-même les puissances supérieures d'y donner ordre, puisque les subalternes n'y voulaient entendre et ne s'affectionnaient qu'à leurs propres intérêts.” Ces religieux, qui avaient fait le voyage avec Champlain, lui écrivirent en Normandie pour lui faire connaître l'inutilité de leur peine, et leur extrême chagrin de se voir si mal accueillis. Néanmoins, dans l'espérance de profiter des occasions qui pourraient s'offrir pour servir le Canada à la Cour et ailleurs, le P. Jamay resta en France, et fut remplacé dans sa charge par le P. Le Caron, qui retourna à Québec et conduisit avec lui le P. Paul Huet. Tel fut le résultat de ce voyage.

## XVII.

*Inutilité d'un second voyage des Récollets à Paris.*

Il est aisé de comprendre combien la position des récollets à Québec devait leur être insupportable, si l'on considère que, n'ayant d'autre inté-

rêt qui les refint en Canada que la conversion des sauvages, oeuvre pour laquelle ils avaient traversé les mers, ils se voyaient néanmoins, par l'avarice des marchands, dans l'impuissance d'exercer leur zèle. Et c'est ce qui explique pourquoi, au retour de M. Joseph Le Caron, qui n'avait rien obtenu d'eux, le P. d'Olbeau partit lui-même, dans la persuasion où il était, qu'en leur représentant les nécessités du pays mieux que l'autre ne l'avait fait, il obtiendrait l'objet de ses justes demandes. "Mais il eut affaire avec les mêmes esprits, et toujours aussi mal disposés au bien, rapporte le P. Sagard ; et, par conséquent, il n'y fit rien davantage que de perdre ses peines, et s'en retourna en Canada aussi mal satisfait de ces messieurs que l'avait été le P. Joseph." Tout le fruit qu'il retira de son voyage fut encore de conduire un nouveau missionnaire en Canada, le P. Modeste Guines, et d'y apporter une Bulle de jubilé que, sur sa demande, le Pape lui avait accordée en faveur de la Nouvelle-France, où elle fut publiée, le 29 juillet 1618, dans la chapelle de Québec. Ces bons religieux, croyant avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir, prirent enfin le parti de recommander à Dieu les besoins de la colonie et ceux de la religion, sans compter désormais sur les marchands, de qui ils n'avaient rien à attendre. Abandonnés ainsi à leurs propres industries, quelques-uns allèrent hiverner chez les sauvages Montagnais, d'autres se proposèrent d'administrer les sacrements au petit nombre de catholiques qui étaient à Québec, et les autres se contentèrent de chanter les louanges de Dieu dans la petite chapelle, de vaquer à l'oraison et d'instruire les sauvages qui venaient les voir.

(A. continuer.)

---

## DE L'AUTORITÉ EN PHILOSOPHIE.

LIVRE III.

### DE L'AUTORITÉ HUMANO-DIVINE OU DE L'ÉGLISE.

DE L'AUTORITÉ HUMANO-DIVINE EN PHILOSOPHIE.

#### CHAPITRE I.

La Bible, dépôt de la Révélation, monument d'un prix inestimable, mais toutefois, lettre morte insuffisante.

(Suite.)

"La population de l'Amérique est partagée en d'innombrables factions religieuses. Outre les Episcopaux, les Presbytériens, les Calvinistes, les Baptistes, les Quakers, les Swédonborgistes, les Universalistes, les Junkers..... il y a une infinité de sectes qui dérivent des principales, et dont chacune à sa hiérarchie."—M. Trollope.

“ En 1828, les presbytériens, dont les Eglises sont les plus nombreuses dans le midi, dans l'ouest et dans le centre des Etats-Unis d'Amérique, avaient 1214 pasteurs et 136,470 membres ; les Congrégationalistes, qui sont les plus forts dans la nouvelle Angleterre et dont la hiérarchie tient le milieu depuis 1708, entre celle des Presbytériens et celle des Indépendants, avaient 720 ministres et 960 Eglises ; joignez 100 à 150 Eglises unitaires suivant une hiérarchie semblable. Les plus nombreux secteurs, les Baptistes au nombre de 275,000, avaient 2577 ministres. L'Eglise Episcopale qui, depuis qu'elle ne dépend plus de l'Eglise Anglicane, a considérablement augmenté, avait 11 évêques, 486 ministres et 24,075 membres ; les Wesleyens, 3 évêques, 1,463 ministres, 382,000 membres.

Les Quakers, surtout en Pensylvanie, à New-Jersey et à New-York, comptaient 750,000 membres ; les réformés Allemands, 90 ministres et 20,000 membres ; les réformés Hollandais, 150 ministres et 40,000 membres ; les Swedenborgistes, 50 ministres et 100,000 disciples ; les Luthériens, 200 ministres et 800 communes : Les Universalistes, 140 pasteurs et 250 communes ; les Trembleurs, 40 pasteurs et 5,400 disciples ; les presbytériens de Cumberland, 60 pasteurs et autant de communes ; les Baptistes du libre arbitre, 242 pasteurs et 12,000 membres ; les Baptistes des Six principes, 20 Pasteurs et 1,500 membres ; les Baptistes de la libre communion (qui ne sont pas anabaptistes) 23 ministres et 1,284 membres ; les Sablathuriens, 29 pasteurs et 2,862 membres ; les Junkers, 30 Pasteurs et 8,000 membres ; les Marionistes, 200 pasteurs et 20,000 membres. . . .

(Burnier, revue Britannique religieuse, 1829. La réforme contre la réforme, T. 1, p. 3-11.)

Tel est, d'après les protestants les plus distingués, dont on peut voir beaucoup d'autres témoignages encore dans l'ouvrage cité tout à l'heure, tel est l'état du Christianisme au dix-neuvième siècle, parmi ceux qui ont tenté de se faire une religion avec le secours de la Bible seule. (1) Ce résultat désastreux, on aurait pu aisément le prévoir dès l'origine. Pourquoi faut-il que tant de millions de chrétiens aient été moins sages et moins clairvoyants que les païens eux-mêmes ? Voyez comment s'exprime l'immortel Platon sur l'insuffisance de l'écriture d'un livre quelconque, et pesez bien la raison qu'il en donne. Nous ne pouvions mieux clore notre argumentation que par ce magnifique passage :

“ L'homme qui doit toute son instruction à l'Écriture, n'aura jamais que l'apparence de la sagesse. La parole est à l'écriture ce qu'un homme est à son portrait. Les productions de la peinture se présentent

---

(1) Voyez dans Nicolas, Tom 3, p. 278, un beau témoignage du professeur Vinet. Voyez aussi ibid. p. 215 et suiv., de judicieuses observations sur les divines Écritures aux mains des protestants, p. 240 et 241. Témoignage de Théodore de Bèze et de Poffendorf 244. O'Collaghen.

“ à nos yeux comme vivantes, mais si on les interroge, elles gardent le silence avec dignité. Il en est de même de l'Écriture qui ne sait ce qu'il faut dire à un homme, ni ce qu'il faut cacher à un autre. Si on vient à l'attaquer ou à l'insulter sans raison, elle ne peut se défendre, car son père n'est jamais là pour la soutenir. De manière que, celui qui s'imagine pouvoir établir par l'Écriture seule une doctrine claire et durable, *est un grand fou* ; s'il possédait réellement les véritables germes de la vérité, il se garderait bien de croire qu'avec un peu de liqueur noire et une plume, il pourra les faire germer dans l'univers, les défendre contre l'inclémence des saisons et leur communiquer l'efficacité nécessaire. Quelque puisse être cet homme donc, particulier ou législateur, et soit qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, il s'est déshonoré.” Platon cité par M. Nicolas, études sur le Christ, T. 3, p. 277-278.

Par tout ce que nous venons de dire dans ce chapitre, par nos raisonnements *à priori* et plus encore, peut-être, par l'irrécusable enseignement d'une expérience universelle, constante et partout tristement uniforme, il demeure manifestement établi que les livres révélés, ne suffisent point, par eux-mêmes, à conduire l'homme à la découverte du vrai. Ce ne sont donc pas les Saints Livres, considérés solitairement et en soi, que nous proposons aux philosophes comme un secours très-utile et même nécessaire, dans la recherche de la vérité qui fait l'objet de ses vœux.

---

## CHAPITRE II.

Conséquences pratiques déplorables de la doctrine qui met en principe la parfaite suffisance de la Bible.

Nous venons de voir, dans le domaine de l'intelligence, les tristes résultats du système qui affirme la complète suffisance des divines Écritures. Le produit clair et net de cette doctrine appliquée pendant de longs siècles, devait être, et est, en effet, ainsi que nous l'avons fait voir, un *inextricable* chaos, des montagnes d'assertions contraires. Les myriades de millions d'antinomies, toutes également fondées sur la Bible, ne pouvaient manquer de tuer la croyance dans les âmes ; et en effet, elle n'y subsiste plus guère que dans un petit nombre à qui l'ignorance ou les préjugés de leur éducation première servent de rempart contre les envahissements du scepticisme. En général, chez les protestants, vous ne trouverez pas de convictions religieuses, solides, profondes, et durables : on n'y voit que des opinions flottantes à tous les vents de la passion, de l'intérêt, de l'imagination, du caprice, de la mode et de la sophistique. Les esprits y ressemblent à un navire sans gouvernail, balloté au gré du moindre souffle qui agite la surface des eaux.

Cet état d'incertitude et de doute irrémédiable a produit naturellement l'indifférence et l'incrédulité. Au lieu de dire avec le poète : Commen-



çons par ce qui concerne la Divinité, *A jove principium*—on dit bien plutôt : “ Dans la longue série de nos affaires, la religion aura la dernière place ” *Recumbe in novissimo loco*,—si tant est même qu'elle en ait une quelconque. Que si, de loin en loin, quelque fois, l'on s'en occupe, ce n'est pas pour la prendre au sérieux, mais par manière de passe-temps.

Il faut d'abord constater par des faits et des témoignages authentiques, dans les pays protestants, cette indifférence générale en matière de religion ; j'en signalerai ensuite les conséquences pratiques désastreuses, afin que les lecteurs qui pourraient ne pas sentir encore assez l'importance capitale des fortes convictions dogmatiques, soient mis en demeure toujours d'avantage de réformer, sur ce grave sujet, leur manière de voir, et prêtent à la partie théorique de cet ouvrage, toute l'attention nécessaire. Telle est la raison principale qui nous a porté à toucher ici la matière de ce chapitre dont l'insertion dans ce livre pourrait ne pas sembler à tous les esprits logiquement nécessaire.

Avant tout, je désirerais vivement pouvoir écarter de ces pages toute idée d'injure et de mépris pour qui que ce soit. C'est pourquoi, je prie et je conjure ceux qui me liront, de demeurer bien convaincus que, dans tout ce que je vais dire, je me propose uniquement de combattre un très-funeste système. Pour le battre en raison avec plus de succès, je suis contraint d'étaler aux yeux les pernicieux effets qu'il produit dans la masse des individus qui le professent. Mais, en faisant ainsi, c'est toujours la doctrine, et la doctrine seule que j'ai en vue de flétrir. Pour ceux qui la suivent, ce sont mes semblables et mes frères, et comme je ne suis pas leur juge, je me borne à déplorer leur malheur. Si un païen a pu dire : “ Homme, rien de ce qui intéresse l'humanité ne saurait m'être étranger ” (\*) à plus forte raison, faut-il qu'un chrétien ne s'écarte pas de cette maxime. Abordons maintenant avec courage le sujet de ce chapitre, aussi triste que salutaire à méditer.

Demandez à un citoyen de la grande république américaine, où, dès l'origine, le protestantisme a dominé et domine encore de beaucoup par le nombre, quelle est sa religion ? Vous obtiendrez très-souvent la réponse que voici : “ I don't know, sir ; je ne sais pas, Monsieur ; je n'ai point encore fais de choix parmi les nombreuses sectes qui sont autour de moi. ” Dans ces vastes régions, rien de plus ordinaire que de voir, dans les villes et les villages, les familles partagées en plusieurs *dénominations* diverses ; si bien que, le Dimanche, le père se dirige vers un temple, la mère vers un autre et les enfants s'en vont ailleurs. Et n'allez pas croire que le père, la mère ou les enfants éprouvent de la peine de se voir ainsi séparés les uns des autres, dans la pratique de la religion ; ils n'en sont pas affligés le moins àa monde. Très-souvent, par principe, les parents ne s'occupent

---

(\*) Homo sum, et nihil humani à me alienum puto.—*Sénèque*.

pas du tout de l'éducation religieuse de leurs enfants et les laissent grandir sans croyance et sans culte ; ils ne veulent pas, disent-ils, gêner, ni même influencer aucunement le choix qu'ils devront faire un jour par eux-mêmes, avec une entière spontanéité et en pleine connaissance de cause parmi les religions qui se partagent les esprits. Il est facile de deviner les suites d'un pareil système. L'expérience de tous les siècles fait voir que les nobles facultés de l'homme, laissées sans culture et privées d'exercice, dépérissent infailliblement et finissent par céder la place à l'animalité pure qui envahit tout dans l'être humain. C'est précisément ce que l'on observe dans l'innombrable multitude des individus dont nous parlons. Les anciens définissaient l'homme : *Un animal religieux*. Cette notion aussi belle qu'elle est vraie, ne se vérifie pas en ceux chez qui l'on n'a pas cultivé de bonne heure le sentiment de la piété ; ils sont bien des animaux, car l'animalité se développe, pour ainsi dire, spontanément ; mais ils ne sont pas des animaux religieux ; ils n'ont plus le sens de la religion, ou du moins, le sens est chez eux tellement enveloppé, qu'ils ne peuvent que très-difficilement et très-imparfaitement percevoir et goûter les vérités religieuses. De là vient que le libre choix dont leurs aveugles parents leur ont laissé le soin, n'a presque jamais lieu, ou bien, ne se fait pas sérieusement ; en sorte que les pauvres créatures passent leur vie sans connaître ni adorer leur créateur. Qui pourra, sans une douleur amère, apprendre que, dans plusieurs Etats, à peine si la moitié des aborigènes sont baptisés ?

S'il en faut croire le *London Times* (1853) l'indifférence religieuse n'est pas moindre en Angleterre, cette autre terre classique du protestantisme. Cette feuille protestante affirme que, le Dimanche, dans aucune Eglise de Londres, le nombre des Anglicans qui assistent au service divin, ne s'élève au delà de cinquante.

L'Eglise Anglicane ne reconnaît plus la nécessité du baptême, et le dogme de l'éternité des peines et des récompenses, le puissant levier de la pratique chrétienne, y chancelle sur sa base. (1)

En Ecosse, comme en Angleterre, le très-grand nombre n'attache que peu ou point d'importance aux choses de la religion qu'il ignore complètement. " Il est triste de penser, dit le docteur protestant Begg, qu'en Ecosse, trois siècles après la réforme, la moitié de la population est plongée dans l'ignorance (religieuse) ; toutefois, c'est un fait incontestable." Le *Glasgow Examiner* va plus loin encore ; il assure que " Les trois quarts de la population de l'Ecosse, sont sans instruction." Cet état d'ignorance profonde a produit une profonde indifférence en matière de religion, et la triste peinture que nous trace le docteur Buchanan de l'état d'abandon spirituel où on laisse croupir le peuple de Glasgow, nous autorise à con-

---

(1) *True Witness*, T. 4, N. 23, c. 2 et 3. Ce journal est très-estimé dans l'Amérique du Nord.

clure que la pratique religieuse n'est pas moins universellement négligée en Ecosse qu'en Angleterre. (\*)

L'indifférence et l'indifférentisme, en matière de croyance religieuse, ne sont pas moindres en Allemagne, berceau du protestantisme, qu'en Angleterre, en Ecosse et en Amérique. La Gazette Evangile ecclésiastique de Berlin, cité par l'*Ami de la religion*, No 4837, février 1847, déclare que dans l'Eglise Evangélique fondée par Frédéric-Guillaume roi de Prusse, le nombre des croyants est minime, et celui des interdits énorme.

“ De nos jours, dit le protestant Tzochirner, la réforme en Allemagne, est moitié protestante et moitié rationaliste ; comme les Luthériens n'attachent qu'une faible importance aux doctrines qui séparent leur église de l'église réformée, la plupart des réformés, en Allemagne, s'inquiètent également peu de cette divergence d'opinions.”

Voici d'autres témoignages également puisés à des sources protestantes.

“ Nous devenons, de jour en jour, plus indifférents pour toute religion.”  
—Sudex.

“ La décadence de la religion, dans les pays protestants, est claire et positive, non seulement parmi les hautes classes, mais aussi parmi le peuple.”—Kirdehoff.

“ Il s'est répandu insensiblement une indifférence presque complète pour les questions religieuses.—Bickell.

“ Qu'il est triste de voir que les hommes éclairés de la classe moyenne, s'ils ne manquent pas de probité, n'ont presque pas de religion.”  
—Theolog. Literaturbsett.

“ Cette froide indifférence qui a glacé l'âme de tant de chrétiens, pour les manifestations de la vie chrétienne, vient, en grande partie, de ce qu'il y a tant d'opinions contradictoires sur les idées fondamentales de la religion.”—Darmst. (†)

“ L'indifférence pour la religion se manifesta en Allemagne aussitôt après l'apparition de la réforme prétendue, et Luther s'en plaint amèrement en ces termes: “ Enfin, nous voilà sauvés du Pape !... Mais comment nous comportons-nous après un tel bienfait ? On dédaigne la sainte Parole et on s'allège d'autre chose.”

“ Ceux qui gémissent encore sous la domination des tyrans, appellent nuit et jour, à grands cris, le bienfait de notre doctrine ; tandis que nos pourceaux qui ont en abondance le pain de vie, le dédaignent et le foulent aux pieds, après y avoir fouillé de leur groin immonde.”

“ Maintenant que l'Evangile a tellement été répandu, qu'il n'est personne qui n'en ait un exemplaire, de manière à pouvoir le consulter à toute heure, on n'en fait pas plus de cas que du livre le plus ordinaire.

(\*) Voir Halifax Catholic, No 1, 17 Mars 1854.

(†) La réforme contre la réforme, T. 1, p. 27 et 28

“ On l'a pris en dégoût, on le méprise, comme si c'était l'œuvre la plus infime, et non une œuvre Céleste, la parole de Dieu même. (\*)

Dès l'année 1825, la formule suprême de l'indifférentisme, qui avait depuis longtemps envahi toutes les sociétés prétendues chrétiennes et soi-disant fondées sur la Bible seule, fut livrée au public par une Revue protestante citée par le P. Perrone. (†) Voici cette formule :

“ Notre croyance n'est pas la liberté d'examen . . . le principe fondamental du protestantisme est admis aujourd'hui sans restriction.”

Par où l'on voit, pour l'observer en passant, que le principe fondamental du protestantisme est identiquement le même que le principe fondamental de l'indifférentisme.

Pour ne pas interrompre la marche des idées, je laisse au lecteur le soin de méditer attentivement les déductions manifestement nécessaires, et je me borne à signaler concernant l'Amérique, l'Ecosse, l'Angleterre, l'Allemagne et aussi la fameuse Genève que nous ne devons pas passer sous silence, quelques témoignages irrécusables et certains faits généraux qui serviront d'indicateurs des degrés de moralité de ces contrées éminemment protestantes, et par suite, en droit commun en fait, éminemment indifférentes en matière de religion.

Le vrai Dieu, Le Dieu Suprême de l'Américain protestant, c'est le veau d'Or ; son culte, l'Orilâtrie ; son premier principe, la pensée exprimée dans les vers de l'un de nos poètes : l'argent ! l'argent ! Sans lui tout est stérile ;

“ La vertu sans l'argent est un meuble inutile.

Son décalogue se résume en ces deux mots, pour lui, d'une portée immense : Make money ; faites de l'argent : Argent de tout et, s'il le faut, de toute manière. Le sujet habituel de ses discours, c'est ainsi qu'il le nomme dans son inqualifiable langage : Le tout puissant dollar, *the almighty dollar*. Cette soif brûlante de l'or ne doit-elle pas rendre la bonne foi rare dans les transactions et multiplier l'odieuse banqueroute ? Selon le témoignage public et demeuré sans réponses de M. Brownson, écrivain et philosophe très-distingué des Etats-Unis, les vrais péchés mortels en Amérique, les péchés certainement damnables, sont la *pauvreté*, la *chasteté*, la *foi*, l'*obéissance*, et l'*humilité* ! (‡)

L'autorité paternelle tant recommandée dans la Bible, est fort peu respectée dans ce pays excellemment biblique. Celle du mari ne l'est guère davantage ; enfin, celle des magistrats est à peu près nulle, à moins qu'elle n'apparaisse escortée d'une force matérielle imposante. L'enfant avec son père, la femme avec son mari, et le citoyen avec le magistrat,

(\*) La réforme, T. 1, p. 293.

(†) Perrone, Théolog., T. 1, 2, 238, édition Migne.

(‡) Quarterly Review, Janvier 1853.

même avec les magistrats suprêmes de la république, traitent presque sur le pied d'égalité.

Les liens sacrés du mariage se rompent avec une facilité déplorable. Pour les raisons les plus frivoles, le divorce est demandé et assez souvent obtenu. En 1863, dans une seule session du Comté de Perry, vingt deux demandes furent portées devant ce tribunal qui fit droit à dix-sept. La même année, la cour Supérieure de New-Hampshire fut saisie de quatre-vingt trois demandes en divorce ; trente trois furent accordées, sept refusées et, ajoutait le *True Witness*, 43 sont encore pendantes. (\*)

On lit dans le *Saturday Visitor* (1854) les lignes suivantes tombées de la plume d'une dame protestante, Mrs Swisshehu : “ Les Mormons, avec leur polygamie, seront-ils reçus à faire partie de l'Union ? Nous ne craignons pas de nous compromettre en répondant d'avance : Oui, entièrement, sans aucun doute : et pourquoi pas ? Nous avons maintenant treize États où la polygamie est en usage, et favorisée par la loi. . Or, nous aimons la vérité ; et comme les treize États ont une même sorte de polygamie et les Mormons une autre, nous désirons que les gens du Lac Salé (Salt Lake) forment une association (légale.)”

Au reste, le lecteur équitable ne doit point perdre de vue que dans ce que nous venons de dire de l'Amérique, et dans ce que nous disons encore de quelques autres États protestants, nous ne prétendons lui offrir que les traits les plus généraux de la physionomie des peuples dont nous parlons. Il y a dans tous ces pays, nous aimons à le publier, une multitude d'individus à qui nos portraits ne ressemblent pas ou du moins ne ressemblent qu'imparfaitement.

L'indifférence en matière de religion dont nous avons établi l'existence, dès après l'apparition de la prétendue réforme, produisit partout des résultats lamentables.

Copions ici Luther, témoin non suspect en cette matière :

“ Entendez, dit-il, les papistes et parcourez leurs ouvrages, vous verrez que le seul argument avec lequel ils nous combattent, consiste à dire qu'il n'est résulté rien de bon de notre doctrine. Et, en effet, à peine nous avons commencé à prêcher notre Evangile, que l'on vit, dans le pays, une effroyable révolte des schismes et des sectes dans l'Eglise et partout la ruine complète de l'honnêteté, de la moralité et du bon ordre, chacun ne songeant plus qu'à vivre indépendant et à se conduire au gré de ses caprices et de son bon plaisir, comme si le règne de l'Evangile entraînait la suppression de toute loi, de tout droit et de toute discipline. La licence et tous les genres de vices et de turpitudes sont, dans toutes les conditions, portés bien plus loin aujourd'hui, qu'ils ne le furent jamais sous le papisme. On était au moins, autrefois, quelque peu maintenu dans le

(1) *True Witness*, T. 4, n. 26, p. 6, lot 4

devoir ; le peuple surtout l'était ; tandis que maintenant, il ne connaît plus ni frein ni liens et vit comme le cheval sauvage, sans retenue ni réserve, au gré de ses plus grossiers désirs. Il néglige les lois de l'Eglise qui naguère le maintenaient dans l'ordre, et abuse de la négligence du pouvoir civil dont le devoir serait de nous prêter son assistance. Et toutes les plaies, toutes les saletés sont, par nos adversaires, reprochées à notre doctrine, à notre excellent Evangile."

" Tout le monde se plaint, et attaque l'Evangile d'engendrer la discorde dans le monde, et d'avoir mis toutes choses en pire état qu'elles n'étaient sous l'ancienne Eglise où, du moins, l'on vivait tranquille et dans de bons rapports avec ses semblables."

" Dieu sait combien cela me fait peine, quand j'entends soutenir qu'autrefois tout était dans la paix et dans le devoir, et qu'à peine ce cher Evangile eut été annoncé au peuple, qu'aussitôt l'on vit partout régner le désordre, et le monde entier se soulever et se combattre lui-même. Qu'un homme d'un esprit borné vienne à entendre ces reproches, et il ne pourra manquer de croire que la désobéissance, la révolte, la guerre, la peste, la famine, les révolutions, le brigandage, et tous les autres maux imaginables découlent naturellement de l'enseignement de l'Evangile. (\*)

Le portrait que fait Luther des pasteurs n'est guère plus flatteur que celui de leurs maîtres.

" Vraiment le théologien véritable est un oiseau fort rare sur la terre : on en trouve à peine un ou deux sur un mille de pasteurs. Je ne sais vraiment pas comment iront les choses, quand vous (il parlait à Spangenberg) moi, et un petit nombre d'autres, nous aurons cessé de vivre. Que Dieu daigne prendre en miséricorde nos malheureux successeurs et surtout ne point trop faire attendre la fin du monde !"

" Nous qui avons été appelés à voir la vérité dans toute sa lumière et qui sommes chargés d'enseigner sa parole, nous nous montrons paresseux et lâches et sommes loin de déployer dans nos nouvelles fonctions, l'ardeur et le zèle infatigables qu'autrefois, dans le papisme, nous montrions à prêcher l'erreur. On dirait que mieux nous connaissons la liberté que Jésus-Christ nous a acquise, et plus nous mettons d'indifférence et de froideur à remplir nos devoirs, soit qu'il s'agisse de prêcher, de cathéchiser, de souffrir et de faire quelque autre bonne œuvre méritoire.

" Ce ne sont point de faibles motifs qui nous font désirer et demander de tenir Cathéchisme ; nous voyons malheureusement, un grand nombre de pasteurs et de prédicateurs qui se montrent extrêmement négligents à remplir ce devoir, sans doute parcequ'ils n'en sentent pas l'importance, ou qu'ils n'estiment point assez les augustes fonctions dont ils sont revêtus. Les uns à cause de leur crédit, d'autres par pure paresse et amour du bien-

---

(\*) La Réforme, T. 1, p. 290-292.

être, se prêtent tellement à la chose, qu'on dirait, en vérité, qu'on les a faits pasteurs, afin qu'ils puissent soigner leur ventre et jouir des biens de la vie. Aujourd'hui qu'on les a délivrés du bréviaire, des vêpres et des matines, que ne lisent-ils, matin et soir, au lieu de bavardages inutiles, quelques pages du Cathéchisme, du nouveau testament ou d'un livre quelconque de la Bible ? Ils devraient rougir de n'avoir, comme des chiens et des pourceaux qu'ils sont, rien retenu de l'Evangile, que cette liberté paresseuse et charnelle." (\*)

La démoralisation ne fit que s'accroître dans la suite, et l'on trouve dans l'historien Meuzel, touchant les mœurs et usages des séminaires protestants, au dix-septième siècle, des détails tellement dégoûtants, que nous ne croyons pas devoir les transcrire ici ; on peut les voir dans cet auteur lui-même, T. 6 et 8, ou bien dans M. Rohrbacher, Histoire de l'Egl. T. 25, p. 499, 600.

A Genève où Calvin avait établi sa chaire pour reformer la réforme, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. A la vérité, pendant longtemps, au lieu de l'indifférence, ce furent l'intolérance et le despotisme qui dominèrent dans cette ville. Mais cette intolérance avait pour principe, la politique et l'orgueil, et non pas la force des convictions. Aussi, on vit ça et là, comme en Allemagne et ailleurs, l'immoralité couler à pleins bords.

J'ouvre l'histoire de Calvin, et je lis, entr'autres, les paroles que voici : " Que le moraliste essaye de fouiller les archives du gouvernement (de Genève au temps de Calvin) M. Galiffe, historien protestant de cette ville, l'accompagnera pour lui montrer des registres couverts d'inscriptions d'enfants illégitimes qu'on exposait sur le pont d'Arve ; des testaments où la voix mourante d'un père, accuse ses enfants de crimes abominables ; des actes par-devant notaire, où une mère constitue une dot aux batards de sa fille ; des mariages où l'époux, passe de l'autel à la prison ; des femmes de toute conduite qui mettent leur nouveau-né à l'hôpital pour vivre dans l'abondance avec un second mari."

Attendons : Le puritain réformé, qui a passé sa vie dans la poussière des archives, ouvrira bientôt la main, il le promet du moins, et alors, il en tombera des feuilles écrites dans une langue morte, car il a peur de faire rougir la pudeur, et il racontera dans l'idiome pétrone, les petits soupirs des ministres gènovois. (†).

Voici, du reste, comment Calvin lui-même parle de ces ministres ses collaborateurs dans le grand œuvre de la prédication du Saint Evangile : " Il est une plaie morale plus déplorable encore : Nos pasteurs qui montent dans la chaire du Christ, et qui devraient édifier les âmes par une pureté surabondante de bonnes mœurs, scandalisent l'Eglise du Seigneur par leurs

(\*) La Réforme, T. 1, p. 289, 290.

(†) Audin, hist. de Calvin, 5 édition, T. 2, p 441 et 442.

dérèglements : misérables histrions qui s'étonnent que leur parole n'obtienne pas plus d'autorité qu'une fable jouée en public et que le peuple les montre au doigt et les siffle ; ce qui me surprend, moi, c'est la patience des femmes et des enfants qui ne les couvrent pas de boue et d'immondices." (1)

Le prétendu réformateur prévoyait de plus grands désordres encore après sa mort, et il s'écriait dans son désespoir :

" L'avenir m'effraie, je n'ose y penser ; car, à moins que le Seigneur ne descende des cieux, la barbarie va nous engloutir !

Ah ! plaise à Dieu que nos fils ne me regardent pas comme un prophète ! " il était prophète" ajoute M. Audin. (2)

Par tout ce qui précède, l'on voit que rien n'est mieux prouvé que le fait universel du déclin rapide de la moralité parmi les populations protestantes, c'est-à-dire dans tous les pays où l'on met en principe, comme règle suprême de la foi, la bible seule. Comment expliquer ce phénomène.

Un publiciste fameux, et passablement *esprit-fort*, n'a pas craint néanmoins d'affirmer qu'un prince sans religion est comme " cet animal féroce qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore." (3) Ce que Montesquieu a dit du prince, nous pouvons le dire du peuple, de tous les hommes en général, avec non moins de vérité. L'homme, dégradé par le péché originel, porte en lui-même, toujours et partout, sous tous les climats et dans tout état de civilisation, un fond immense de corruption, un foyer inextinguible de passions dévorantes ; et jamais il ne lui sera donné de mettre constamment un frein à la fureur de ces monstres, à moins qu'il n'aille en puiser la force dans l'énergie de sa foi, dans les rites mystérieux de la religion, dans ses grandes et magnifiques promesses et dans ses formidables menaces.

D'où il faut conclure, ce qui au reste a été vingt fois démontré, que la religion est la sauve-garde nécessaire des bonnes mœurs ; et par suite, que l'indifférence religieuse en est le tombeau. Mais l'indifférence est le produit inévitable des contradictions incessantes et de toutes sortes que doit nécessairement enfanter, et que traîne, en effet, partout à sa suite, la doctrine de la parfaite suffisance de la Bible. C'est donc dans cette doctrine et ses développements combinés avec la corruption native de la nature humaine, que l'on doit chercher la cause de l'étonnante démoralisation des nations protestantes. Donc, les résultats pratiques du système religieux qui affirme la complète suffisance de la Bible, prouvent la fausseté de cette théorie, non moins solidement que ses effets dans le domaine de l'intelligence.

(1) Ibid, p, 440, 443

(2) Audin, hist. de Calvin, 5 édition, p. 443

(3) Esprit des lois, livre 24, chap. 2.



CIRCULAIRE DE MGR. DE TLOA, ADRESSÉE AU CLERGÉ  
DE L'ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC,

A L'OCCASION DE LA CONFÉDÉRATION.

*“ Au clergé séculier et régulier et à tous les fidèles de l'Archidiocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.*

*(Suite et fin.)*

Avant que la Confédération eût été décrétée par le Parlement Impérial, et lorsqu'elle n'était seulement qu'à l'état de projet, il était sans doute permis de la discuter, et même d'employer tous les moyens permis pour l'empêcher de devenir loi. En effet, bien des personnes dont le patriotisme ne saurait être révoqué en doute, croyaient y avoir des dangers sérieux pour l'avenir, et regardaient comme un devoir de s'y opposer. Mais aujourd'hui, la discussion n'est plus possible ; la loi est promulguée ; l'œuvre de l'autorité doit être respectée ; refuser de s'y soumettre, ce serait marcher à l'anarchie, à la trahison, à la révolte et à tous les maux qui en sont la suite.

“ Ce qui doit nous rassurer, N. T. C. F., c'est que la nouvelle forme de gouvernement qui vient de nous être donnée, a été préparée avec soin par des hommes bien connus eux aussi, par leur patriotisme, aussi bien que par les services qu'ils ont rendus à leur commune patrie. Si elle n'est pas sans défauts ; si elle n'est pas tout ce qu'on aurait pu désirer qu'elle fût, rappelons-nous que rien n'est parfait dans ce monde, et que, dans un pays comme le nôtre, où tant d'intérêts sont en présence, il était impossible de se refuser à de mutuelles concessions, et d'arriver à un arrangement qui pût donner satisfaction à tout le monde. C'est aux hommes à qui vous allez confier le soin de vous représenter dans l'un et l'autre parlement, de s'unir fortement ensemble pour conjurer le danger, s'il existe, et pour tirer le meilleur parti possible de la situation. Vous avez donc une raison de plus de les choisir parmi ceux qui se distinguent davantage par leur honnêteté, leur énergie et leur dévouement à la chose publique.

“ Au reste, n'oublions pas, N. T. C. F., combien nous avons à nous féliciter de vivre sous l'égide de l'empire britannique. Il est peu de pays au monde qui ait marché aussi rapidement que le nôtre dans la voie du véritable progrès, et nous n'en connaissons aucun où la religion jouisse d'une plus grande liberté, et exerce une plus large part d'influence. Tout cela est dû, après la protection du ciel, à la politique éclairée des hommes d'Etat qui, depuis un quart de siècle, surtout, président aux destinées de la mère-patrie.

“ Maintenant, N. T. C. F., nous croyons devoir vous donner un conseil aux sujets des élections qui doivent avoir lieu prochainement, pour le choix de vos représentants dans les deux législatures ; c’est d’y éviter ces désordres qui sont une fléttissure aux yeux de Dieu et des hommes, pour ceux qui s’en rendent coupables, et qui ne peuvent qu’attirer les châttiments du ciel sur notre pays. . . . Déjà nous avons protesté énergiquement contre l’iniquité, par notre lettre pastorale du 31 mai 1861 ; nous recommandons à vos pasteurs de vous donner de nouveau la lecture de ce document, afin de vous prémunir contre la tentation, et d’empêcher que vous ne vous laissiez gagner par certains hommes peu scrupuleux sur les moyens d’arriver à leur but, qui voudraient faire un trafic d’une de vos plus nobles prérogatives de citoyen.

“ Mais comme nous ne pouvons rien sans le secours du Dieu Tout-Puisant, prions-le, N. T. C. F., d’inspirer à tous les électeurs un ardent désir de rechercher le plus grand bien, afin qu’ils ne donnent leurs suffrages qu’aux candidats les plus dignes, et en même temps les plus capables de servir les intérêts de la patrie et de la religion. Écoutons aussi cet avis de l’apôtre S. Paul : “ Mes frères, je vous conjure, avant toutes choses, “ de faire des supplications, des prières, des vœux, des actions de grâce “ pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés “ en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans la “ piété et l’honnêteté (Tim. II 1, 2).” Nous nous ferons donc un devoir de nous conformer au désir du grand apôtre, en offrant aussi nos prières au ciel pour le Représentant de notre auguste Souveraine, et pour tous ceux qui vont être chargés de participer au gouvernement du Canada et à la confection de ses lois. Nous lui demanderons qu’il veuille bien les éclairer de ses divines lumières, afin que la sagesse et la prudence dirigent leurs délibérations ; qu’ils soient tous animés d’un même esprit pour travailler efficacement à réprimer le mal, à encourager le bien, à faire triompher la justice, à procurer l’honneur de la religion, et à assurer de la sorte à tous les habitants du pays le bonheur dont parle le même apôtre, c’est-à-dire une vie paisible et tranquille dans la piété et l’honnêteté.”

# DISCOURS PRONONCÉ PAR M. A. THIBAULT,

CURÉ DE CHAMBLY,

AU SÉMINAIRE DE STE. THÉRÈSE.

---

MESSIEURS,—Je sens d'abord le besoin de dire le motif qui m'a déterminé à accepter l'invitation qui m'a été faite par MM. les directeurs de cette maison. A tout bienfait est due la reconnaissance ; or, c'est ici, sous le toit si hospitalier du vénérable et regretté Messire Ducharme, que j'ai appris le peu que je sais, et que j'ai coulé mes plus beaux jours ; c'est ici que je suis entré au service des saints autels.

Tant de faveurs dont je suis redevable au Séminaire de Ste. Thérèse, m'en constituent l'éternel débiteur ; j'ai donc cru qu'en dépit de mon insuffisance, je devais céder aux instances quasi impérieuses qui m'ont été faites. La solennité de ce jour réclame de nobles inspirations, des paroles éloquentes, et je n'ai rien de tout cela. J'implore donc humblement toute votre indulgence et je vous prie de croire que je serais très-heureux si, après vous avoir fatigués quelques instants, je vous arrache cet aveu dont je serais bien honoré, que j'ai payé, mais bien mal, une faible partie de ma dette de reconnaissance.

A côté du magnifique établissement d'éducation dont feu Messire Ducharme a doté cette paroisse, la piété des continuateurs de son œuvre a élevé un modeste sanctuaire, qui pour n'être pas l'expression fidèle de toutes les règles de l'art, n'en est pas moins un monument de simplicité et de bon goût. La religion et la science sont toutes deux filles du ciel ; elles marchent toujours côte-à-côte, se prêtant un mutuel appui ; il convenait donc bien que le temple destiné à abriter l'une, fut attenant à celui destiné à abriter l'autre. Grâce à des efforts généreux et énergiques, à un noble dévouement, et surtout à une administration qui fait grand honneur à ses directeurs, le Séminaire de Ste. Thérèse est maintenant largement pourvu.

Toutes les branches de l'enseignement classique le plus élevé, peuvent y être étudiées avec succès ; les beaux arts y sont cultivés, et il n'y a pas jusqu'à l'agriculteur qui ne puisse s'inspirer ici et recevoir des conseils qui le mettent à même de secouer les vieux langes de la routine.

Mais la part faite ici à la religion ne paraissait pas être tout à fait aussi large que celle faite aux sciences et aux lettres. Aussi le Dieu qui reprochait à Marthe de s'occuper de mille soins inutiles, et qui accueillait avec tant de complaisance les humbles et affectueuses prières de Marie, ne ces-

sait-il pas de dire au chœur des directeurs de cette maison qu'une chose était nécessaire ou au moins utile dans leur chapelle. Eh bien, les vœux si légitimes du Seigneur vont être comblés. Désormais la voûte de ce petit sanctuaire retentira d'accords pleins de majesté ; désormais les élèves du Séminaire de Ste. Thérèse, comme Cécile, la gardienne et la gloire de l'art qui réjouit et la terre et les cieus, mêleront leurs chants et leurs prières aux tendres et harmonieux accents de l'orgue : "*Cantantibus organis Cecilia Domino decantabat ;*" désormais les jeunes et vigoureux athlètes qui luttent journellement contre le Goliath de l'ignorance, seront à même de réaliser le vœu du petit père d'Israël : "*Laudate eum in chordis et organo.*"

Messieurs, Dieu est donc content en ce jour ; oui, il est content de vous, jeunes élèves, le juste orgueil de vos parents et l'espoir de la patrie ; il est content de vous, prêtres de cette maison, vénérés autant qu'aimés ; il est content de vous, mesdames et messieurs, qui honorez cette fête de votre présence ; il est content de vous tous, amis affectionnés, qui avez pris part à l'œuvre que nous célébrons ; et j'en suis sûr, il voudra bien avoir pour très-agréable l'offrande qui lui est faite aujourd'hui.

Tout, dans le monde physique comme dans le monde moral, a sa raison d'être ou sa fin. Le mal seul est injustifiable, or, la raison d'être de chaque chose, c'est la gloire de Dieu et le service de l'homme. Telle est, messieurs, la fin de la création ; telle est aussi où telle a dû être à n'importe quelle époque, celle des découvertes de la science. A l'heure qu'il est, la télégraphie efface les distances ; elle restreint le bassin des mers et met comme porte à porte les héritiers de Japhet et les habitants du Nouveau Monde. La vapeur sillonne les mers et promène en tous sens sur nos continents ses longues files de chars. L'aéronaute dispute aux oiseaux l'empire des airs. L'industrie est à son apogée : le monde est pavé d'usines et de fabriques ; la matière est asservie, soumise aux lois de la mécanique ou à l'action de mille agents naturels. Or, je le répète, chacune de ces choses a sa raison d'être ou sa fin, qui est la gloire de Dieu ou le service de l'homme comme résultat premier et immédiat. On peut raisonner ainsi à l'égard de mille autres inventions. . . .

Mais de toutes les œuvres humaines qui ont jamais eu et qui ont encore pour motif plus ou moins direct la gloire de Dieu, il n'en est pas une qui ait atteint plus efficacement cette fin que celle que nous fêtons aujourd'hui, l'Orgue. Ici nous avons pour nous le témoignage de presque tous les siècles. Il n'est pas surprenant d'ailleurs qu'il en soit ainsi : l'Orgue est à mon sens, comme un monde en miniature, comme le rendez-vous des harmonies de la terre et comme un reflet de celles des cieus. De sorte, que dire à un homme de l'art : *M., jouez ; que vos doigts courent sur le clavier, c'est dire avec David, "Benedicite omnia opera Domini Domino, Benedicite volucres cæli Domino, etc. . . .* En effet, si je prête une oreille

attentive à toutes les voix qui partent d'un orgue qu'animent le talent et l'inspiration de l'artiste, j'entends le bruit de la tempête, les roulements du tonnerre, et les rugissements du lion ; j'entends les douceureuses modulations des hymnes du rossignol, les gémissements de la colombe, le gazouillement de l'hirondelle ; mais j'entends quelque chose de mieux que tout cela, quelque chose de ce qu'a entendu le divin Paul, quelque chose des harmonies de l'éternelle Sion, des inénarrables concerts de la hiérarchie céleste, hiérarchie que représente si bien l'instrument-roi avec ses tuyaux de toute taille, régulièrement étagés ; j'entends enfin, me semble-t-il du moins, comme un mélange de voix humaines : la voix de l'enfance, la voix grave de l'homme mûr, la voix sourde du vieillard sur le bord de la tombe. Voilà peut-être quelque chose de ce qu'est l'orgue considéré au point de vue mystique, et comme œuvre essentiellement propre à procurer la gloire de Dieu.

Messieurs, je ne vous parlerai pas des extases de l'âme subjuguée par les accents sublimes de cet instrument, je ne vous parlerai pas du chrétien agenouillé au pied des saints autels subissant comme malgré lui la mystérieuse influence de ces mêmes accents, et mêlant avec délices sa prière à la brise harmonique.

Que l'on vienne, à présent, me vanter les harpes éoliennes des amants du Parnasse. Ah ! si un poète chrétien entraît dans un de nos temples en un jour de fête, quelles inspirations mille fois plus nobles n'y trouverait pas son génie ! L'orgue est le fidèle interprète du cœur ; il a des larmes et des tressaillements de joie ; il a des langueurs et de vigoureux élans ; il raconte les ennuis de l'exil, et les allégresses de la patrie, il parle et il parle éloquemment.

Messieurs, on m'a dit que votre orgue a été placé sous le patronage de St. Joseph ; c'est une idée très-chrétienne à laquelle je m'associe de bon cœur, et dans laquelle il me semble voir un gage assuré du succès de sa mission dans cette chapelle ; car il a une mission à remplir ici. St. Joseph est le patron de notre pays, il est surtout le patron de cette jeunesse d'élite qui se donne rendez-vous dans nos institutions collégiales, qui se prépare sous ces toits bénis aux grandes luttes de la vie, et aux mains de laquelle sera bientôt confié le sort de la religion et de la patrie. St. Joseph est le miroir de toutes les vertus ; on peut dire de lui comme de Marie, *speculum justitiæ*. Ce grand saint, étant le patron de votre orgue, en animera tous les sons et frappera aussi à la porte de vos cœurs.

St. Joseph comptera désormais parmi vos professeurs ; sa chaire d'enseignement sera au jubé de cette chapelle. Il ne vous parlera pas au nom de telle ou telle école philosophique ; il ne s'occupera ni de la langue de Virgile, ni de celle d'Homère, ni de celle de Milton ; il vous enseignera la vraie sagesse, cette sagesse qu'il a puisée au cœur de son fils d'adoption ; cette sagesse qui fait germer les vertus civiques et sacerdotales

cette sagesse qui est la splendeur de la lumière éternelle et qui éclaire les sentiers de la vie, qui fait pratiquer la justice et abhorrer ce que la loi de Dieu et la conscience désavouent.

La voix de l'orgue qui sera désormais la voix de Joseph, la voix de celui que célèbre la voix des légions célestes : "*Te Joseph celebrent agmina caelorum,*" la voix de l'orgue, vous excitera au travail, elle vous dira : à votre âge, jeunes élèves du Séminaire de Ste. Thérèse, on peut tout vouloir ; on n'est fort que parce qu'on peut tout espérer ; à votre âge, travailler c'est acquérir ; penser c'est s'enrichir, désirer c'est tendre vers le but ; vouloir c'est l'atteindre. Voilà, Messieurs, ce que vous dira cet orgue qui vient de raisonner si délicieusement sous les doigts de l'une de nos gloires musicales, de l'un des meilleurs artistes de ce pays. Orgue qui fait honneur à celui qui l'a fabriqué, et qui, en sa qualité de prémisse d'un atelier, se pose aujourd'hui fièrement comme l'aîné d'une très-belle famille. Que ces enseignements se gravent dans vos cœurs, et assurément, ils ne manqueront pas de porter leurs fruits chacun en son temps.

Comme je l'ai dit en prenant la parole, je suis venu ici pour acquitter une dette de reconnaissance ; aucun autre motif ne m'y eût amené : ai-je atteint mon but ? Je ne le crois pas ; car la reconnaissance a des droits sérieux et imprescriptibles ; je le proclame de nouveau, la reconnaissance est due à tout bienfait, et elle est éternelle de sa nature.

Comme ancien élève et comme ami dévoué du Séminaire de Ste. Thérèse, j'ai donc et j'aurai à payer une autre dette que je contracte aujourd'hui ; mais cette dernière m'est commune avec vous, messieurs les élèves et amis de cette maison, et j'en suis fier.

Voilà déjà plus de vingt ans que j'ai laissé ces bancs où vous êtes assis aujourd'hui ; j'y ai trouvé le bonheur, je ne l'ai pas emporté avec moi. Je commence à vieillir, je sens que mon âme se décolore, mon cœur a subi la pression de bien des soucis, et il en est quelque peu blâsé ; les vôtres au contraire sont pleins de fraîcheur et d'avenir, et rien ne les a encore flétris ; ils regorgent de sentiments nobles et généreux ; vous me suppléerez, Messieurs, et vous voudrez bien offrir, en votre nom et au mien, l'hommage de votre plus profonde gratitude à nos bienfaiteurs, comme à tous ces hommes, images de la providence divine, qui se sont mis ou se mettent à contribution pour payer le coût de l'orgue que l'on vient d'inaugurer, et qui doit servir si efficacement dans cette chapelle aux intérêts de la gloire de Dieu et à ceux du salut des âmes.

## DEUX ORPHELINES.

(*Suite.*)

### CHAPITRE V.

Au moment de se mettre à table pour déjeuner, Mme Barnold reçut, par un messager qui devait attendre la réponse, le billet suivant :

“ Chère Thérèse, lady Anna va vous voir aujourd’hui. Auriez-vous l’obligeante attention d’éviter qu’elle ne rencontre la jeune infortunée, lady Anna étant et devant rester toujours ignorante de cette histoire ? ”

Mme Barnold appela Bessy.

— Tenez, Miss, voici une lettre sur laquelle je serais bien aise d’avoir votre avis. Lisez.

La jeune orpheline lut, et rendant le papier, non sans une certaine émotion :

— Quoi ? Lady Anna Wallamore, cette femme qui a voulu épouser mon père dès la mort de ma pauvre mère ! Ah ! Madame, je vous en prie, dispensez-moi de la voir.

— Bessy, Bessy, reprit Mme Barnold avec sévérité, votre imagination est bien prompte à s’emporter ! Lady Anna n’a rien à démêler avec la circonstance cruelle que vous rappelez ; lady Anna ignorait le mariage dont vous êtes issue, aussi absolument que s’il n’eût jamais eu lieu. Vous voyez donc que non-seulement vous êtes peu chrétienne en cédant à votre ressentiment, mais que vous êtes injuste envers lady Anna et que vous lui reprochez des chagrins dont une partie retombera sur son propre cœur lorsqu’elle les connaîtra.

— Vous avez raison, Madame, reprit la jeune orpheline après un instant de réflexion. Le premier mouvement m’avait égarée et, une autre fois, avant de le suivre, j’aurai soin de consulter la charité et la raison. Ainsi, puisque lady Anna est à plaindre, non à blâmer, je n’ai de mon côté aucun motif de l’éviter, et c’est à vous d’apprécier ce qui sera préférable pour elle comme pour moi.

— Si je me conformais exactement aux vœux de la personne qui m’écrit, je devrais, reprit Mme Barnold, et bien que cette personne n’ose pas me l’insinuer expressément, je devrais vous présenter à lady Anna non comme une parente, mais comme une étrangère.

— Mais, Madame, ceci, vous ne le pouvez pas : ce serait contraire à la vérité.

— En effet ; aussi n’y pensé-je pas le moins du monde.

— Alors, Madame, le plus simple ne serait-il pas de ne me point présenter du tout ?

— Oui, Bessy, peut-être, si cela était possible. Mais lady Anna viendra me voir ici plus d'une fois et nous nous rencontrerons encore forcément ailleurs. Voici ce qui m'a été proposé pour vous. Vous partiriez pour la France ; c'est convenu déjà ; seulement vous partiriez de suite et vous ne reviendriez plus jamais.

Bessy cacha dans ses mains les larmes qui lui montèrent aux yeux.

— Quoi ! jamais ? Madame, je ne reverrai plus la tombe de ma mère, celle de Margaret, je ne vous reverrai plus, ni le P. Joseph ?

— A ces conditions, Bessy, vous auriez une situation assurée et indépendante. On vous ferait une pension viagère plus élevée que vous n'oseriez l'espérer. Mais vous devriez de plus...

— Et quoi donc encore, Madame ?

— Porter le nom de votre mère, et vous engager, sous peine de perdre votre position, à ne faire jamais aucune allusion au nom de votre père.

— Madame, dit Bessy, je comprends toute l'étendue des sacrifices que vous vous imposez pour moi ; vous qui avez des enfants à vous. Aussi espéré-je que vous m'autoriserez à en abrégier la durée sitôt que vos bontés m'auront mise à même de trouver un emploi de gouvernante ou de dame de compagnie. Si même j'osais vous le proposer dès aujourd'hui... Je suis forte maintenant, Madame, je suis bonne couturière et je puis rester à mon aiguille jusqu'à la fin de mes jours, si c'est la volonté de Dieu. Quelques avances bien faibles me suffiraient pour m'assurer les moyens de gagner ma vie. Mais agir comme si je n'avais pas le droit de porter, le front haut, le nom de mon père, mais laisser soupçonner l'honneur de ma mère ! Non, Madame, à cela je ne saurais consentir.

Mme Barnold lui saisit les deux mains et les lui pressa avec une affection toute maternelle :

— Bessy, j'aime cette vivacité ; elle promet une femme ardente dans le bien comme elle aurait pu l'être dans le mal, si Dieu ne vous avait protégée. Oui, je reconnais en vous le sang de cette famille qui est la mienne aussi ; ne l'oubliez pas, vu que cette circonstance vous ôte le droit de trouver extraordinaire ce que je fais, ce que je ferai toujours pour vous. Ces propositions que j'ai la joie de vous voir repousser si noblement, je les avais déjà repoussées en votre nom. Oui, assez et trop de mystères comme cela. Que la vérité pure soit toute notre habileté, et gardons-nous de tout calcul qui nous ferait tremper, vous ou moi, dans le complot de dissimulation qui vous entoure.

C'était la première fois que Mme Barnold lui donnait ce doux nom de "ma fille." La jeune orpheline, pour la première fois aussi, s'enhardit à se jeter dans ses bras. Elle resta longtemps pressée sur le cœur de sa généreuse parente. Vous êtes ma mère, lui répétait-elle, vous êtes mon père, vous êtes tout pour moi !



— Non, Bessy, dit Mme Barnold l'écartant doucement : Celui qui vous a servi de père et de mère, c'est Celui qui vous a préservée depuis quatre ans, c'est Celui qui m'a conduite près de vous. A lui vos remerciements, ma fille !

Et tout en disant ces paroles, elle prit une plume et écrivit :

“ Mon cher Monsieur Cleave, Bessy ne me quitte jamais. Comme il est impossible que lady Anna ne la connaisse tôt ou tard pour ce qu'elle est, permettez-moi de vous suggérer qu'il serait très-désirable que lady Anna fût mise au courant de la situation avant de venir.”

Après l'envoi de cette lettre, Mme Barnold n'attendait plus la visite de lady Anna. Elle fut donc extrêmement surprise lorsque, de sa fenêtre devant laquelle elle travaillait avec Bessy, elle entendit un bruit de roues et vit une jeune dame de vingt-six à vingt-sept ans, gracieuse, mince, mignonne et vêtue en demi-deuil, descendre devant sa porte.

Elle se hâta d'aller la recevoir et arriva au bas du perron au moment où la visiteuse tendait les bras pour recevoir un enfant que lui présentait une femme de chambre restée dans la voiture.

Bessy l'avait suivie jusqu'au perron, où elle s'arrêta à côté de la porte d'entrée.

“ Comment ? c'est vous, lady Clave ! Quel bel exemple vous me donnez du pardon des offenses, à moi qui ai eu l'indignité de repartir de Cleave-Hall sans vous voir ! ”

— L'indignité est le vrai mot, repartit la nouvelle venue. Il paraît, ma chère cousine, que vous êtes arrivée en ambassade et que vous avez avec mon beau-père des conférences diplomatiques qui ont le don de le préoccuper joliment. C'est lui qui m'a confié cela ; mais comme dans le moment je brodais un chiffon, il m'a jugée trop futile pour m'initier à vos grands mystères et je n'ai pu en savoir davantage.

— Il n'y a pourtant que lui, ma chère Anna, qui puisse vous donner la clef de nos mystères, comme vous les appelez. Bonjour, petit Eustache ; comment va-t-il, ce cher petit ?

Et elle embrassait l'enfant qui, couché dans les bras de lady Anna, cachait sa tête sur l'épaule de sa mère à l'abri des abondantes boucles de sa chevelure pendante.

Bessy accourut vers l'enfant et, se penchant derrière lady Anna, pour mettre son doux visage juste au-dessous de celui où se peignait une si vive frayeur infantine.

— Oh ! le petit ange effarouché ! donnez-le moi, Madame, laissez-le moi prendre !

L'enfant dégagca des cheveux maternels un front si pâle, des traits si délicats et si timides, que Bessy en fut comme effrayée. Ce pauvre petit visage, pour employer une pittoresque expression populaire, n'avait que les yeux, tant il les ouvrait démesurément grands.

— Oui, maman, dit-il en se relevant et en regardant sa mère au bout d'un instant, laissez-moi aller.

La mère, donnant un sourire en réponse à ce regard, coucha l'enfant dans les bras arrondis de la jeune fille en lui disant : Prenez garde à sa tête.

Bessy appuya doucement sur son épaule la tête qu'on lui recommandait et, pour ne pas détourner davantage de Mme Barnold l'attention de la visiteuse, elle se rapprocha de la femme de chambre et demanda : quel âge a-t-il ?

— Sept ans, Miss.

Bessy n'eut pas le courage de répliquer par le compliment banal : " Oh ! comme il est grand pour son âge ! " L'enfant, en réalité, paraissait avoir moins de cinq ans.

Elle se mit à le promener sous les arbres, à lui montrer les fleurs et les oiseaux, à lui chanter à demi voix de petites chansons enfantines.

— Emportez-moi à la maison, posez-moi dans une chaise, disait l'enfant de temps à autre. Puis il ajoutait : qui êtes-vous ? demeurez-vous chez Mme Barnold ! je ne vous ai pas vue à Londres avec elle. Oh ! merci, comme vous êtes forte, vous ne tremblez pas en me portant. Je n'ai plus peur.

— C'est vrai, vous le portez admirablement, dit lady Anna les rejoignant dans une allée.

Et le regard de la jeune veuve se promenait lentement de la taille élancée de l'orpheline à son noble et gracieux visage, qu'elle couvrit d'une vive rougeur en laissant éclater elle-même sur le sien une admiration non dissimulée.

Se tournant vers Mme Barnold.

— Voudriez-vous, ma chère Thérèse, nous présenter l'une à l'autre ?

Cette demande et les témoignages flatteurs qui l'accompagnaient furent pour Mme Barnold un triomphe intérieur et une première récompense de ses soins pour la jeune fille. Bessy venait de poser l'enfant à terre et le soutenait d'une main. Debout, immobile, avec ses yeux baissés, elle était en vérité une créature admirable et à côté de laquelle nul n'eût pu passer sans s'enquérir d'elle. Mme Barnold n'en sentit pas moins vivement la délicatesse de la situation. Mais, quel que dût être le résultat, elle n'hésita point, et elle dit en s'efforçant de refouler au fond de son cœur ses angoisses secrètes.

— Miss Elisabeth Cleave ; lady Anna Cleave, de Cleave-Hall.

Lady Anna, à ce nom, parut d'abord un peu surprise, mais calme ; ensuite plus étonnée et un peu agitée, en remarquant que Bessy, prise à l'improviste, était devenue rouge comme un coquelicot, sans toutefois perdre contenance. On eût dit une belle statue, sans les palpitations de son cœur qui trahissaient une vive émotion.

— Une parente, Madame Barnold ? demanda lady Anna avec un sourire nerveux.

Mme Barnold cherchait une réponse ; Bessy la tira d'embarras.

— Une cousine, Milady, une cousine éloignée, et mieux que cela cependant : Mme Barnold est ma bienfaitrice.

— Ah ! vraiment ? reprit lady Anna, toujours avec un effort visible pour sourire. En ce cas, Miss, vous devez être aussi une cousine à moi.

Et lady Anna tendit sa main grande ouverte. Mais Bessy ne vit pas cette main offerte aussi gracieusement ; elle s'était tournée tout court du côté de son petit frère et elle lui disait :

— Vous ne pouvez donc pas marcher du tout ; mon petit ami ?

— Si, il y a des jours, répondit l'enfant, mais pas aujourd'hui.

— Essayons tout de même : je vous aiderai.

— Non ; mais si vous êtes une cousine, vous viendrez à Cleave-Hall, chez grand-papa, eh ?

Bessy se pencha vers son oreille et lui dit de sa voix basse, ferme, mais douce.

— Je ne suis pas votre cousine à vous. Je suis la cousine de Mme Barnold.

Et sur ces mots, craignant de ne pouvoir se contenir plus longtemps, elle mit l'enfant dans les bras de Mme Barnold et s'éloigna.

L'enfant poussa des cris : Miss, Miss Bessy, qui n'êtes pas ma cousine à moi, prenez-moi, prenez-moi !

— Vous l'entendez, dit Mme Barnold, il ne veut plus aller qu'avec vous. Promenez-le encore un peu.

La jeune orpheline, se retournant à demi, reprit l'enfant et recommença, en s'éloignant toujours, à lui montrer de nouveau les fleurs et les oiseaux, mais avec une volubilité fébrile qui attestait que sa pensée était ailleurs.

Lady Cleave la suivit des yeux : Etrange, étrange fille ! murmura-t-elle ; puis, soit discrétion, soit appréhension instinctive, elle parla d'autre chose.

Sa visite se prolongea encore une heure, et aucune mention nouvelle ne fut faite de la jeune personne présentée sous le nom d'Elizabeth Cleave. Seulement, quand l'orpheline vit le cocher monter sur son siège et qu'elle pria Juliette de rapporter l'enfant à lady Anna, celui-ci se mit à pleurer, et il ne cessa de redemander, tout le long de la route : " Quand retournerons-nous chez cette belle miss qui n'est pas ma cousine à moi ? "

A la tombée de la nuit, Juliette annonça M. Cleave dans le petit salon où la jeune orpheline travaillait avec sa protectrice. Elle ajouta qu'il désirait entretenir Mme Barnold seule. Bessy n'avait pas besoin de cette invitation pour se retirer ; elle s'éloigna à la hâte et toute tremblante.

L'agitation du land-lord de Cleave-Hall faisait peine à voir.

— Eh bien, Thérésa, se sont-elles rencontrées ? lady Anna a-t-elle appris quelque chose ?

— Elles se sont vues et se sont même parlé, répondit Mme Barnold, mais je ne crois pas que lady Anna se doute de rien. Inutile d'ajouter que, pour ma part, je n'ai rien dit.

— Ah ! Thérésa, reprit le vieillard avec accablement, si vous saviez ce que vous me faites souffrir, vous abandonneriez votre plan fatal !

Mme Barnold protesta qu'elle n'avait pas de " plan " le moins du monde. Elle avait trouvé une parente dans la détresse ; elle l'en avait retirée, et elle persistait à ne l'y pas laisser retomber. Quoi de plus simple ?

— Mais je ne vous demande pas de l'abandonner, insistait le vieillard suppliant. Bien au contraire, je vous aiderai, je me chargerai moi-même de son avenir. Ecoutez, Thérésa ; puis-je vous faire une offre plus raisonnable, plus large, plus généreuse que celle que je vais vous proposer ? Ne pouvant lui donner une part de mes propriétés foncières, puisque d'ailleurs j'ai un héritier mâle, je partagerai entre elle et cet héritier toute, oui toute ma fortune mobilière. J'ai deux mille livres (\*) de rente en portefeuille, pas un shelling de plus, je vous l'affirme sur mon honneur de gentleman ; voulez-vous que je lui en assure la moitié, sa vie durant ? Vous n'applaudissez pas... voulez-vous qu'avec le revenu je lui transfère le capital en toute propriété, dès qu'elle sera majeure ? Vous restez muette... Mais elle serait reconnue et élevée au grand jour sous mon toit qu'elle ne pourrait pas prétendre à davantage ! Mille livres sterling par an ! Peste ! vous êtes bien difficile, madame. Mais avec cela elle pourrait vivre comme une grande dame à Paris, comme une princesse à Rome et à Naples !

— Elle ne vous réclame pas autant que cela, mon cousin ; elle n'a besoin que de son nom.

— Je le crois pardieu bien, reprit le vieillard avec emportement : quand elle aurait le nom, le reste viendrait, les tribunaux et la pression de l'opinion publique aidant.

— Monsieur Cleave, vous êtes injuste. La noble enfant que vous calomniez accepterait volontiers de renoncer à toute votre fortune, mobilière et immobilière, si au prix de ce sacrifice elle devait obtenir sa place à votre foyer, et dans votre affection. Son âge du reste et son inexpérience, à défaut de son caractère, devraient la mettre à l'abri de pareils soupçons de votre part. Et quant à moi, que ces mêmes soupçons peuvent atteindre...

— Ne me faites pas l'injure de m'en croire capable. Vous soupçonner, Thérésa ! assurément rien n'est plus loin de ma pensée.

— Quant à moi, poursuivit Mme Barnold sans tenir compte de l'interruption, si je poursuivais un calcul intéressé, je n'aurais pas besoin de votre assentiment pour saisir les tribunaux et l'opinion publique. Je pour-

---

(\*) Cinquante mille francs, la livre ou guinée étant de vingt-cinq francs.

rais dès ce soir réclamer, sans vous et contre vous, tous les droits qu'assure à ma protégée ce nom que vous n'êtes en mesure de lui refuser que parce qu'elle veut bien avoir la délicatesse de vous le demander.

Le vieillard s'excusa, reconnut qu'il s'était justement attiré ce langage sévère, et quitta de nouveau le ton impératif pour celui de la prière. Son interlocutrice, de son côté, faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'émouvoir en faveur de l'orpheline. Elle répéta plusieurs des incidents de la vie héroïque et de la sainte mort de Margarete, qui furent écoutés avec attention. Ah ! si vous l'aviez vue, ajouta-t-elle ; si seulement vous vouliez voir sa sœur, qui est ici à deux pas de vous ! Vous le pourriez sans vous faire connaître.

Le vieillard cacha sa tête dans ses mains. Lorsqu'il la releva, Mme Barnold vit qu'il avait pleuré.

Les larmes d'un homme, et surtout d'un homme en cheveux blancs, ne sauraient être contemplées sans émotion. Mme Barnold eut comme un remords de tout ce chagrin qu'elle lui causait.

— Pardonnez-moi de vous affliger ainsi, cher et vénéré cousin, mais il le faut, impossible de faire autrement.

— Soit donc, reprit M. Cleave d'un ton résolu. Alors il est nécessaire que ma belle-fille sache tout. Mais comment faire ? Mme Barnold, je n'ai pas le cœur de lui révéler moi-même ce que je lui ai si longtemps caché...

— Je m'en chargerai, s'il le faut, Monsieur Cleave ; à moins que vous ne préféreriez laisser ce soin au P. Joseph.

— Au P. Joseph, l'auteur de tout le mal, ce misérable intrigant !...

— Arrêtez, Monsieur ; votre ressentiment vous entraînerait encore une fois au-delà des bornes de la justice. Le P. Joseph a tout fait pour empêcher ce mariage ; pour que je le croie, il suffit qu'il me l'affirme. Le P. Joseph seul, dans leur infortune, est resté l'appui de vos enfants : ceci m'est attesté et par Bessy et par mes propres yeux.

— J'accepte donc le P. Joseph, puisque vous y tenez. Mais où le verra-t-elle ?

— Ici-même. Il y sera après-demain vers midi, et j'attendrai en même temps lady Anna, si vous y consentez.

— C'est convenu. Seulement, Madame, pour prix de cette concession que je viens de vous faire, j'ose en espérer une de vous. Voyons, laquelle m'accorderez-vous ?

— Bessy fera après demain matin ses adieux au P. Joseph et à moi, et le soir même, sans avoir vu lady Anna, à moins que celle-ci n'en témoigne le désir, elle partira pour la France.

— J'accepte encore, mais souvenez-vous bien, ma charmante et implacable ennemie, que moi je ne la verrai jamais, et que jamais je ne ferai rien pour elle.

Il accompagna ces mots d'un geste de menace, puis, d'un salut plein de courtoisie, baisa la main de sa cousine et partit.

De crainte qu'il ne retira un assentiment si péniblement arraché, la protectrice de Bessy se hâta d'informer le P. Joseph, et celui-ci ravi d'un aussi important résultat, n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Lady Anna, comme tous les protestants, avait été élevée dans une parfaite ignorance des choses du Catholicisme. Elle était de ces gens auxquels le nom de Jésuite ou celui de Capucin donne la chair de poule, de confiance et sans qu'ils aient de leur vie rencontré l'un ou l'autre, et qui tombent de leur haut lorsqu'on leur dit : " mais un tel et un tel, que vous connaissez, sont des jésuites ! "

Elle s'attendait à trouver dans le pauvre desservant de Marston un prêtre ignare et fanatique, et Mme Barnold avait tenu à lui laisser le plaisir de se détromper elle-même. Elle fut donc fort surprise de se trouver en face d'un homme simple, mais bien élevé, instruit, à la parole limpide, et qui ne lui présenta rien ni de cette finesse onctueuse que certains romans l'avaient habituée à considérer comme l'apanage obligé de ses pareils, ni de ces convoitises couvant sous la cendre ou de cette prudence sauvage et brutale que certains protestants ne peuvent séparer de l'idée d'un homme séquestré du mariage et de la familiarité des femmes.

L'opinion qu'elle en conçut dès les premiers mots fut si favorable, qu'elle n'augmenta nullement lorsqu'elle apprit, un peu plus tard, que ce veillard si modeste était un élève d'Oxford, et l'un des premiers parmi les trois ou quatre cents membres de cette célèbre université qui, déjà ministres anglicans pour la plupart, ont successivement abandonné, depuis 1840, les riches dotations de l'Eglise établie, pour la pauvreté du sacerdoce catholique.

Lady Anna passa près d'une heure en tête à tête avec le P. Joseph. Elle supporta assez bien la cruelle révélation. Ce mystère lui donna la clef de bien des inégalités dans l'humeur de feu son époux et de fréquentes et bizarres tristesses qui, pour elle, avaient été jusqu'alors inexplicables. Aussi témoigna-t-elle plus de pitié que de colère et accepta-t-elle parfaitement les observations du prêtre sur l'inutilité des récriminations à l'égard des morts et l'appel qu'il adressa à sa générosité, en faveur de la jeune orpheline.

Dès le commencement de cet entretien, le petit Eustache, ayant entendu par hasard la voix de Bessy, s'était échappé des bras de sa bonne et avait trouvé, malgré sa faiblesse, des jambes pour courir à elle. La bonne voulut le ramener, mais elle ne put y réussir, et la jeune orpheline dut le garder, puis le reconduire elle-même, après lui avoir montré tout ce qu'elle trouva de plus propre à le distraire.

Lady Anna et le P. Joseph rentraient dans le petit salon de Mme Barnold au moment où Bessy, arrivant par une porte opposée, y laissa l'enfant tout en pleurs et se retira à la hâte :

" Eh bien, petit Eustache, qu'y a-t-il donc ? demanda la mère.

— Oh ! maman, c'est la cousine à Mme Barnold qui m'a embrassé si fort qu'elle m'a fait mal. Mais ce n'est pas pour cela que je pleure, allez ! c'est parce qu'elle ne veut plus me faire jouer. Maman, maman, il faut qu'elle vienne avec nous chez grand-papa. Elle viendra, n'est-ce pas ? Elle viendra, dites, maman, promettez-le moi, elle viendra ?

— Oui, peut-être, dit la mère pour se délivrer de ses instances. C'est grand-papa que ces choses-là regardent.

L'enfant se tut et ne parla plus de Bessy tout le long de la route ; mais il ne fut pas plutôt à Cleave-Hall qu'il courut à la chambre de M. Cleave.

“ Grand-papa, c'est bien vous que cela regarde quand les gens viennent chez vous ?

— Mais oui, sans doute, mon enfant.

— Oh bien ! grand-papa, il faut que vous envoyiez chercher tout de suite, mais là tout de suite, tout de suite, la cousine à Mme Barnold, vous savez, celle qui n'est pas ma cousine à moi.

Le vicillard resta quelque temps stupéfait ; ensuite, de ce ton sévère auquel il avait habitué tout le monde excepté son petit-fils :

— Monsieur Eustache, ne parlez plus jamais, jamais de cette personne devant moi, entendez-vous ? Sinon je ne vous aimerai plus et vous ne mettrez plus le pied dans cette chambre !

— Oh ! comme vous dites cela, grand-papa ! Vous avez des yeux qui me font peur !

Et l'enfant, tout effrayé, se retira. Il demeura triste toute la soirée et ne fut pas le seul. La maison tout entière semblait condamnée au silence.

Pendant ce temps Bessy et Juliette, au moment de se séparer, prenaient ensemble le repas d'adieu, en compagnie de Mme Barnold. La première était pensive et recueillie, la seconde ne tarissait pas d'exclamations sur le bonheur de la future pensionnaire :

“ Est-elle heureuse, cette Bessy, d'aller vivre au milieu des Parisiennes, des Parisiennes qui gouvernent le monde !

— Comment cela ? demanda Bessy.

— C'est bien simple, ma chère Miss. Les hommes se laissent mener par les femmes, les femmes par la mode, la mode par les Parisiennes. Oui ! Miss, vous allez saluer la mère-patrie de la crinoline et du vinaigre de Bully, des meubles de Boule et des fleurs artificielles. Vous allez enfin admirer une capitale, Miss, et non plus des amas de boutiques et de comptoirs comme notre Marston ou notre Londres. Paris, vive Paris ! Il n'y a qu'un Paris sous le ciel, de même qu'il n'y a qu'un soleil pour éclairer le monde. Paris, l'enfer des chevaux, dit le proverbe ; Paris le purgatoire des hommes, mais le paradis des femmes !

Mademoiselle, dit Bessy en riant, c'est dommage qu'il manque des

rimes à vos éloges ; ils respirent tout l'enthousiasme de la poésie la plus élevée.

— Oui, Miss, répliqua la gouvernante sans surveiller, c'est dommage, car Paris mériterait qu'on ne parlât que de lui dans la langue des dieux. Vous allez voir des femmes qui toutes, de naissance et sans qu'on le leur ait appris, même les ouvrières et les servantes, savent saluer avec grâce et se coiffer à rendre des ladies folles de dépit. Vous allez voir des hommes sans faux-cols, des jeunes gens capables de causer autre chose que coton, reports, chevaux et turf, des jeunes filles qui ne se considèrent comme émancipées que du jour où elles ont un mari, des femmes...

— Vous pourriez vous tromper, Juliette, interposa Mme Barnold, vous pourriez vous tromper fort bien, du moins en ce qui concerne les hommes et les jeunes gens.

— Madame, j'en serais désespéré pour l'honneur de l'espèce humaine, riposta Juliette. Si le rapprochement des Français et des Anglais, au lieu de franciser les uns, n'a fait qu'anglifier les autres, cela prouve une chose, c'est que le mal s'apprend plus vite que le bien, voilà tout. Miss Bessy, vous pourrez à table boire du vin, du vrai vin de vigne, au lieu de cette stupide eau chaude sucrée dont on s'affadit ici l'estomac sous prétexte de thé ; vous ne mangerez plus de viande crue comme font les loups, plus de salade sans assaisonnement comme font les moutons, plus de pommes de terre bouillies à pleines marmites et sans sel, comme certains autres animaux.

— A propos, Mademoiselle, reprit de nouveau malicieusement Mme Barnold, vous offrirai-je encore du thé ? Vous n'en êtes qu'à votre deuxième tasse.

— Volontiers, Madame, très-volontiers : vous ne verrez point, continua-t-elle en tendant sa tasse, vous ne verrez point, après le repas, les messieurs renvoyer les dames et rester entr'eux, afin de pouvoir se gorger de vin tout à leur aise et sans être gênés par notre présence ; vous les verrez au contraire...

— Mais, Mademoiselle, miss Cleave ne verra ni cela ni autre chose ; elle va chez des religieuses et non dans le monde parisien.

— Pardon, je l'oubliais, Madame. Enfin, si peu qu'elle voie, je ne lui donne pas quinze jours pour reconnaître la justesse d'un axiome dont tous les jours de ma vie me confirment la vérité, à savoir que le gentleman anglais, fils des Normands, n'est qu'un Français abâtardi par les brouillards.

Cette boutade fit rire, comme toutes celles de la digne gouvernante. Elle n'empêcha point l'excellente femme de bourrer les poches de la jeune voyageuse de toutes sortes de provisions contre la faim, et sa mémoire de toutes sortes de recommandations contre le froid et l'humidité : Tenez, Miss, encore cette paire de mitaines ouatées que j'ai eues hier presque



pour rien chez une marchande de passage qui m'a rappelé miss Margaret ; encore ces deux paires de bas de laine, tricottées à votre intention et déjà marquées à votre nom ; encore ce pot de confitures pour vos goûters." Elle offrait avec une persévérance si acharnée qu'il était comme impossible de refuser.

— Vous êtes bien de votre pays, Mademoiselle, lui disait amicalement Mme Barnold ; vous mettez dans tout ceci une instance voisine de...

— Voisine de l'indiscrétion, dites le mot, Madame, et ne craignez point que je m'en offense. Je me flatte hautement de n'être pas comme vos Anglais, qui offrent froidement et une seule fois. Du reste, miss Bessy, voici un nouvel axiome que je vous recommande. Lorsqu'on vous présente quoi que ce soit, acceptez toujours. Si l'offre est faite de bon cœur, vous obligerez ceux qui l'auront faite. Si elle n'est pas sincère, vous les punirez ; mais, dans l'un et l'autre cas, tout sera pour le mieux."

L'excellente gouvernante s'était proposée avec empressement pour accompagner Bessy à Paris ; mais la protectrice de la jeune orpheline, qui connaissait de longue date quelques-unes des maîtresses auxquelles elle allait la confier, avait tenu à l'y conduire elle-même.

Seule avec ses pensées dans sa chambre de Cleave-Hall, lady Anna, après avoir endormi son fils, passa de longues heures à rêver et à recueillir ses souvenirs. Avant de se coucher elle écrivit à Mme Barnold :

" Ce n'est pas moi, ma chère cousine, qui ai le plus de droit à la bienveillante commisération que votre cœur m'a témoignée aujourd'hui. Je souffre du fatal secret qui m'a été confié, mais je n'en aurai pas souffert seule. Il a pesé bien plus lourd encore à George, et je trouve en ce moment, en me rappelant le passé, que plus d'une fois, sans le savoir, j'ai été injuste envers lui. Il avait des jours sombres que rien ne pouvait égayer. J'en devenais jalouse et me perdais en soupçons injurieux.

" Vous l'avouerez-je, ma bonne Thérèse, vous-même je vous ai vue longtemps avec un secret déplaisir. J'avais observé que votre rencontre replongeait invariablement mon mari dans ses préoccupations ; je sais aujourd'hui pourquoi : vous êtes catholique et vous connaissez le P. Joseph.

" Je me souviens qu'un soir nous revenions de chez vous. Il était encore plus triste qu'à l'ordinaire. Anna, me dit-il, je n'y puis plus tenir ; vengez-vous, punissez-moi de ma faiblesse par vos dédains, mais il faut que je vous dise tout. Et il allait sans doute me raconter ses chagrins. Mais moi, qui m'attendais à des confidences d'une toute autre nature, je crus de ma dignité d'épouse offensée de lui fermer la bouche.—

" Assez, lui dis-je, j'en sais assez, plus que vous ne pensez peut-être, et je ne veux rien entendre." Son cœur se referma pour toujours, et la froide barrière dressée secrètement entre ce cœur et le mien ne fut point écartée. Pardon, âme de mon époux, de cette cruelle erreur de mon orgueil et de mon ignorance !

“ J’aimais mon pauvre mari et je n’étais point heureuse. Ni vous, Thérèse, ma rivale supposée ni personne autour de moi n’en avait soupçon. Nous sommes si habiles, nous autres femmes, quand il s’agit de dissimuler les plaies du cœur ! Mais cette autre femme, comme elle a dû souffrir ! Car elle l’aimait aussi, elle l’aimait peut-être plus que je ne faisais, et elle n’avait pas pour se distraire les futilités absorbantes de la toilette et du monde.

“ Tout le mal remonte à l’inflexible domination que mon beau-père exerce chez lui et à sa confiance souveraine en sa propre sagesse. Il en est bien puni, le pauvre homme. Maintenant qu’il me sait informée, à peine ose-t-il lever les yeux sur moi. Le bruit de sa canne sur le parquet fait fuir le petit Eustache, je ne sais pourquoi. Chère et charitable Thérèse, qu’il ne soit pas dit que vous avez eu pitié de tous excepté de lui. Il ne sort plus, ne reçoit personne, pas même ses amis politiques, lit à peine ses journaux, et vieillit, vieillit à vue d’œil.

“ Vous n’attendez point, n’est-ce pas ? que je le pousse moi-même à déshériter mon fils, ni même à le priver d’une part trop notable de ce que j’avais espéré pour cet enfant. Mais je n’ai point hésité, croyez-moi, à intercéder pour votre protégée, et vous rendriez mal justice à M. Cleave si vous supposiez que j’ai eu beaucoup de peine à le décider à payer dès aujourd’hui sa pension et toutes ses dépenses sur le continent. C’est peu, chère et bonne cousine, mais c’est un commencement. En attendant, il ne serait peut-être pas à propos de le presser de promettre davantage avant que cette jeune personne, qui donne déjà de si belles espérances, ait répondu par une bonne conduite soutenue aux bienveillantes intentions qu’on peut avoir pour elle.”

Mme Barnold répondit :

“ Votre bonne lettre est venue me trouver à Paris dans un de ces nombreux asiles où des femmes dévouées, sous l’inspiration de la foi, renoncent pour elles-mêmes aux délices de la maternité, afin de servir de mères à nos enfants, pendant que nous courons insoucieuses les bals et les plaisirs. Je vous suis très-obligée, chère Anna, des bienveillantes propositions que vous me transmettez, mais je suis autorisée par mon mari à les refuser. La jeune personne, du reste, a ma parole que je ne les accepterai point tant qu’elles n’excluront pas expressément les conditions que j’ai eu déjà le regret de repousser et qui, dans votre lettre, paraissent rester toujours sous-entendues. Elle est bien la fille de son père et de son grand-père, cette fière enfant. Elle a déclaré qu’elle préférerait retourner à son aiguille d’il y a trois mois, plutôt que de renoncer à son nom. Et elle le ferait ; elle serait plus entêtée que nous tous. Quant à l’épreuve à laquelle vous prétendez la soumettre, souffrez, chère Anna, que je vous demande s’il est bien équitable, après une grande injustice commise et reconnue, de songer non à la réparer, mais à éprouver encore la victime. Pour moi, je

n'ai aucune crainte d'avoir jamais à rougir d'elle. Celle qui a pu conserver son innocence et sa fierté dans les circonstances que vous savez, ne me semble point en péril de compromettre un nom honorable, après que la négligence dont elle a souffert se serait tournée en tendresse.

“ Je resterai ici quelque temps avec elle, moins pour l'habituer (elle n'est point faite à tant de ménagements) que parce qu'elle ne sait pas trente mots de français. Vous avez donc cinq à six semaines devant vous, ma charmante cousine, avant que Cleave-Hall ait à redouter de nouveau mon terrible voisinage. Voisinage plus terrible que je ne soupçonnais, en vérité. Et comment me serais-je doutée qu'avant de troubler, bien malgré moi, le sommeil du maître de cette résidence princière, j'avais pu troubler celui de sa jeune et séduisante châtelaine ? Ah ! pauvre chère amie, quel cheval fougueux et fantasque que l'imagination d'une jolie femme ! Après tout, je vous plains, mais à moitié ; vous ne méritez pas davantage, méchante, qui avez pu douter de moi. Que ne m'estimiez-vous assez pour me faire directement votre confidente ?

“ Vous avez également de longs mois en perspective, dix ou onze probablement, avant le retour de l'orpheline. Dix mois, c'est un bel horizon ouvert à la réflexion et à l'imprévu. Le temps porte conseil, ma chère Anna, surtout quand il a pour s'éclairer une raison aussi nette et un cœur aussi bon que le vôtre.”

Dix mois sont en effet un vaste intervalle, à certaines époques de la vie, et plus qu'on ne saurait le prévoir lorsqu'on en fait la remarque. La première fois que Mme Barnold retourna à Cleave-Hall, ce fut sur l'appel des habitants de cette demeure attristée, et pour aider à les consoler d'un nouveau malheur : la mort du petit Eustache.

Le pauvre enfant s'en était allé tout doucement, de consommation et de faiblesse, semblable à une lampe dans laquelle on aurait omis de verser assez d'huile avant de l'allumer.

Bien souvent, dans ses derniers jours, on l'avait entendu répéter : “ Je voudrais bien qu'elle fût là pour m'arranger mon oreiller, vous savez, la cousine de Mme Barnold.”

Sa mère le grondait pour l'empêcher de dire cela. Lui, craintif et facile à intimider, il n'avait garde d'en parler devant son grand-père. Une fois cependant, lorsqu'il était tout à fait dans ses dernières heures, il oublia la présence de celui-ci et, tourné vers sa mère, lui demanda quel mal elle avait fait à grand-papa, cette cousine de Mme Barnold ?

Lady Anna lui mit la main sur la bouche, mais M. Cleave écarta cette main d'un geste qui voulait dire. “ Cessons de le contrarier !

— C'est donc parce qu'elle n'est pas ma cousine à moi ? insista l'enfant.

Lady Anna se mit à genoux à côté du petit lit et, se penchant sur son fils :

— Elle est votre sœur, Eustache, la fille aînée de votre cher papa Georges, et nous l'avons retrouvée après qu'elle a été longtemps perdue.

— Ah ! dit l'enfant, entendez-vous, grand-papa ? Si papa Georges était là...

— Oui, mon ami, cela lui ferait plaisir de voir qu'Eustache et maman ont de l'amitié pour elle.

— Je dirai à papa, je dirai à papa, puisque vous m'avez dit que je vais là où il est ; je dirai à papa Georges qu'il n'y a que grand-papa qui soit méchant !”

Lady Anna l'embrassa longuement sur les lèvres, et M. Cleave se détourna en s'essuyant les yeux.

---

## CHAPITRE VI.

Par une sombre soirée de novembre, dans le faubourg le plus peuplé et le plus misérable de Marston, la cloche d'une petite chapelle tintait mélancoliquement dans le ciel gris et pluvieux. Les notes tombaient une à une, graves, monotones, à intervalles mesurés, et le vent qui soufflait à bouffées inégales à travers le modeste clocher de bois, leur donnait, suivant qu'il les apportait affaiblies ou renforcées, tantôt la brièveté saccadée de soupirs étouffés, tantôt le prolongement d'une plainte. La foule passait, indifférente à cet appel ; mais quelques personnes s'arrêtaient au-dessous, de temps à autre, entr'ouvraient une porte qui tournait silencieusement sur ses gonds en se renfermant d'elle-même, puis disparaissaient dans les profondeurs de la petite église. La plupart, à en juger par leur costume, appartenaient aux classes populaires. C'étaient des marins, des ouvrières sortant des fabriques, des ouvriers aux blouses maculées de terre ou de plâtre, ou noirs de charbon, des domestiques et quelques soldats. Ils trouvaient dans l'intérieur un autel tendu de noir, semé de larmes d'argent, et devant lequel un prêtre et deux enfants, tous trois en surplis, psalmodiaient sur un rythme funèbre ; puis, au beau milieu de la nef, un grand catafalque noir, en forme de cercueil, avec quatre grands cierges allumés aux quatre coins ; et une multitude de cierges beaucoup plus petits, alignés un peu par côté, et brûlant à des hauteurs tout à fait inégales, les uns encore entiers, les autres consumés presque entièrement, sur une espèce de vaste chandelier triangulaire tout blanc de la cire qui y coulait et pendait en festons. Les arrivants se mettaient à genoux dans les bancs ou devant les chaises et quelques-uns joignaient leurs voix à celles des enfants de chœur.

Immobile dans l'ombre d'un pilier, près du catafalque, un homme considérait ce spectacle en silence. A un mouvement du prêtre pour se rapprocher de l'endroit où il se trouvait, cet homme quitta sa place et se

rapprocha de la porte, et si ses modestes voisins eussent été moins absorbés dans la prière, ils auraient pu remarquer d'abord que sa mise attestait une condition beaucoup plus élevée que la leur, ensuite qu'en passant devant le bénitier, sa main ne parut pas connaître l'usage de l'eau sainte. Il s'arrêta devant une vieille femme assise tout contre la porte et à laquelle il avait vu nombre de personnes acheter les petits cierges qu'on portait de là sur le chandelier triangulaire. Il lui demanda pour qui était cette cérémonie funèbre :

— Pour tous les défunts, répondit la vieille ; nous sommes dans l'octave des morts.

— Alors c'est pour les âmes des morts que l'on prie ?

— Oui, Monsieur, afin que le bon Dieu daigne abréger les souffrances de celles qui, décédées dans sa grâce, ont cependant encore des fautes à expier.

Et tout en lui faisant cette réponse un peu explicative, car elle voyait bien qu'elle avait affaire à un protestant, la vieille le considérait avec une attention particulière.

— Merci, ma bonne femme. Tenez, ajouta-t-il en lui mettant quelque chose dans la main, donnez-moi aussi un petit cierge, mais vous le porterez vous-même là-bas à mon intention.

La vieille se conforma à sa demande, mais, tout en allumant le cierge, elle regarda dans sa main et y vit briller de l'or. Elle courut en boitant après l'étranger et le rattrapa sous le porche de la chapelle.

— Jésus, Maria ! mon bon monsieur, vous vous êtes mépris ; vous m'avez donné une demi-guinée pour le cierge !

— En vérité, ma bonne femme ? Et combien vous devais-je donc ?

— Mais une ou deux pence, mon bon Mylord ; jamais je n'ai reçu davantage.

— Gardez toujours ; vous pouvez en avoir besoin, car j'ai vu que vous êtes affligée d'une infirmité pénible ; mais ne me faites plus la flatterie de m'appeler Mylord, vu que je ne le suis pas.

— Comme il vous plaira, Monsieur, reprit la vieille, dont la langue se déliait plus aisément qu'elle ne rentrait au repos ; vous avez observé que j'étais boîteuse, cela me gêne en effet passablement pour gagner ma vie, mais je gagerais bien que j'ai deviné quelque chose de vous, moi, mon généreux Mylord.

— Encore une fois, pas de Mylord ; mais que voulez-vous dire ?

— Non, oui, au contraire, je voulais dire que je n'ai rien deviné du tout et que pour sûr mes souvenirs me trompent, mon digne Monsieur, et que vous n'avez rien de commun avec la personne que vos traits me rappellent malgré moi. Allons, vieille Jenny, vous êtes une imbécile !

— A qui parlez-vous, ma bonne femme ?

— A moi-même, Monsieur, car comment supposer, avec la différence de votre âge et du sien . . .

L'étranger ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle s'était traitée elle-même d'imbécile, et il se prit à sourire en pensant que sa folie ne devait pas être complète, puisque cet aveu, du moins, était une marque de sagesse incontestable.

—Voyons, bonne femme, expliquez-vous clairement ou cessez de me retenir.

—Eh bien ! je voulais parler de la petite marchande de gâteaux, cet ange du bon Dieu, la petite Meg, quoi ! celle qui s'en est allée là-haut prier pour nous et qui, bien sûr, n'a plus besoin de nos prières.

—Vous l'avez connue, bonne femme, vous l'avez connue ! répliqua vivement l'étranger.

—Oh ! que oui, mon digne Monsieur. Tous les matins, à la messe de sept heures, elle était aussi exacte que M. le curé. Venez, je vais vous faire voir où elle se mettait.

Elle le conduisit tout près d'un des côtés de l'autel et, lui montrant une place vide entre deux sièges, elle lui dit : C'est ici.

—Bien, ma bonne ; maintenant laissez-moi. Mais voici une autre demi-guinée. La première a été pour votre peine, celle-ci est pour votre silence. Elle ne vous appartient qu'à une condition, c'est que vous ne parlerez de ceci à personne ; entendez-vous ?

—On tâchera, on fera ce qu'on pourra, dit naïvement la vieille en grattant d'une main sous son bonnet gris, mais en recueillant de l'autre, à tout hasard, la rare aubaine qui lui tombait du ciel. N'y a-t-il plus rien pour votre service, Mylord, je veux dire Monsieur ? Ah bien oui, plus souvent que celui-là ne soit pas un mylord ! mais faut pas le contrarier. Plus rien à me commander ?

Et comme l'étranger ne paraissait plus l'entendre, elle retourna, toujours boitant, mais radieuse, à ses cierges.

L'étranger demeura quelques instants profondément absorbé et, ayant entendu dire que l'Oraison Dominicale, qui est à peu près l'unique prière des protestants, est aussi la principale des catholiques, il la récita à cet endroit où Meg avait dû la réciter tant de fois, et il éprouva dans cette action une ferveur qu'il ne se rappelait pas avoir jamais eue, même aux jours purs de sa jeunesse.

Comme il se tournait pour s'en aller, le P. Joseph se présenta devant lui :

“ Vous ici, Monsieur Cleave ! Pourrais-je quelque chose pour vous être agréable ?

—Ah ! Monsieur Peterstone (Peterstone était le nom de famille du prêtre, non complètement ignoré des bonnes gens à qui le P. Joseph avait dévoué sa vie sacerdotale). Nous avons bien changé, vous et moi, dit M. Cleave, depuis que nous ne nous étions rencontrés ! Je viens de perdre mon petit-fils.

—Je le savais, Monsieur Cleave, et vous ai plaint sincèrement, croyez-

moi. Mais voudriez-vous me faire l'honneur de m'accompagner un instant dans cette petite chambre. L'office est justement terminé. Nous pourrions causer un peu.

Les deux vieillards entrèrent dans la sacristie. Le prêtre offrit un siège que le landlord accepta.

—Oui, Monsieur Peterstone, j'ai perdu Richard, et puis le fils de Richard, mon héritier, et depuis lors je suis comme une âme en peine. Ma belle-fille a désiré se retirer quelque temps dans sa famille ; je ne pouvais pas le lui refuser ; chez moi trop de choses lui rappellent son chagrin. Mme. Barnold, la toujours compatissante Mme. Barnold, est venue s'installer, à ma prière, sous mon toit désolé ; mais elle ne saurait, malgré ses efforts, me faire oublier le vide que la mort y a fait. Dites, Monsieur Peterstone, vous devez me trouver bien cassé, bien usé, bien courbé ; soyez franc.

—Je ne sais pas mentir, dit le prêtre ; mais il m'en coûte d'autant moins de m'abstenir en ce moment que vous pouvez rendre amplement à ma propre décadence le compliment de condoléance que je ne puis, hélas ! vous refuser.

—La vie a de rudes épreuves, Monsieur Peterstone, et il en est dont rien ne console.

—Pardou, Monsieur Cleave : l'espoir de retrouver un jour au ciel, et pour ne les plus quitter, les êtres chéris que nous avons perdus. Cet espoir est même plus qu'une consolation ; c'est un encouragement. Il nous excite à bien faire pour nous rendre dignes du ciel.

Le land-lord parut réfléchir. Il avait ses deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne et sa tête sur ses mains.

Oui, je crois que vous avez raison, Monsieur Peterstone. J'ajouterai même, et non par flatterie pour votre caractère de prêtre de l'Eglise de Rome, mais parce que je viens de l'éprouver personnellement : c'est une consolation aussi que de prier pour les morts. On s'imagine communiquer encore avec eux, et cette illusion fait du bien. Vous savez le proverbe italien, Monsieur Peterstone : *Se non è vero, è ben trovato.*"

—Mais, Monsieur Cleave, il n'y a là aucune illusion. Nous communiquons effectivement avec les morts par la toute-puissance de Dieu qui est présent partout et qui transmet nos vœux à ses élus, de même qu'il daigne agréer leur intercession pour nous. C'est ce qu'on appelle la "Communion des Saints" et tout ce qui nous reste des écrits des Pères de l'Eglise primitive atteste qu'ils entendaient cette communion absolument comme nous.

—J'aimerais Monsieur Peterstone, à vous entendre développer cette consolante théorie ; mais en ce moment mon esprit fatigué aurait, je le crains, trop de peine à vous suivre. Quoi qu'il en soit, votre Eglise connaît les faiblesses secrètes du cœur humain ; elle a des cérémonies merveilleu-

sement bien faites pour séduire les cœurs affligés et les imaginations ardentes. J'ignorais, avant d'entrer ici, l'effet de cet étalage que vous déployez, de cet autel tendu de noir, de ce catafalque et de tous ces cierges allumés. Quel dommage seulement que tout cela touche de si près à la superstition !

—Oui, Monsieur Cleave, superstition si l'on s'arrête à la surface des choses ; mais si l'on se pénètre du sens profond de tous ces symboles, quelle différence ! L'homme est à la fois un corps et une âme, et il n'est point suffisant que l'âme seule rende l'hommage au Créateur. Il est bon, au contraire, que le corps et les choses extérieures soient employés à soutenir l'élan de l'âme.

—Ces cierges, par exemple, que signifient-ils, Monsieur Peterstone ?

—Ces cierges qui, devant l'autel, se consomment en éclairant sont un symbole magnifique de la foi et de la charité chrétiennes ; voilà pourquoi les fidèles les offrent en ce moment en grand nombre. Sans doute il pourrait très-bien arriver que l'offrande ne prouvât qu'une chose, à savoir que le donateur a eu assez d'argent pour la payer ; sans doute une seule prière, dite du fond du cœur, vaudrait mieux que dix mille cierges brûlés automatiquement et sans l'accompagnement d'une pensée libre s'élevant vers Dieu ; mais l'un n'empêche pas l'autre ; au contraire ; vous avez pu en juger par le recueillement des fidèles.

—Tout cela est fort poétique, fort poétique, répliqua M. Cleave comme se parlant à lui-même, et peut-être ai-je été moins déraisonnable que je ne supposais.

Il avait achevé ces derniers mots à demi-voix. Le prêtre, qui sans doute avait été témoin de son offrande d'un cierge, ou tout au moins de sa longue prière auprès de l'autel, eut la discrétion de ne pas insister pour en avoir le sens.

Après un nouveau silence le land-lord se leva :

—J'ai depuis longtemps à vous remercier, Monsieur Peterstone, de tous les soins que vous avez donnés... à... à..., je veux dire à mon fils Richard. Vous en souvenez-vous ? Vous habitiez encore votre ancienne cure protestante dans notre voisinage.

Le prêtre sentit que ce n'était pas seulement à propos de Richard que le land-lord le remerciait, mais qu'il avait le cœur plein d'une autre pensée qui débordait, malgré son orgueil, sur ses lèvres.

—Monsieur Cleave, répondit-il, je n'ai fait que remplir mon devoir de prêtre, devoir plus impérieux encore pour un homme qui avait été honoré de vos bontés.

—Mon estime ne vous a jamais fait défaut, Monsieur Peterstone. Vous savez que je vous avais destiné la cure assez bien dotée de Cleave-Hall, et mes relations au Parlement me rendaient facile de vous assurer dans la suite mieux que cela. Vous avez préféré nous quitter pour l'Eglise romaine.



Enfin, venez me voir comme vous faisiez autrefois. Vous seul pouvez me parler de celle... Ah ! mais, non, par exemple, de ceci je vous défends bien de m'ouvrir la bouche ! Je n'ai plus d'héritier, Monsieur Peterstone, ni héritier ni héritière. Venez toujours ; toujours vous me ferez plaisir.

Le prêtre le lui promit avec une satisfaction qu'il ne chercha point à lui dissimuler. Il le reconduisit, un flambeau à la main, à travers l'église où ne brulait plus qu'une seule lumière, la lampe solitaire qui veille nuit et jour devant le Saint-Sacrement. M. Cleave passa sans s'arrêter mais non sans jeter un dernier regard sur la place de la petite marchande de gâteaux.

L'église paraissait vide. Cependant un bruit de chaise remuée sur leur passage non loin de cette place trahit la présence de quelqu'un, sans doute un fidèle attardé. M. Cleave se retourna machinalement à ce bruit et crut reconnaître une figure qui lui était familière ; mais comme cette figure se perdit aussitôt dans l'ombre et que, du reste, la personne qu'elle lui rappela n'était point catholique, il continua de s'éloigner. A la porte il retint encore le P. Joseph quelque temps pour lui rappeler sa promesse de le venir voir.

Le P. Joseph, qui était presque toujours le dernier à l'église le soir, et qui avait congédié son sacristain avant d'aborder M. Cleave, se mit en devoir de faire le tour du lieu saint afin de s'assurer qu'il n'y laisserait personne en fermant.

Son flambeau à la main, il suivit les deux nefs latérales, passa derrière l'autel et, ne découvrant rien, allait mettre la clef dans la serrure, lorsqu'il remarqua une clarté dans la sacristie qu'il venait de quitter tout à l'heure avec M. Cleave : " C'est singulier, pensa-t-il ; j'aurai laissé un cierge allumé. Vous êtes bien prodigue ce soir, P. Joseph : il paraît que vous avez deux lumières à la fois." Et tout en se faisant cette réflexion, ou plutôt ce reproche, il retourna éteindre le flambeau oublié. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver face à face avec un inconnu qui, au bruit de son approche, se retourna vivement et lui dit avec une politesse empressée :

" Excusez-moi, mon révérend Père, je vous cherchais et, trompé par cette lumière, j'avais espéré vous trouver encore ici.

— Je me croyais pourtant bien sûr de n'avoir pas laissé de lumière derrière moi, répondit le prêtre. Enfin, je me serai trompé. Que désirez-vous, de moi, Monsieur ? Vous confesser peut-être ? Je suis à vos ordres.

— Oh ! non, mon Révérend Père, pas cela, répliqua l'inconnu. Je n'ai pas le bonheur de faire partie de l'Eglise catholique, apostolique et romaine que vous dirigez en cette ville avec tant de zèle et de distinction. Je suis homme de loi et viens de la part de M. Réginald Cleave, de Cleave Hall.

— M. Cleave, dit le prêtre avec surprise, il sort d'ici en personne.

— Vraiment ? reprit l'inconnu sans se troubler ; mais lorsqu'il m'a confié le message dont j'ai eu l'honneur de me charger auprès de vous, il ne

s'attendait pas à venir lui-même et moi, de mon côté, j'ignorais sa récente visite.

Au fait, pensa le prêtre, tout cela est possible. Et il pressentit immédiatement de quoi il allait être question.

L'inconnu commença en redoublant de courtoisie :

“ M. Cleave, qui la-dessus ne parle guère qu'à demi-mot, m'a entretenu d'une héritière légitime mais non avouée de feu Richard, son fils. Une jeune fille, je crois, qui serait en ce moment sur le continent : me trompé-je, mon révérend Père ?

—Continuez, Monsieur, dit le prêtre.

—La mission est fort délicate, mon révérend Père, et votre obligeance pourrait la faciliter singulièrement. Bien que n'ayant pas le bonheur d'être catholique, ainsi que j'ai eu le regret de vous le dire, j'apprécie autant que qui que ce soit vos rares mérites. Je vis dans l'intimité de gens fort influents auprès de Son Eminence l'illustre cardinal l'archevêque de Westminster. En outre, la fortune dont je dispose me permettrait de vous aider largement dans vos œuvres charitables si multipliées. . . .

Il parut attendre l'effet de ses insinuations.

—Continuez, Monsieur, répéta le prêtre ; mais permettez-moi de ne vous point cacher mon étonnement. M. Cleave ne m'a jamais fait l'injure des propositions que vous semblez m'apporter.

—Oh ! reprit l'inconnu, c'est que, encore une fois, mon Révérend Père, il y a des choses qu'on est moins disposé à dire qu'à faire dire.

Toutefois, comme un homme qui s'aperçoit d'avoir fait fausse route, il s'empressa de revenir sur ses paroles :

—Il faut, mon Révérend Père, que ma langue ait trahi ma pensée. En trois mots, pour vous démontrer que je sais parler sans détour, voici ce qui m'amène. M. Cleave m'a chargé de vérifier pour lui l'acte de mariage secret de son fils.

Le prêtre parut hésiter :

—Je ne sais trop à quel titre, Monsieur. Etes-vous muni d'une lettre de M. Cleave !

—Non, mon Révérend Père, je l'avoue carrément, j'ai omis de lui demander des instructions écrites. Je n'insisterai point pour voir l'original, mais seulement une copie que vous devez en avoir et qui, certifiée conforme par vous et paraphée de votre main, vaut pour moi l'original.

—Si ce n'est que cela, pensa le prêtre, je ne cours aucun risque à le satisfaire.

Il tira d'une armoire une feuille soigneusement pliée qu'il déroula sous les yeux de l'inconnu. Celui-ci, pour mieux justifier la qualité sous laquelle il s'était présenté, examina longuement, épilogua, discuta, finit par trouver l'acte en bonne et due forme et le mit dans son portefeuille.

—Que faites-vous ? dit vivement le prêtre. Ceci ne m'appartient pas ; je ne puis vous le laisser emporter.

—Pardon, mon Révérend Père, c'était une distraction de ma part, une pure distraction. Et tout en se levant et se rapprochant de la porte, il rouvrit le portefeuille et en tira un papier.

—Voilà, mon Révérend Père, il ne me reste qu'à vous remercier.

Le P. Joseph eut un vague soupçon. Il se rapprocha de la lumière pour s'assurer de l'identité de la feuille qui lui était rendue ; mais il n'en eut pas le temps. En un clin d'œil la lumière était soufflée et la porte refermée entre l'inconnu et lui.

Il se précipita sur la serrure. La clef était tournée et restée dedans, mais de l'autre côté. Heureusement il connaissait bien la configuration du local et l'indignation décuplait ses forces vieilles. Il souleva rapidement le lourd barreau de fer qui, scellé d'un côté dans le mur et appuyé de l'autre sur un des battants de la porte, en faisait toute la solidité, et il pénétra dans l'église, au moment même où le prétendu homme de loi en franchissait la porte extérieure. Il fut sous le porche presque aussitôt que lui.

Un fiacre était arrêté devant l'église. Un homme qui venait d'y entrer en refermait la portière et disait au cocher assis sur le siège : « Droit devant vous jusque hors de la ville, et vite, vite, voici une couronne que je vous paye à l'avance. »

—Mills ! Mills ! arrêtez, arrêtez cet homme, au nom du ciel !

Le cocher, qui en effet n'était autre que notre ancienne connaissance Joe Mills, reconnut la voix du P. Joseph et se jeta à bas de son siège. Mais à mesure qu'il ouvrait une des portières de la voiture, l'inconnu renversait le P. Joseph qui voulait lui barrer le chemin, et prenait la fuite.

Mills s'efforça vainement de l'atteindre. Il le perdit dans une des allées qui traversaient d'une rue à l'autre. Après de longues et inutiles recherches, il revint et trouva le vénéré vicillard dans l'attitude d'un homme accablé de chagrin.

« Qu'y a-t-il donc, mon Père ? Je ne puis cependant pas vous laisser tout seul dans cet état. Ici, Jack, mon garçon, tiens-moi un instant mes chevaux et tu auras de quoi boire un grog. Je reviens tout de suite. »

Le brave cocher prit le prêtre sous le bras et rentra avec lui dans l'église dont il referma la porte pour couper court à la curiosité des passants déjà attroupés.

Malheureux que je suis ! disait le prêtre ; j'ai livré des secrets que j'avais promis de garder. Venez avec moi, Mills ; allumez ce flambeau.

Il ne se croyait responsable que d'une indiscretion involontaire et ne soupçonnait point l'étendu du malheur.

Rentré dans la sacristie, il ne fut nullement surpris de constater que le

papier qui lui avait été rendu était tout autre que celui qu'il avait communiqué ; mais lorsque poussé par une crainte instinctive, il se fut reporté au registre original des actes administratifs de sa paroisse, il chercha vainement la page sur laquelle se trouvait le mariage de Richard Cleave et de Mary O'Shaghan. Cette page en avait été arrachée. Il courut à un autre registre, qui servait de double au premier : Elle y manquait aussi. Le vieillard poussa un cri déchirant : Volé ! L'original est volé !

Et il tomba sur une chaise, presque sans connaissance.

Le cocher fit ce qu'il put pour le rappeler à lui et le consoler : Père Joseph, mon bon Père, si on vous a volé, tous ceux qui vous connaissent vous plaindront, mais aucun ne songera à vous accuser. Bah ! se désoler pour des chiffons de papier qui ne sont pas même des banknotes !

— Ah ! dit le prêtre, ces chiffons de papier valaient des banknotes, et plus que des banknotes ! Ils portaient votre signature, Mills.

— A moi, Joe Mills ? Dans ce cas, oui, ils étaient précieux. Moi qui ne sais que tout juste signer mon nom, je ne prodigue pas comme cela mes autographes.

Ils portaient votre signature, ainsi que celle du jardinier James Sportston et celle d'une jeune personne du nom de Mary O'Shaghan.

— J'y suis, dit le cocher se frappant le front. Ils devaient porter aussi celle d'un certain gentleman ou mylord qu'on disait tout cousu de guinées et de banknotes. Comme tout cela me revient tout d'un coup. Ah ! en avons-nous fait une, une noce, Sportston et moi ! Trois jours pleins, un triduum en l'honneur de saint Gin (\*) et de saint Porter... Pardon, mon Père, je m'oublie en votre présence, mais le nom du gentleman ? Je ne puis le rattraper.

— Laissez-le courir, Mills, et s'il vous revient, ne le répétez à personne.

— Mais, mon Père, je croyais que la petite Mary O'Shaghan était devenue une lady, une princesse, que sais-je moi ?

— Vous souvenez-vous, Mills, d'une certaine chambrette, 75, cour de la Couronne, Baltic Buildings ?

— Parbleu, une chambrette où vous étiez un soir quand j'y amenai une dame d'Overton-Brow ? Je le crois bien, une dame si peu fière et qui m'a parlé plus de quatre minutes, à moi, Joe Mills, comme à une personne naturelle ! On en rencontre trop peu de parcelles pour que ça s'oublie si vite.

— Et êtes-vous monté dans cette chambrette, Mills ?

— Non, j'avais ma voiture à garder en bas, mais ça ne m'a pas paru bien princier toujours.

— Eh bien, Mills, cette chambrette abritait deux jeunes filles dont l'une s'y mourait. C'étaient les enfants de Mary O'Shaghan et du gentleman.

---

(\*) Genièvre.

—Mille tonnerres ! Père Joseph, le père était donc ruiné ?

—Non, Mills, mais les deux filles étaient orphelines et abandonnées, et c'est l'acte de mariage de leur mère qu'on vient de me voler.

—Ah ! je comprends, Père Joseph, je comprends ! Mais donnez-moi donc un peu l'adresse de ce père, que j'aie seulement prévenir l'ami Sportston, un rude gaillard aussi, comme vous savez, et de ce pas nous lui cassons la mâchoire à coups de poings, nous lui démolissons son repaire, à cet excellent gentleman ! Ah ! le gredin ! Il me semble que son gin et son brandy me sont restés sur l'estomac, après vingt ans ! Pauvre douce Mary ! Tenez, Père Joseph, j'avais eu une fois, tout brutal, tout mal éduqué que je suis, l'intention de la demander à son père ; mais je n'osai pas. Je le regretterai toute ma vie. Ah ! canaille de mylord, comme une partie de boxe avec lui serait douce à mon cœur !

—Modérez-vous, Mills ; je ne doute pas le moins du monde de la solidité de vos deux poings, mais votre intervention ne réparerait rien : au contraire ; et je crains bien que désormais la mienne ne soit pas plus efficace.

—Alors il faut donc que je reste les bras croisés, après ce que je sais et ce que j'ai vu ?

—Tout ce que je vous demande, Mills, c'est d'abord de garder le silence le plus absolu sur cette affaire, jusqu'à ce que je réclame, s'il y a lieu, votre déposition devant les tribunaux. Ensuite, si vous parvenez à retrouver le misérable de ce soir, tâchez de savoir son nom.

—Parbleu ! ce n'est pas malin. Le vol ayant été commis pour spolier la jeune fille, au profit sans doute d'autres enfants, c'est le père qui a fait le coup ou qui l'a fait faire.

—Le père est mort.

—Alors c'est le grand-père, ou l'oncle, ou la belle-mère, ou n'importe qui parmi les plus proches héritiers.

—Je connais tout ce qu'il y a dans la famille en fait d'oncles, de grand-père et de belle-mère ; je les crois tous incapables d'une infamie.

—Tut ! Tut ! dit Mills, quand il s'agit de s'annexer un petit million... ou deux... Enfin je surveillerai, et si le hasard m'est favorable, je vous préviendrai de suite.

Mais il y avait bien peu d'espoir qu'il put jamais réaliser cette promesse. Il avait à peine entrevu le voleur ; comment le reconnaître ? Le Père Joseph, qui ne le connaissait guère davantage, lui en compléta de son mieux le signalement et le brave cocher retourna à ses chevaux.

Tandis que ces événements avaient lieu dans la chapelle de Marston,

une voiture s'arrêtait devant Mme. Houston la pâtissière et un gentleman qu'elle ne connaissait point parmi ses habitués entra dans la boutique et exprima son intention d'acheter quelques gâteaux sur le choix desquels il disait n'être pas bien fixé. La marchande, naturellement, s'empressa de lui faire l'éloge de tous les articles en général qui composaient son étalage et de chacun d'eux en particulier. Le gentleman l'écoutait d'un air distrait, sans se presser, et faisait mettre de côté successivement un ou deux échantillons de chaque espèce. Si d'autres acheteurs survenaient dans l'intervalle, il priait qu'on les servît, déclarait que pour lui il pouvait attendre, puis faisait détourner encore quelque nouveau spécimen du travail artistique de M. Houston.

La marchande comprit qu'elle avait devant elle un client non moins désireux de causer que d'acheter, et comme, sous ce double rapport, il ne pouvait que convenir à ses goûts, elle se laissa aller aisément à lui donner la réplique.

— Vous me disiez donc, Madame, que la petite fille qui vend maintenant pour vous ne vous satisfait pas aussi complètement que l'autre ?

— Il s'en faut joliment, Monsieur. Elle est bavarde, et paresseuse, et toujours en retard, et toujours prête à riposter malhonnêtement aux clients. Elle ne fait pas notre affaire du tout.

— Mais l'autre, celle d'avant, vous en étiez donc bien satisfaite, Madame ?

— Monsieur, nous ne l'avons jamais assez payée pour l'ouvrage qu'elle nous faisait. C'était pauvre, mais c'était si propre, si agréable à voir ! Ça ne riait jamais aux éclats comme les trois quarts des fillasses de cette espèce qui agacent les garçons ; mais ça souriait toujours. Et puis jamais un mot plus haut qu'un autre, jamais l'ombre d'une menterie, encore moins d'un détournement de marchandise. Ah ! je n'avais pas besoin de compter après elle, Monsieur ! M. Houston trouvait dans les commencements, que je la gâtai. Il s'en faut bien. Elle nous vendait le double de celle d'à présent. On a bien raison de dire, Monsieur, que les bons serviteurs sont comme la santé et qu'on ne les estime à leur prix qu'après les avoir perdus.

Le visiteur, tout en savourant une tartelette, se fit répéter par deux fois ce pompeux éloge. Il le dégustait avec une délectation dont son interlocutrice reportait tout l'honneur sur le feuilleté de la pâte, et il est probable qu'il s'en serait fait servir une quatrième édition s'il n'eût craint d'éveiller des soupçons trop vifs, car il remarquait fort bien que la marchande examinait sa figure avec l'attention d'une personne qui cherche à démêler des traits vaguement connus. On a deviné que ce personnage n'était autre que M. Réginald Cleave.

Il tira son porte-monnaie, jeta une guinée ; puis, tout en faisant mine de compter longuement la monnaie étalée devant lui :

—Madame Houston, votre nouvelle vendeuse a-t-elle toujours la même clochette que l'ancienne ?

—Certes non, Monsieur ; elle ne l'a pas conservée seulement une semaine. Elle nous l'a rapportée toute fêlée, pour s'être battue avec dans une querelle de petites coureuses comme elle ; si bien que mon mari, qui n'est pas toujours patient, a lancé la sonnette dans la rue, où elle a été ramassée, bien sûr, par un gamin.

—Je parierais, ajouta l'acheteur en affectant de rire, je parierais qu'elle n'a pas ménagé mieux le petit panier aux gâteaux ?

—Monsieur, elle l'a si bien tirillé qu'il est en lambeaux. Un panier qui avait servi plus de deux ans à la petite Meg ! je lui en ai acheté un autre, mais ce sera bien le dernier. A la première escapade, je ne fais ni une ni deux ; vlan ! je la mets dehors.

—Très-bien, on ne pourra pas dire qu'il y ait de votre faute, dit l'acheteur en se décidant enfin à empocher sa monnaie.

—Oh non, Monsieur, nous avons eu assez de patience avec elle. Moi d'abord je ne puis pas souffrir les bavards.

—J'en suis bien convaincu, Madame, il me suffit pour cela de vous voir et de vous entendre, répliqua l'acheteur en s'efforçant cette fois de ne pas rire pour tout de bon.

Il mit sous son bras ses gâteaux empilés dans un sac de papier et fit deux pas vers la porte.

—A propos, Madame, ce sac est bien fragile et je vais loin. N'auriez-vous pas une boîte, un panier, n'importe quoi pour le mettre dedans ?

—J'ai des boîtes à bonbons, mais ce serait trop petit.

—Une idée ! Madame, ce panier ou corbeille à moitié brisée dont vous me parliez tout à l'heure. Donnez-la moi, c'est ce qu'il me faut.

Mme. Houston protesta qu'elle était bien peu présentable. Elle l'alla chercher néanmoins.

—Combien pour ceci ? demanda l'acheteur en saisissant la corbeille d'une main tremblante.

—Ce qu'il vous plaira, ou rien du tout, Monsieur. Je n'en trouverais pas plus d'un penny.

—Tenez, en voilà deux, répliqua l'acheteur qui en eût plus volontiers donné une guinée, mais à qui le monologue de la vendeuse de cierges avait appris à se défier des excès de générosité.

Il mit le sac dans la corbeille et remonta dans sa voiture.

Mais sitôt qu'il eut tourné la rue suivante, il avisa deux petits garçons qui, à la lueur d'un reverbère, paraissaient occupés à faire l'apprentissage du métier de chiffonnier. Il tira un cordon pour faire arrêter, se pencha à la portière et laissa tomber le sac et son contenu entre les deux garçons :

“ Ramassez, mes amis ; voici de quoi vous régaler ! ”

Il se rejeta dans sa voiture, tenant avec soin la corbeille, et repartit au grand trot.

J. M. VILLEFRANCHE.

*(La fin au prochain numéro.)*

---

## NOTICE SUR MESSIRE JEAN-BAPTISTE ROUPE.

---

Nous accomplissons aujourd'hui une promesse faite depuis longtemps à nos lecteurs, mais que des circonstances indépendantes de notre volonté, nous ont toujours empêché d'exécuter : nous allons raconter la vie de Messire Jean-Baptiste Roupe, dont nous voulons conserver le souvenir dans tous les cœurs ; car ce prêtre, aussi humble devant les hommes qu'il était grand devant Dieu, présentait le modèle parfait du prêtre canadien, du prêtre catholique.

Il avait été formé à l'école de ces illustres confesseurs de la Foi, qui vinrent en Canada en 1794 et 1796, et furent l'édification et l'ornement de St. Sulpice de Montréal. A cette école, qui avait pour principaux maîtres dans la vie spirituelle, des hommes tels que M. Roux, M. Molin et M. Rocque, il imbreignit de bonne heure son âme de tous ces sentiments et de toutes ces vertus qui le mirent bientôt en grande vénération par tout le pays ; il devint le type parfait du prêtre, grave, recueilli, régulier, plein d'amour du travail, de dévotion envers la divine Eucharistie, la Vierge et St. Joseph, comme on le verra dans la suite de cette trop courte biographie.

M. Jean-Baptiste Roupe naquit à Montréal, rue du St. Sacrement, près du Séminaire, le 9 Janvier 1782. Son père, suisse de naissance, protestant de religion, s'appelait Samuel Roup, ou Roupp dit Linsbourg, du lieu de sa naissance. Sa mère, Marie Josette Clocher dit Lacloche, était issue d'une honnête famille canadienne.

Samuel Roupe, son père, ayant quitté sa ville natale, Linsbourg, canton de Bernes, vint en Canada, vers l'an 1758, à l'âge de 27 ans : il était soldat et appartenait à la Compagnie de Gaspé. Comme il ne savait ni l'Anglais ni le Français, mais seulement la langue Allemande, on le conduisit à un P. Recollet, Gabriel Auheises, qui parlait cette langue, et c'est par l'entremise de ce religieux que le jeune militaire, touché de la grâce de Dieu, et éclairé des vérités éternelles du catholicisme, fit son abjuration du protestantisme dans l'Eglise de Québec le 29 avril 1858. Le révérend Père lui servait d'interprète à la cérémonie du baptême que lui administra le curé de la paroisse, M. T. F. Richer. Sept ans après son baptême, il



se maria en premières noccs à Marie Amable Couvret, qui mourut deux ans après ; il eut d'elle deux enfants qui moururent aussi bientôt. Trois ans plus tard il épousa en secondes noccs Marie Josette Clocher dit Lacleche, avec laquelle il vécut dix-neuf ans ; il en eut douze enfants, tous morts en bas âge, excepté une fille, Marie Josette Roupe, qui se rendit à 49 ans, et celui dont nous écrivons la vie, Jean-Baptiste Roupe.

Ses premières années furent celles d'un enfant heureusement doué, qui grandit sous les yeux d'une mère chrétienne et vigilante. Il ne la quittait guère que pour se rendre aux petites écoles alors tenues par des laïques, et dont l'emplacement était vis-à-vis le Séminaire, à l'endroit même où s'élève le majestueux édifice du Cabinet de Lecture. On remarqua bientôt en lui un vif désir d'apprendre et une grande assiduité. Un caractère sérieux, trop sérieux peut-être pour son âge, cachait une âme ardente. Il fut bientôt un des enfants les plus pieux et les plus capables de sa classe. Sa modestie égalait ses talents précoces : on le voyait toujours grave et recueilli et levant souvent les yeux au ciel ; c'est le témoignage des anciens qui l'ont connu et qui ont été les témoins de ses actes, admirable et édifiant présage tout à la fois de ce qui devait arriver plus tard. Les autres enfants se tenaient avec réserve en sa présence ; ils respectaient sa modestie, son amour pour la pudeur ; car ils savaient qu'il le portait jusqu'au scrupule. Cette modestie, dont nous parlons, lui attira même de petites contrariétés : ses petits camarades ne trouvaient pas de meilleur moyen de le chagriner que de chercher à l'embrasser, pendant qu'ils se livraient ensemble à leurs jeux enfantins ; il ne pouvait souffrir ce badinage, il se fâchait alors sérieusement, et les repoussait avec énergie et vivacité, afin qu'on n'osât plus se le permettre à l'avenir. Mais ce qui était vraiment remarquable dans un si jeune enfant, c'était son recueillement dans la prière. Il inspirait par là tant de confiance, que les pauvres, à la mort de leurs petits enfants, allaient le demander pour les accompagner au cimetière. Il aimait à remplir ce devoir, accompagné presque toujours de quelques-uns de ses camarades ; et c'était un ravissant spectacle de voir cette naïve troupe d'enfants de 8 à 9 ans marcher silencieux et à pas lents derrière un convoi, avec un chapelet à la main qu'ils récitaient tout le long du chemin jusqu'au lieu de la sépulture.

Destiné par la volonté de Dieu au service des autels, il eut, dès ses premiers amusements, le goût des choses saintes et des cérémonies religieuses : il réunissait dans la maison de son père tous les enfants voisins pour imiter et exécuter avec eux les processions et les autres pratiques de l'Eglise, et afin que tout se passât avec la décence convenable, il ne réunissait jamais en même temps et les garçons et les filles, mais un jour les filles et un autre jour les garçons : là, il disait la messe et il prêchait, tout se passant avec l'ordre le plus admirable. Parmi ces enfants plusieurs se sont donnés à Dieu dans des communautés religieuses, telle que la sœur.

Hurtebise, morte religieuse à l'Hôtel-Dieu ; elle figurait dans ces cérémonies en qualité d'acolyte, portant les chandeliers ou la croix aux processions. Celle qui était couturière de la petite chapelle, morte religieuse dans une des communautés de cette ville, se plaisait à raconter que la pieuse mère du saint enfant était heureuse de voir en son fils de semblables dispositions ; cette bonne mère laissait la porte de la chambre ouverte pour que tout se passât sous ses yeux et qu'elle fût témoin de la piété que son enfant savait mettre même dans ses jeux.

Il fit sa première communion à onze ans, le 25 mai 1793 et fut confirmé trois ans plus tard, le 11 février 1796, apparemment dans une des visites que Mgr. Hubert, évêque de Québec, vint faire à Montréal. Il est inutile de dire avec quels sentiments il vit approcher ce grand jour qui laisse de si profondes impressions et exerce une si grande influence dans la vie du chrétien.

Un tel ensemble de vertus naissantes ne manqua point de frapper les Messieurs du Séminaire, qui avaient la haute surveillance des petites écoles ; le jeune Roupe passa de celles-ci au collège de St. Raphaël, qui était à cette époque, sur l'emplacement Jacques-Cartier, et d'où sont sortis plusieurs de nos hommes d'Etat les plus distingués. M. Roque en était le directeur. On put dès lors prévoir tout ce que l'écoulier serait un jour. Il aimait la règle, menait de front la science et la piété : son intelligence se développant, prit de l'aplomb, et il mérita, par sa conduite et ses talents, de paraître toujours un des premiers dans les programmes de la maison.

Cette vocation, suivie avec tant de soin, cultivée avec tant de succès, toucha, cependant, au moment où elle devait se déclarer franchement. Quel ne fut pas son bonheur, quand on lui annonça son entrée au Grand Séminaire, suivant la volonté bien évidente de Dieu dont il devait être l'un des plus fervents ministres ! Le rêve de toute son enfance devenait une réalité. Les aspirations de son cœur allaient être satisfaites ! En ce moment il se passa dans son âme ce qui arrive au voyageur égaré au milieu d'une nuit profonde, quand la lune sereine perce et chasse l'obscurité : un ciel nouveau et un nouvel horizon s'offrent soudain à ses regards : ses désirs s'éveillent, ses forces se raniment, et il poursuit sa marche avec un reste d'enthousiasme. Le jeune lévite s'éleva d'un bond courageux jusqu'à la hauteur de la vocation sacerdotale, ne respira plus qu'un air pur et divin. Il voulut la perfection, il la voulut fortement, se donnant partout au bien et confessant en tout lieu son indignité. Il voulut être bon prêtre ; il pratiqua le zèle, la régularité et la piété, les trois vertus dominantes du bon prêtre : le zèle qui est en nous l'expression la plus haute de l'amour de Dieu et de nos semblables ; la régularité qui, par la violence qu'elle impose souvent aux goûts et aux idées propres et le brisement continuel

de la volonté, est l'aveu le plus sincère de notre petitesse en face des grandeurs du Sacerdoce ; la piété qui, d'une part, rend le zèle aimable, d'une autre, mêle une secrète douceur aux plus rudes contraintes de la régularité, parce qu'elle est tout à la fois, en dehors, le reflet mystérieux du commerce intime de l'âme avec Dieu, et, au dedans, un sentiment suave de ce contact divin.

M. Roupe fut tonsuré le 23 septembre 1800, il reçut les quatre ordres mineurs le 12 mai 1801, le sous-diaconat le 30 octobre 1803, le diaconat le 3 septembre 1804, et enfin la prêtrise le 27 janvier 1805. M. Roupe, qui aimait beaucoup l'ordre et qui en mettait en tout ce qu'il faisait, nous a conservé avec soin lui-même toutes ces dates avec d'autres notes qui le concernaient ; c'est d'après ces dates que nous nous guidons pour rendre publique une vie qu'il voulait si soigneusement cacher au fond du sanctuaire.

Devenu prêtre, il fut destiné, par son évêque, à la direction de Nicolet, nouveau collège que le prélat avait établi en 1804, pour subvenir d'une manière spéciale aux besoins de son vaste diocèse ; Monseigneur Plessis qui passe, à juste titre, pour un des évêques de Québec les plus distingués pour la vertu et le talent, et qui était habile à connaître le mérite d'un homme, jeta les yeux sur ce jeune prêtre et en fit la pierre fondamentale de son nouvel établissement. Il ne s'était pas trompé dans son appréciation ; c'est M. Roupe qui a donné la première forme à cette maison, qui y a mis en bonne voie toutes choses, et les études, et la piété ; ce prélat se plait à lui en rendre témoignage dans sa lettre du 9 mars 1812 : " c'est " vous qui avez donné la première forme à l'établissement de Nicolet ; le " bien qui continue de s'y faire me donne beaucoup de consolation."

M. Roupe se rendit à Nicolet au mois de février 1805 ; une besogne surhumaine et pleine de responsabilité l'y attendait ; directeur de la maison, économe, professeur, faisant la classe à ses quarante élèves, il remplissait encore, à la paroisse, les fonctions de vicaire. De plus, comme son caractère était ardemment porté au bien, il voulut faire parfaitement tout ce qu'il faisait, au point que son évêque, dans sa lettre du 11 mai 1806, fut obligé de l'arrêter : " Mais vous en faites trop, mais vous y allez avec trop d'ardeur ; " le prélat craignait que la santé d'un prêtre si précieux à ses grands projets, n'en fut ébranlé. Effectivement M. Roupe ne s'épargnait pas, il faisait face à tout, et Dieu le bénissait dans tout ce qu'il faisait : cependant les inquiétudes et la misère ne laissaient pas de roder quelquefois à Nicolet et de frapper souvent à la porte du collège ; obligé de faire de grandes dépenses pour cet établissement tout nouveau, il s'est trouvé souvent sans ressource, tellement qu'à une époque où il avait besoin de faire quelques provisions, n'ayant pas d'argent dans la maison, son évêque qui l'apprit, lui envoya, courrier par courrier, la somme de six cents francs, en lui disant le 18 octobre 1806 : " Votre dernière lettre me

“ crève le cœur par l'information qu'elle me donne que vous êtes dépourvu  
 “ d'argent et même endetté dans le moment où il faudrait faire des provi-  
 “ sions essentielles ; je vous envoie un peu d'argent.”

Ces inquiétudes, jointes à un travail fatiguant et à un zèle qui l'emportait quelquefois au-delà des bornes de la prudence, le rendirent malade. En lui la volonté domptait la chair. Le corps était le serviteur et l'esclave de l'intelligence. Mais ses forces, à la fin s'épuisèrent ; il serait peut-être mort à son poste, victime d'un devoir outré par le zèle, sans la vigilante surveillance de Mgr. Plessis qui lui écrivit le 31 août 1807 en le grondant un peu : “ Votre zèle ardent n'a pas toujours ménagé votre santé.” Mais comme l'illustre prélat l'aimait beaucoup, il voulut le soulager de suite, en le changeant de poste : “ Choisissez, lui écrit-il encore, entre le vicariat  
 “ de Varennes et celui de Québec ; choisissez librement et m'en donnez  
 “ votre avis.” Québec était le premier poste du diocèse ; Varennes une paroisse ordinaire. M. Roupe n'hésita point ; son choix fut spontané ; son humilité sacerdotale lui dit : “ prends Varennes ;” il choisit Varennes, se mettant en même temps à l'entière disposition de son évêque qui, dans sa réponse, se plait à trouver en lui des dispositions si chrétiennes : “ J'ai  
 “ lu avec consolation, lui dit-il, votre lettre du 2 courant, qui annonce les  
 “ vrais sentiments d'un bon prêtre, sentiments d'abandon à la conduite de  
 “ son évêque ; allez donc à Varennes.”

Mgr. Plessis écrivait ces choses le 14 juillet 1807 ; M. Roupe, après avoir remis la direction du collège entre les mains de son successeur, se rendit à Varennes le 3 du mois suivant : mais à peine venait-il de s'y installer qu'il reçoit une autre lettre de son évêque : “ Pliez bagage, armez-  
 “ vous de toutes pièces, en avant, quittez votre poste, allez à la mission  
 “ des sauvages de St. Régis. Leur missionnaire Roderic McDonell vient de  
 “ mourir. Allez prendre sa place. Sans doute vous ne savez pas un mot  
 “ de la langue iroquoise, mais vous serez dans le même cas que votre pré-  
 “ décesseur qui commença son ministère sans en connaître absolument  
 “ rien. Votre première occupation sera d'apprendre la langue.” M. Roupe obéit ; part à l'instant même et se livre avec ardeur à l'étude de l'iroquois. Le vénérable prélat lui en adresse ses félicitations : “ Je suis  
 “ édifié de l'application avec laquelle vous étudiez la langue du village,  
 “ parce que j'aperçois l'empressement que vous avez de vous rendre utile  
 “ à ce pauvre peuple.”

Il est aisé de se faire une idée des difficultés que son obéissance dût lui faire éprouver en commençant un tel ministère. Ne connaissant pas un mot d'une langue qui passe pour la plus difficile des langues sauvages, seul, sans professeur, sans auteur, sans leçons, sans livres méthodiques, il eut une peine inouïe ; cependant il y mit tant d'ardeur, de travail, d'application, qu'au bout de deux mois, il put essayer d'exercer son zèle auprès des enfants. C'est pour le louer de ce zèle que son évêque lui adresse la lettre que nous venons de lire.

Il le prévenait en même temps dans cette lettre, que le gouverneur spécial du pays se défiait beaucoup des dispositions des sauvages, qu'il les regardait comme très-peu attachés au gouvernement britannique, et qu'il était absolument nécessaire de prêcher à ses ouailles, l'obéissance, le respect et l'amour qu'ils devaient à leur souverain. M. Roupe prêcha en effet l'obéissance d'une manière qui fit impression et qui fut connue ; car la guerre étant survenue entre les États-Unis et l'Angleterre, M. Roupe et ses sauvages furent regardés comme suspects par les américains qui attaquèrent le village et firent le missionnaire prisonnier ; il n'éprouva cependant aucun mal ; tout rentra bientôt dans l'ordre.

Son respect pour les autorités civiles et sa conduite toujours si édifiante lui attirèrent l'estime du gouverneur en chef du Canada, qui avait en lui la plus grande confiance, et qui, dans sa lettre du 8 juin 1813, à Mgr. Plessis, lui dit : " Je suis très-disposé à donner foi à tout ce que M. Roupe dit des sauvages de St. Régis . . . . Je récompenserai ceux qui le méritent par leur attachement au gouvernement du roi ; on leur enverra des présents, mais on ne les donnera qu'à ceux que M. Roupe jugera en être dignes . . . . Je regrette la perte que subiront les sauvages quand ce vertueux pasteur ira au Lac des Deux-Montagnes." Le gouverneur savait qu'il était question de retirer M. Roupe de cette mission, et, connaissant le bien qu'il y faisait, il regretta sincèrement son départ.

Effectivement M. Roupe n'avait pas encore trouvé son véritable repos. Et de même que les plus grands arbres, tout robustes qu'ils sont, s'ébranlent à leur sommet au milieu de la tempête, ainsi sa belle âme, quoiqu'elle fut en Dieu et qu'elle y fut solidement fixée, ne laissait pas d'avoir ses secousses et ses agitations. Ce qui l'émouvait encore plus sensiblement, c'est qu'ayant conçu, depuis longtemps, le projet de se donner à St. Sulpice, et ressentant pour cette maison une inclination secrète, les circonstances se montraient toujours avec une telle force, qu'on pouvait se demander si de ce mouvement du cœur il devait reconnaître le souffle de Dieu qui le poussait, ou simplement le coup d'une épreuve dont il lui fallait supporter l'effort. Mgr. Plessis avait besoin d'un tel sujet pour l'édification de son séminaire de Québec, et ne pouvait, en conséquence, se résoudre à l'abandonner sans des motifs puissants et d'un ordre supérieur. Le serviteur de Dieu prenait patience dans la prière et mettait sa consolation à préparer au sacerdoce quelques jeunes élèves avec lesquels il partageait sa table et sa demeure. Disons-le en passant, plusieurs de ces jeunes gens sont devenus, plus tard, de bons prêtres, de bons missionnaires ; on peut citer entr'autres M. Marcoux, qui devint lui-même missionnaire des sauvages au Sault St. Louis, et qui s'est fait une réputation par ses connaissances dans la langue iroquoise. Dans la direction de ces élèves, M. Roupe s'efforça de vivre en sulpicien ; il se mit lui-même sous la conduite de M. Molin, " son plus grand bienfaiteur spirituel, disait-il

“souvent, cet homme admirable qui, malgré le surcroît des affaires extérieures et dissipantes de l'économat, était toujours recueilli et aussi disposé à parler de Dieu avec fruit et onction que s'il eut vécu dans une méditation continuelle.”

Mais la voix de Dieu ayant parlé si haut qu'il n'était plus possible de la méconnaître, le digne prélat donna son consentement décisif, et M. Roupe fut reçu à St. Sulpice le 21 juillet 1813.

Qu'on se figure tout ce qui se passa alors en ce saint prêtre. Quelle effusion de joie ! O charmes ineffables ! O beautés ravissantes de la vie commune ! Jamais il n'avait senti se bercer dans son âme de si flatteuses espérances ! Mais que les desseins de Dieu sont profonds et que ses vues diffèrent des nôtres ! M. Roupe s'attendait à venir directement à Montréal, dans la Compagnie de St. Sulpice. “Vous savez l'iroquois, lui dit M. Roux, qui était alors supérieur de la maison, partez pour le Lac des Deux-Montagnes ; c'est là que Dieu vous veut ; vous y serez chargé de la mission.” Impitoyable coup ! amère déception ! M. Roupe n'entre à St. Sulpice que pour la vie commune, et on le réduit de suite à l'isolement. Il n'aspire qu'à la société de ses nouveaux confrères, et on l'en sépare peut-être pour toujours. C'est un coup qui le perce au vif. Que de volontés eussent été brisées ou découragées sous un pareil choc ! L'homme de foi, le prêtre humble et défiant de lui-même demeure ferme et se soumet.

Suivons-le dans sa nouvelle mission, jamais il n'a été plus admirable.

En même temps qu'il s'applique par devoir à aimer les sauvages et à les rendre heureux, en les formant à des mœurs plus chrétiennes, il s'impose à lui-même une règle sévère, met la piété avant tout et Dieu au-dessus de tout. Puis sortant de sa retraite tout imprégné des graves pensées de l'éternité, tantôt il apparaît dans les chaires de Montréal pour y prêcher la pénitence et y attendrir les cœurs les plus insensibles, tantôt sa voix retentit au fond des sombres forêts qui bordent l'Ottawa, portant à des populations éparses et délaissées, la lumière, la consolation et le salut. Il est apôtre par la prédication toute vivante de la foi et les courses lointaines, pasteur par la vigilante adresse de ses soins, solitaire par l'isolement et l'austérité de sa vie. Sa main a planté la croix, bâti des chapelles, béni des cimetières dans des contrées qui ne les connaissaient point encore. Sa parole a fait des élus ; plusieurs paroisses, la Petite-Nation, Bytown, lui doivent leur origine. S'il a eu des souffrances et des contradictions, sa patience a su les supporter ; si plusieurs fois des murmures et des soulèvements injustes se sont déclarés contre lui, il les a toujours ou apaisés ou modérés par sa charitable prudence. Qu'on est heureux, lorsqu'on a pris sur soi de faire quelque sacrifice du cœur ! Comme alors la foi redevient plus agissante et le courage plus généreux ! Se sacrifier c'est s'affranchir, c'est porter fièrement sa tête dans le ciel sercin de la vraie liberté, le

sacrifice donne du nerf à l'âme et la fait plus aisément respirer. Et le secret du sacrifice c'est l'amour ; on y meurt pour vivre, ou mieux, on y meurt parce qu'on aime.

M. Roupe se trouvait assez façonné par l'épreuve, il était temps qu'il se rendit à Montréal, sa mère-patrie.

Après seize ans d'apostolat au Lac il fut appelé au ministère de la paroisse, le 25 août 1829 où Dieu lui ménagea la force de pouvoir travailler pendant 25 ans avec beaucoup de bénédictions.

On peut le mettre au nombre des prêtres qui ont trouvé le secret de faire beaucoup d'ouvrages sans avoir l'air de s'empresse. Il faisait tout avec ordre, paix et calme, et chaque chose en son temps sans perdre une minute à une conversation frivole, à un amusement inutile. Que sa vie fut alors généreusement remplie ! Confesseur des religieuses de l'Hôtel-Dieu pendant 20 ans, des religieuses du même ordre à l'Hôpital Irlandais, des malades de l'Hôtel-Dieu parlant français, et de deux orphelinats de petits garçons, visiteur des salles, directeur de la Congrégation des Dames de la Ste. Famille aussi pendant 20 ans, de la Confrérie de l'adoration perpétuelle qu'il avait fondée lui-même, et d'une autre association en l'honneur de Marie, chargé d'une partie des dures fonctions de curé-d'office, préposé pendant 15 ans aux archives et aux registres de la paroisse, il avait encore à prêcher plus qu'aucun autre de ses confrères, et comptait plus de huit cents pénitents à son confessionnal.

Qu'on ne s'étonne pas s'il a pu suffire à tant de devoirs. La régularité est pour l'emploi du temps, ce que le sacrifice est pour l'usage des forces. De même que le sacrifice double et triple les forces, la régularité double et triple le temps. M. Roupe ayant à son plus haut point l'esprit de régularité, non seulement pouvait suffire à tant de devoirs, non seulement pouvait y suffire sans avoir l'air de s'empresse, mais trouvait encore largement assez de loisir pour ne rien négliger de ses exercices privés : l'Écriture Sainte, la lecture spirituelle et la visite au St. Sacrement avaient leur temps, aussi bien que l'oraison, l'examen et le bréviaire. On ne pouvait mieux faire assurément que de lui confier, pendant 19 ans, la charge de réglementaire de sa communauté. A peine cite-t-on un jour par année où il n'ait pas sonné le réveil à l'heure précise. Dès le grand matin ce bon vieillard de 72 années parcourait la maison, allant de porte en porte donner le *benedicamus Domino* à ses confrères, partant l'attention jusqu'à vouloir entendre toujours distinctement la réponse, de peur qu'ils ne fussent malades.

Qu'on s'étonne bien moins encore de l'affection mêlée d'estime qu'avaient universellement pour lui les fidèles. L'amour est un tribut qui se paie librement parmi les hommes à certaines qualités du cœur. On aimait ce bon prêtre, parce qu'il était charitable et parce qu'il était pieux. Les infirmes, les vieillards, les aliénés, les orphelins des divers hôpitaux au-

raient pu dire combien il était affable et comme il savait leur glisser adroitement de ces petits mots qui les mettaient en paix. Quo son âme était tendre et sensible! “Allons, disait-il souvent à ses confrères, allons voir les membres souffrants de Jésus-Christ.” Il aurait voulu pouvoir soulager toutes les misères et essuyer toutes les larmes. Ses chers malades surtout ne lui sortaient pas de la pensée. Il allait invariablement les voir dans l'après-midi, leur portant les consolations de la croix et les espérances du ciel; et quand ils touchaient à leurs derniers moments, on le trouvait ordinairement à genoux au chevet de leur lit, récitant pour eux, sur l'accent de la douleur et de la foi, les prières des agonisants.

Toutefois, cette charité n'avait rien de faible ni de relâché : inflexible contre les abus, sans respect humain, elle ne l'a jamais poussé à une condescendance coupable. Il est toujours demeuré fort devant les hommes pour le service de son Maître. D'où lui venait cette surabondance de tendresse pour les faibles et cette indépendance d'apôtre contre les chrétiens prévaricateurs? Simplement de son union intime avec Dieu. C'est pourquoi la piété, et la charité, et le courage étaient comme les trois compagnons fidèles qui partageaient son cœur, paraissaient attachés à tous ses pas. Les moindres conversations suffisaient pour révéler la sainteté de son âme. Quel ardent amour pour le Très-Saint Sacrement! Quel recueillement aux pieds des autels! Quelles adorations durant le sacrifice divin! Que son abandon envers Marie était filial! Que sa dévotion à St. Joseph était confiante et affectueuse! Celle-là on peut dire qu'il la portait jusqu'à une sorte de familiarité enfantine. Deux ans avant sa mort, il arriva tout joyeux, un soir, au milieu de ses confrères: “St. Joseph m'a guéri, s'écrie-t-il, avec une naïve simplicité, j'en ai fait l'expérience au confessionnal.” En effet, il venait d'être guéri d'une surdité à l'oreille gauche, en s'appliquant, plusieurs jours de suite, quelques gouttes d'huile que les religieuses de l'Hôtel-Dieu font brûler durant le mois de mars devant leur saint patron.

Cependant, de même qu'un flambeau qui s'éteint, donne toujours, par une lumière plus vacillante et par de soudains obscurcissements, quelques signes de sa défaillance prochaine; ainsi M. Roupe, dont l'ardeur tombait sans cesse, ne perdait plus le pressentiment de sa mort. Il avait même, dans la crainte des tentations de l'agonie et par une charité très-délicate pour les autres, un désir secret que cette mort fut subite. Une violente attaque de choléra dont il fut atteint, n'était encore qu'un avertissement plus manifeste que sa fin n'était pas éloignée. “Il n'y a plus que quelques mois jusqu'à ma 50e année de prêtrise, disait-il un jour, mais je n'y arriverai pas. Dieu ne veut pas me traiter mieux qu'il n'a fait à plusieurs de nos anciens.”

Pendant les accablantes chaleurs de l'année 1854, le choléra se déclara avec rigueur dans la ville de Montréal. Le généreux vieillard, malgré



son grand âge, malgré la faiblesse où l'avait réduit son jeûne sévère du dernier carême, sentit se ranimer tout le feu de son zèle, et, s'oubliant lui-même à la vue des malheurs du peuple, se livra à un travail excessif. Victime de sa charité, il tomba bientôt, à son tour, de fatigue et d'épuisement. Ce devait être sa dernière maladie. Alors, sans s'effrayer, sans faire entendre ni plainte ni murmure, non moins admirable que dans sa plus grande vigueur, il se dépouilla de tout désir, se remit amoureusement entre les mains de Dieu, reçut indifféremment tous les remèdes, se soumit à toutes les volontés, poussa la délicatesse jusqu'à obéir à son jeune infirmier, et se prépara dans la paix d'une bonne conscience à faire les derniers adieux d'une âme qui quitte joyeusement un exil. Mgr. de Montréal vint lui-même lui donner, avec l'Onction des infirmes, le viatique sacré. Ce fut le moment d'une scène attendrissante. Son Dieu était devant lui. Ses confrères, au nombre de plus de 30, revêtus de surplis et un cierge à la main, se tenaient à genoux dans le recueillement et le silence. Rassemblant ce qui lui reste de force, M. Roupe se lève sur son lit pour exprimer sa foi et demander pardon. Mais sa voix se perd au milieu des sanglots; tous les yeux sont mouillés de larmes, et chacun croit bien assister au départ d'un Juste qui monte à la Patrie.

Le soir avant son dernier jour, il appela un confrère, et comme par une conviction infaillible du moment de sa mort et par un réveil suprême de son amour pour la régularité : " ayez l'obligeance, lui dit-il, d'avertir l'ex-citateur qu'il doit porter, demain matin, le *Requiescent in pace* au lieu " du *benedicamus*." Il ne mourut pourtant pas pendant la nuit, mais dès le matin, étant tombé dans l'agonie, il rendit doucement, vers 11 heures, sa sainte âme à Dieu le 4 juillet 1854.

Par une récompense accordée à sa piété pour les défunts autant qu'à sa dévotion à St. Joseph, un de ses confrères, qui était resté exprès à jeûn, alla aussitôt offrir, pour lui, le divin sacrifice de nos autels.

Le bruit de sa mort émut toute la ville. Chacun le regardant comme un saint, était jaloux d'avoir de ses reliques, et les fidèles se poussèrent en si grande foule à ses funérailles qu'il suffira désormais d'en rappeler le concours pour faire l'éloge de son mérite et rendre hommage à sa mémoire.

Ainsi mourut, dans sa 73<sup>e</sup> année, après un an de séjour à Nicolet, 10 ans à St. Régis, 16 ans au Lac des Deux-Montagnes, 25 ans au Séminaire de Montréal, cet homme de bien et ce prêtre vertueux qui honora le sacerdoce par sa piété, édifia St. Sulpice par son amour de la règle et fit le bonheur de son pays par sa générosité et son dévouement. Qu'une gloire pure et immortelle rejaillisse à flots sur la nation chérie qui l'a vue naître ! Et que le souvenir de sa belle vie, en s'empregnant dans tous les cœurs, produise, sur ce sol si fécond, de nouveaux apôtres qui, comme celui dont nous avons retracé la vie, sèmeront sur leur passage, la paix, l'union et l'attachement à la vérité.

## EXPOSITION UNIVERSELLE A PARIS.

Paris dans sa gloire.—Hymne d'un journal anglais en notre honneur.—Paris supérieur à Londres.—Paris rendez-vous du monde.—Mérites des Français célébrés par le *Times*.—L'Olympe descendu à Paris.—Le prince royal et la princesse royale de Prusse.—Une leçon donnée à la France par le prince de Galles.—Fêtes.—Arrivée prochaine du czar et du roi de Prusse.—Consécration de l'église Saint-Augustin.—Le czar et le roi de Prusse à Paris. Arrivée de l'empereur de Russie et de ses fils.—Tout Paris sur pied.—Aspect de la gare du Nord. Réception du czar et des grands ducs.—Leurs portraits.—Le Cortège.—Arrivée du roi de Prusse.—La première soirée du czar et de ses fils à Paris.—Les courses de Longchamp.—La tribune des souverains.—Le grand prix de 100,000 fr.—Nouvelles de Rome. Le concile œcuménique.—Les fêtes de Rome.—Prochain voyage de la reine d'Espagne.—Départ du roi de Prusse.—Les princes à Paris.—Le vice-roi d'Égypte.—Prochaine arrivée du sultan, de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche.—Mort de l'archiduchesse Mathilde.—Couronnement du roi de Hongrie.

1er Mai.

Les regards de l'Europe, on peut même dire les regards du monde entier, sont en ce moment tournés vers Paris. La capitale de la France est devenue le grand rendez-vous des empereurs, des rois et des princes, et le lieu de pèlerinage des nations. Toutes les merveilles prédites s'accomplissent : les journaux étrangers eux-mêmes, et parmi eux le plus puissant, le roi des journaux, le *Times* de Londres, célèbrent la splendeur et la gloire du Paris de l'Exposition universelle. Nous enregistrerons tout à l'heure ces hommages rendus à notre influence par une feuille qui a longtemps consacré sa grosse voix à médire de la France, et qui est plus habituée à pousser contre nous de véritables grognements britanniques qu'à composer des odes en notre honneur. Mais les temps changent, et notre antique ennemi intime, le farouche Anglais lui-même, se radoucit, nous salue, admire nos œuvres, et proclame Paris supérieur à Londres. Miracle ! Nous en verrons bien d'autres.

La semaine dernière s'est terminée par l'arrivée du prince royal de Prusse et de la princesse Victoria, sa femme ; celle-ci se terminera par l'arrivée de l'empereur de toutes les Russies, qui sera promptement suivie de celle du roi de Prusse et du roi d'Italie. Le sultan fait aussi ses préparatifs de départ, et, comme dit le *Times*, " le successeur du Prophète sera bientôt l'hôte du représentant de Charlemagne." Depuis les jours de Soliman le Magnifique ou de Mahomet IV, ajoute le journal anglais émerveillé, qui jamais a entendu parler du grand-turc voyageant plus loin à l'occident que les faubourgs de Vienne ? Quand a-t-on jamais vu, un grand

chef mahométan fouler le sol français, si ce n'est en envahisseur comme Abd-cr-Raham, ou en captif comme Abb-el-Kader ? ” A propos, disons tout de suite qu'Abd-el-Kader s'apprête aussi à venir à Paris, où nous possédons encore le frère de l'empereur du Japon et où se rencontrera cet été le shah de Perse, qui se met en route comme les autres.

Revenons au *Times*, dont l'enthousiasme est vraiment curieux et qui a su trouver, pour nous louer, des images et des expressions d'un *humour* tout à fait anglais. C'est chose à la fois si étrange et agréable que de se voir admirer à ce point par le principal organe de l'opinion publique d'Angleterre ! Voici donc comment s'exprime le *Times* :

“ Il y eut un temps où un grand monarque regardait comme un événement dans son règne qu'un simple doge vint se promener dans les salons fraîchement décorés de Versailles, et en contempler les merveilles en s'émerveillant surtout du simple fait de s'y voir lui-même. Aujourd'hui ce n'est plus un prince seulement qui va s'étonner de voir sa propre image réfléchié dans les glaces splendides des Tuileries.

“ Ce sera tout un concours de souverains ; têtes à couronne et têtes à turban vont défilér en ordre dans le panorama. Avant la fin de juin, ce sera par douzaines que l'on comptera les empereurs et les rois à Paris ; princes royaux et grands-ducs, tout le personnel enfin de *l'Almanach de Gotha*, chevauchent déjà à l'envi sur toutes les voies qui y conduisent. Les rois de l'ancien droit rivalisent dans leur empressement avec les rois du fait accompli.

“ C'est un rendez-vous de vainqueurs et de vaincus où les monarques en possession pourront coudoyer dans la foule leurs frères découronnés. Il n'y a pas de ville comme Paris pour un semblable concours. Il peut se faire que quelque autre cité prétende au titre de capitale du monde, mais aucune certainement ne peut contester à Paris le droit de se dire la capitale de l'Europe. Nous avons beau faire, Londres n'est point Paris.

“ Londres est fait pour les Anglais, et parmi eux encore en est-il bien peu qui viennent y vivre quand ils peuvent vivre ailleurs. Quant à ceux qui y sont fixés par leurs affaires, ils s'ingénient à vivre autant que possible en dehors de ses murs. Paris, lui se présente toujours à l'esprit comme un rendez-vous. C'est là seulement que le français est chez lui ; c'est aussi dans son opinion, et dans celle de bien des gens, le foyer commun où l'humanité toute entière peut s'asseoir. C'est la ville à voir, le spectacle par excellence.

“ Tous ses monarques, depuis Catherine de Médicis jusqu'à Napoléon III, ont prodigué leurs trésors et ont mis à contribution leur propre génie, celui de la France et celui du monde entier, pour en faire la reine des cités. On se demande comment Paris a pu avoir la fantaisie de faire une autre Exposition que celle de sa beauté superbe. Cette grande foire du monde qui s'appelle l'Exposition universelle n'est guère après tout

qu'un simple prétexte. Ce que l'on suppose avoir un si grand attrait disparaît à la vue des multitudes séduites, car il n'y a pas d'homme, encore moins de femme, pour qui Paris ne soit un séjour préféré."

Est-ce assez courtois, assez galant ? Et n'est-il pas tout aussi merveilleux de voir un journal anglais parler ainsi de nous que de voir le sultan à Paris ? Le *Times* recherche les causes de cette royauté de Paris sur les autres villes du monde. Il dit :

"Ce n'est pas seulement aux avantages de sa position géographique, ni à la beauté sans rivale de son site et de ses monuments, que Paris doit cette popularité qui fait que tout homme y trouve une seconde patrie. Francfort et Bruxelles sont aussi des centres géographiques ; Vienne et Berlin sont aussi les capitales de grands États ; mais Paris seul est à la tête d'une grande nation. C'est la rare homogénéité des Français, ce sont leurs facultés d'absorption et d'assimilation qui les placent à l'avant-garde de la civilisation européenne ; c'est leur instinct centralisateur qui donne à leur capitale un caractère à la fois profondément national et largement cosmopolite. C'est une phrase trop vulgaire pour la répéter que de dire : "La France, c'est Paris," mais il n'est pas moins exact de dire que Paris, c'est l'Europe."

Il montre ensuite que le Français, s'il n'a pas toujours le mérite de l'invention et de l'initiative, sait du moins s'assimiler, choisir, corriger, ajuster ce que lui fournit le génie des autres peuples.

"Tout ce que le Français touche, il le rend français. Il a suffi à la langue française de s'affirmer pour devenir la langue universelle, et c'est sur le boulevard que la mode a placé son trône." Les Français savent aussi attirer les autres à eux et se faire aimer. Ecoutez là-dessus le journal anglais, c'est peut-être le plus curieux passage de son article :

"Les Français s'emparent des lourds Alsaciens, des Corses sauvages, des Niçois et des Bédouins eux-mêmes ; ils en font leurs compatriotes, et tous se glorifient du nom de Français.

"Pour nous, pendant une centaine d'années nous avons formé et discipliné des troupes de natifs dans l'Inde, et notre jaquette est jusqu'à ce jour en abomination aux yeux des plus dévoués d'entre eux. L'uniforme français, au contraire, trouve grâce aux yeux mêmes du taïcoun, et, avant la fin de l'année, cet uniforme sera le costume officiel de tous les Japonais. Que dire de plus ? C'est avec la tunique française et sous le Képi français que l'Yankee du Nord et le rebelle du Sud se sont livrés de furieux combats.

"New-York oubliant son origine à la foi anglaise et hollandaise, ne veut devoir qu'à la France sa cuisine et ses modes. Le Luxembourg enfin, quels que soient les doutes qui puissent s'élever sur la question de race et de langue, montre des tendances irrésistibles pour devenir Français. Ses habitants ont Cologne et Francfort presque à leurs portes ; mais leur

capitale c'est Paris ; et quelles que soient leurs obligations à l'égard de l'Allemagne, ils sont prêts à voter pour la France comme un seul homme.

“ Il n'est pas facile de dire en quoi consiste le charme qui opère ainsi ; mais ce que l'on peut dire, c'est que les Français donnent franchement ce qu'ils ont ; ils invitent de bon cœur n'importe lequel de leurs voisins à prendre sa part de la somme de gloire dont ils jouissent eux-mêmes.”

Et, comme si ce n'était pas assez de toutes ces flatteuses appréciations, le *Times* tient à nous décerner un brevet de parfaits *gentlemen*, et il continue ainsi ses gracieux compliments :

“ Quelque grande que soit la nation française, elle ne dédaigne pas de se joindre aux petits et aux faibles. Les simples dehors de la courtoisie et de l'affabilité, le simple vernis d'une cordialité apparente, le simple brillant des belles manières et de la bonne éducation sont beaucoup pour la généralité des hommes. Or, les Français ont une réputation de longue date pour la manière dont ils excellent dans ces qualités sociales. On les cite comme la race civilisée par excellence.”

Enfin, la France c'est Paris, et qui n'a pas rêvé de voir cette capitale si vantée ?

“ Ce n'est pas dans le cœur du bon Luxembourgeois seul, mais bien aussi dans celui de l'Italien, de l'Allemand, du Russe, que la plus chère aspiration de toute une vie, c'est de voir Paris. L'Exposition de 1867 fournira l'occasion de satisfaire un désir si longtemps caressé du cœur. Rien de mieux ni de plus immédiatement fait pour convaincre la France de l'étendue de sa puissance que la grande Exposition du Champ-de-Mars ! Le culte des arts de la paix lui assure un triomphe plus complet qu'elle n'en eût pu avoir par une série non interrompue de victoires.”

On a souvent parlé du cortège de rois du premier Napoléon ; mais qu'est-ce que cela, demande le *Times* en finissant, auprès du nombre des hôtes royaux de l'Empereur actuel, “ à commencer par un sultan et à finir par un shah de Perse ? Que sortira-t-il de la réunion de tant de monarques ? . . . En attendant, czars, empereurs, shahs, padishas, et tout l'Olympe des potentats de la terre se groupent pour voir une Exposition ; en voilà assez pour fournir matière à réflexion..”

Assurément ; et l'on vient de voir quelles sont les réflexions du journal anglais : elles méritaient bien d'être recueillies.

Le prince royal et la princesse royale de Prusse se sont rencontrés à Paris avec le duc d'Edimbourg, frère de la princesse qui est, on le sait, la fille aînée de la reine d'Angleterre. Le lendemain matin de leur arrivée, le prince et la princesse visitaient déjà l'Exposition ; le duc d'Edimbourg s'y trouvait aussi : en apercevant son frère, la princesse s'est jetée à son cou et l'a vivement embrassé, sans aucun souci de l'étiquette et en dépit des regards d'un public nombreux.

Le prince de Galles nous avait quittés auparavant pour retourner en Angleterre, non sans avoir donné aux Français un remarquable exemple de son respect pour le jour consacré à Dieu. Il avait reçu du Jockey-Club une invitation d'assister aux courses. Tout d'abord il promit, puis il réfléchit que sa présence à cette fête profane, un dimanche, serait une offense pour les mœurs religieuses de son pays. Il télégraphia aussitôt à sa mère la reine Victoria pour lui demander la permission d'accepter l'invitation. "Non," fut la réponse laconique. Le prince se fit excuser au Jockey-Club ; il ne parut pas à Chantilly. C'est un prince protestant qui nous a donné cette double leçon d'obéissance à l'autorité de la famille et d'observance de la loi divine. En France, nous ne sommes pas des puritains comme on l'est un peu trop en Angleterre, et nous ne sachions pas que les courses soient une distraction interdite par l'autorité ecclésiastique ; mais n'est-il pas trop vrai que le commandement de Dieu qui nous ordonne de garder les dimanches et les fêtes est souvent violé par ceux-là même qui devraient donner l'exemple de la soumission ?

On ne parle dans le monde diplomatique que de la fête magnifique qui a eu lieu à l'ambassade d'Autriche. L'Empereur et l'Impératrice, ainsi que le roi des Belges et sa femme, qui est une princesse d'Autriche, assistaient à cette fête, une des plus brillantes de cette brillante saison. Ce sera bientôt le tour de l'ambassade de Russie. Une fête donnée par l'ambassadeur de cette puissance est, en effet, comprise dans le programme de celles qui auront lieu à l'occasion du séjour du czar à Paris. On croit que dès le lendemain de son arrivée fixée jusqu'ici à samedi prochain 1er juin, l'empereur Alexandre assistera aux courses du bois de Boulogne, où sera couru le grand prix de 100,000 fr. de la Ville de Paris. On annonce pour le 4 un dîner aux Tuileries, pour le 6 une revue au Carrousel, puis une représentation de gala à l'Opéra, où l'on ne compte, dit-on, pas moins de dix-sept souverains ou princes, tous réunis dans la loge impériale, puis une soirée à l'Hôtel-de-Ville, une grande soirée aux Tuileries, une grande fête à Versailles, etc. Le roi de Prusse arrivera, dit-on, le 5 juin.

Après les rois et les princes, ce sont les francs-tireurs des Vosges qui ont, cette semaine, le plus occupé l'attention. Ils sont venus au nombre de 350 dans leur simple costume, qui ne manque pas d'un certain charme pittoresque : pantalon de toile, blouse de même étoffe serrée à la taille par un ceinturon de cuir où pend un sabre-poignard, et chapeau tyrolien, couleur marron, orné d'une plume et d'une cocarde. Ils ont le sac au dos, une cartouchière à la ceinture, et sont armés d'un fusil à deux coups de modèle uniforme. Une coupe d'honneur a été offerte aux francs-tireurs des Vosges par le cercle des carabiniers de Paris.

Disons maintenant quelques mots d'une cérémonie religieuse qui a vivement intéressé la population parisienne. Le jeudi, 23 mai, a eu lieu la

consécration de la nouvelle église de Saint-Augustin, au boulevard Malesherbes, par Mgr l'archevêque de Babylone et les deux prélats qui assistent Mgr l'archevêque de Paris dans son ministère. Le même jour, M. l'abbé Surat, archidiacre de Notre Dame, représentant Monseigneur, a procédé aux baptêmes des cinq cloches données à cette paroisse, une des plus considérables de Paris, par M. le préfet de la Seine au nom du corps municipal. Le sermon a été prêché par M. l'abbé Baüer, placé depuis le carême dernier au premier rang des prédicateurs de Paris.

8 Juin.

Sa Majesté l'empereur de Russie et S. M. le roi de Prusse sont en ce moment les hôtes de la France.

L'empereur de Russie est accompagné de ses deux fils aînés : le grand-duc héritier, âgé de 22 ans, qui a récemment épousé la princesse Dagmar de Danemark, sœur de la princesse de Galles et du roi de Grèce, et le grand-duc Wladimir, âgé de 20 ans.

C'est samedi 1er juin qu'a eu lieu avec une pompe extraordinaire l'arrivée de l'empereur Alexandre II à Paris, et mercredi, 5 juin, celle du roi de Prusse, qui s'est faite avec les mêmes honneurs et le même cérémonial. Ces deux jours-là, toute la population parisienne était en mouvement, et de la gare du Nord aux Tuileries, sur les grands boulevards et sur tous les points indiqués pour le passage des cortéges, la foule était immense, curieuse, agitée. Toutes les fenêtres, tous les balcons, du premier au dernier étage de chaque maison, étaient garnis de groupes animés, composés principalement de dames en brillante toilette. Jamais Paris n'avait été plus vivant, n'avait encore justement mérité d'être appelé la capitale de l'Europe.

L'arrivée de l'Empereur de Russie était annoncée pour quatre heures et demie. Dès trois heures, de nombreux détachements de la garde impériale et de la ligne venaient prendre position aux abords de la gare. A l'intérieur, des dispositions avaient été prises pour la réception des augustes voyageurs. De vastes estrades avaient été établies sur les quais de débarquement et dans la galerie supérieure qui règne au-dessus de l'horloge. Là étaient venus prendre place plus de deux mille invités, parmi lesquels dominaient les dames en grande toilette. A quatre heures, toute l'ambassade russe, ainsi que le pape revêtu de sa soutane violette à longues manches, parut à l'intérieur de la gare. Un grand nombre de personnages et de dames appartenant à la plus haute société russe s'étaient joint au personnel de l'ambassade. Bientôt après arrivaient tous les ministres avec leurs grands cordons, les maréchaux Régnaud Saint-Jean d'Angély, commandant en chef la garde impériale ; Canrobert, commandant en chef du premier corps d'armée ; le général Mellinet, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine ; un grand nombre de généraux ; le

préfet de la Seine, le préfet de la police ; le conseil d'administration du chemin de fer du Nord, ayant à sa tête son président, M. la baron de Rothschild.

L'Empereur, en uniforme et portant le grand cordon de l'ordre russe de Saint-André, est arrivé à la gare à quatre heures et un quart, accompagné du grand écuyer et d'un aide de camp.

Le prince Joachim Murat, la grande duchesse Marie-Nicolaïevna, avec le prince de Leuchtenberg son fils, la princesse Eugénie et leur suite augmentaient encore par leur présence l'éclat de cette belle assemblée réunie à la gare du Nord pour faire accueil à l'empereur de toutes les Russies et aux deux princes ses fils.

A quatre heures et demie précises, le train a été signalé. Aussitôt les tambours ont battu aux champs ; puis la musique militaire a exécuté l'hymne national russe qui a produit un grand effet. La troupe a présenté les armes, et, le train s'étant arrêté, l'empereur Alexandre s'est empressé de descendre du wagon impérial et de présenter ses deux mains à l'empereur Napoléon III.

L'empereur de Russie et ses deux fils étaient en grand uniforme. S. M. portait le grand cordon de la Légion d'honneur. Ils étaient accompagnés du Prince Gortchakoff, vice-chancelier de l'empire de Russie ; du Prince Dolgorouky, aide de camp général, grand chambellan ; du comte Alderberg, du comte Schouvaloff, aides de camp généraux, et d'une suite nombreuse d'autres dignitaires.

A l'apparition de l'empereur de Russie, des princes, et de ce brillant cortège, de vives acclamations ont retenti dans la gare. L'empereur Alexandre est d'une haute et brillante stature, d'une physionomie agréable : et lorsque voyant venir au-devant de lui les dames russes ayant à leur tête l'ambassadrice de Russie, il s'est approché d'elles et leur a adressé quelques paroles de remerciement, on a pu juger aussitôt de la noblesse de ses manières et du charme de son sourire. Le grand-duc héritier est moins grand que son père, plus blond que lui, et ne porte que la moustache : l'expression de son visage était en ce moment à la fois douce et sérieuse ; il rendait aussi avec beaucoup de grâce les saluts qui lui étaient adressés tout le long du quai de la gare. Le jeune prince Wladimir paraissait tout entier au plaisir d'arriver dans la joyeuse et brillante capitale : un sourire très-marqué éclairait son visage imberbe au teint mat, aux traits réguliers et couronné de cheveux noirs. Le grand-duc Wladimir nous a paru être dans les meilleures dispositions pour apprécier son séjour à Paris et garder bon souvenir de cet épisode de sa vingtième année.

Après quelques instants d'entretien dans le salon de réception de la gare, les deux empereurs et les princes sont montés en voiture. La suite de l'Empereur de Russie, et les aides de camp, chambellans et officiers d'ordonnance envoyés par l'empereur Napoléon à la frontière pour y rece-



voir S. M. russe et LL. AA. II. et les accompagner jusqu'à Paris, venaient ensuite, occupant neuf voitures d'apparat. Le cortège était précédé d'un détachement de lanciers de la garde, ; des pelotons de cent-gardes précédaient et suivaient le carrosse impérial. Un escadron de lanciers formait la marche.

Ce brillant cortège, passant avec peine au milieu des flots de population, a parcouru le boulevard Magenta, le boulevard de Strasbourg, puis les anciens boulevards jusqu'à la rue de la paix, la place Vendôme, la rue-Castiglione, la rue de Rivoli et la rue du Louvre. Là il est entré dans la cour du Louvre par la porte de la collonade faisant face à St. Germain l'Auxerrois, et il s'est dirigé vers les Tuileries par la place Napoléon III et la place Carrousel en passant sous l'arc de triomphe.

Les gendarmes et les voltigeurs de la garde avec deux escadrons de dragons de la ligne formaient la haie du Louvre au pavillon de l'Horloge.

L'impératrice précédée des grands-officiers de la Couronne, accompagnée de la grande-Duchesse Marie de Russie, de la princesse Mathilde, et suivie des officiers et dames de maisons impériales, s'était rendue au devant du czar au pied du grand escalier des Tuileries. Les diverses présentations ont eu lieu dans le salon du Premier Consul. Ensuite le czar et les grands-ducs ont été conduits au palais de l'Elysée par l'Empereur, suivi du même cortège, qui a traversé le jardin des Tuileries, la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

A peine l'empereur Alexandre était-il installé à l'Elysée qu'il a reçu la visite du roi des Belges, qui portait sur son uniforme d'officier général le cordon bleu de St-André.

Les mêmes honneurs, nous l'avons dit, ont été rendus au roi Guillaume de Prusse à son entrée à Paris. La gare du Nord avait conservé ses décorations et ses estrades disposées pour la réception de l'Empereur Alexandre. Seulement l'itinéraire n'a pas été le même : on avait évité le boulevard de Sébastopol au moyen d'un long circuit par les grands boulevards jusqu'à la rue de la Paix : on a fait suivre au roi de Prusse la ligne droite du boulevard de Strasbourg et du boulevard de Sébastopol, jusqu'à la rue du Rivoli, d'où il a gagné le Louvre et la place du Carrousel pour entrer aux Tuileries, comme l'empereur Alexandre, par l'arc de triomphe et la grille d'honneur. Le nom seul du boulevard de Sébastopol indique suffisamment l'intention courtoise envers le czar qui avait motivé le choix d'un itinéraire différent pour son cortège. C'est le pavillon de Marsan, aux Tuileries, qui a été affecté au logement du roi de Prusse. Le roi est accompagné de son ministre des affaires étrangères et président du conseil, le fameux comte de Bismark, ainsi que d'un conseiller et d'un secrétaire de légation. Le grand maréchal de la cour, le chef de l'état-major de l'armée prussienne, et d'autres dignitaires de la cour de Berlin, font partie de la suite du roi Guillaume.

Le prince Louis et la princesse de Hesse Darmstadt, fille de la reine Victoria, sont aussi arrivés à Paris, où l'on attend très-prochainement le grand-duc Frédéric de Bade et son frère, le duc Charles, margrave de Bade.

L'emploi fait par l'empereur de Russie et les grands-ducs ses fils, de leur première soirée à Paris a causé quelque surprise, même aux parisiens. Un télégramme expédié le matin de Cologne avait prévenu le directeur d'un de nos théâtres secondaires que S. M. et LL. AA. RR. désiraient retenir une loge et assister le soir même à la représentation de la pièce en vogue, qui est une sorte de bouffonnerie militaire. On assure que le czar et ses fils, malgré la fatigue du voyage, se sont beaucoup divertis à ce spectacle et ont ri surtout d'une certaine parodie piquante de l'armée prussienne. Il faut bien que majestés et altesses s'amuse en voyage ! Sans cela, à quoi bon venir à Paris ? On ne dit pas toutefois que le roi de Prusse se soit empressé d'aller jouir du même divertissement.

Le lendemain, dimanche, ce sont les courses de Longchamp, avec leur grand prix de 100,000 francs, qui ont attiré et les empereurs et les princes et la population parisienne. Jamais champ de courses n'avait réuni plus brillante société. C'étaient, dans la tribune impériale : l'empereur de Russie, l'empereur des Français, le roi et la reine des Belges, le grand-duc héritier de Russie, le grand-duc Wladimir, le prince royal de Prusse, la grande-duchesse Marie de Russie, la princesse Eugénie et le duc de Leuchtenberg, la princesse Mathilde, le prince Herrman de Saxe-Weimar, le prince Frédéric de Hesse, la princesse Lucien Murat, le prince Joachim Murat, et le prince Takoungava Minbou-Taïho, frère du Taïcoun du Japon. Qu'on ajoute à ces majestés et altesses, les ministres et généraux étrangers, les nombreux personnages de distinction qu'une pareille réunion et une pareille fête avaient amenés à Longchamp ; puis les dames en fraîches et riches toilettes qui garnissaient les tribunes ; enfin l'immense multitude composée de plus de 400,000 spectateurs, et l'on aura une faible idée du spectacle que présentait le magnifique hippodrome du bois de Boulogne.

Juste au moment de la course pour le grand prix de Paris, un orage est venu jeter l'effroi et le désarroi dans cette foule élégante. Heureusement le temps s'est promptement remis, et le soleil a brillé de nouveau. Le grand événement de cette journée s'est dénoué au milieu d'une fièvre et d'une émotion générales. Deux chevaux sont arrivés ensemble après une lutte acharnée : *Patricien* à M. Delamarre et *Fervacques* au comte de Montgomery. L'épreuve a été recommencée entre ces deux chevaux, et cette deuxième course a été plus émouvante encore que la première. Enfin *Patricien* a été battu d'un nez ! Le succès de *Fervacques* était tout à fait inattendu.

Il est maintenant officiel que la reine d'Espagne, qui doit venir visiter l'Exposition universelle à Paris, ira à Rome offrir ses hommages au Saint-

Père. Ce voyage aura lieu probablement à la fin de ce mois. La reine Isabelle s'embarquera à Marseille pour Civita-Vecchia ; elle sera escortée par des navires espagnols, des navires français, et peut-être quelque petit vapeur pontifical.

Le roi de Prusse a quitté Paris. Une fête très-brillante avait été donnée auparavant à l'ambassade prussienne. Le roi avait fait venir exprès de Berlin une partie de sa maison, qui figurait en grande livrée, ainsi qu'un orchestre particulier, composé de cinquante-cinq musiciens. L'Empereur, l'Impératrice, la princesse Mathilde, le prince Humbert d'Italie, la grande-duchesse Marie de Russie, le prince Leuchtemberg, la princesse Eugénie, le grand-duc de Mecklembourg-Schwérin, le duc Georges de Mecklembourg-Strelitz, assistaient à cette fête.

Puisque nous venons d'être conduit à faire cette énumération, disons bien vite qu'à la liste de nos hôtes princiers se sont ajoutés le grand-duc et la grande-duchesse de Bade; le prince de Bade, le comte et la comtesse de Flandre (nous en oublions peut-être), et enfin le vice-roi d'Égypte, Ismaïl-Pacha, qui a succédé au roi de Prusse dans les appartements du pavillon de Marsan aux Tuileries.

On attend toujours avec impatience l'arrivée du sultan Abdul-Azis, dont le départ de Constantinople est fixé jusqu'ici au 22 juin. Le roi de Suède, le roi de Hollande, le prince de Servie et d'autres souverains et princes sont également attendus.

Il est toujours question aussi, de l'arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice d'Autriche, qui passeraient par Strasbourg, et s'arrêteraient à Nancy pour visiter la chapelle où reposent les ducs de Lorraine, ces illustres ancêtres de l'empereur François-Joseph. Un deuil qui a précédé de peu de jours le couronnement de l'Empereur à Pesth-Ofen, en Hongrie, est venu attrister la cour d'Autriche. L'Archiduchesse Mathilde, jeune fille de vingt ans et d'une éclatante beauté, est morte des suites d'un affreux accident : le frottement d'une allumette jetée par mégarde dans un corridor du palais, avait communiqué le feu à ses vêtements, et la malheureuse princesse avait reçu des brûlures qui ont déterminé la mort au bout de quelques jours d'atroces souffrances.

D'après les dernières nouvelles de Vienne, l'empereur François-Joseph et l'impératrice sa femme partiraient dans les premiers jours du mois de juillet et se rencontreraient à Paris avec le sultan.

La présence simultanée des souverains de l'Autriche et du sultan imprimera certainement à la capitale une physionomie non moins animée que celle qu'elle a eue pendant le séjour du czar et du roi de Prusse.

C'est le samedi, 8 juin, qu'a eu lieu le couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie. Les cérémonies religieuses et nationales qui ont rempli ce jour solennel ont été des plus majestueuses et des plus brillantes. A sept heures le roi et la reine quittèrent le château royal

pour se rendre à l'église d'Ofen, le roi à cheval, la reine dans un carrosse doré traîné par huit chevaux blancs. LL. MM. furent reçues par le prince primat à la porte de l'église richement décorée, puis se dirigèrent vers la chapelle où avaient été déposés la veille la couronne et les insignes royaux. Ces insignes furent remis aux dignitaires chargés de les porter, et le roi alla, ainsi que la reine, prendre place sur un siège placé devant l'autel. La messe fut dite par le prince primat. Le roi s'agenouilla ensuite et prêta le serment de faire et de conserver la paix, la justice à la loi, à l'Eglise de Dieu et au peuple, serment qui se termina par ces mots : "*Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Dei Evangelia.*" Après quoi le roi se dirigea du côté de l'Evangile et se prosterna la face contre terre, tandis que le primat récitait les litanies des saints. Puis eurent lieu les cérémonies imposantes du sacre : l'onction sainte, le manteau de St. Etienne posé sur les épaules du roi, la remise du glaive que le roi étendit successivement, la pointe en avant, à droite et à gauche ; enfin la couronne de St. Etienne placée sur la tête du roi par le prince-primat qui la bénit pendant que tous les évêques y portaient la main. Une salve d'artillerie annonça au peuple cet instant suprême. Alors retentirent les cris enthousiastes de *Vive le roi !*

Nous ne pouvons malheureusement entrer dans le détail des cérémonies extérieures et du brillant cortège des magnats couverts de velours, de broderies d'or et de diamants. Ce défilé était, dit-on, merveilleux, et la scène une des plus grandioses qu'on puisse imaginer. Les Hongrois s'en souviendront longtemps.

---

## CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Le monde présente en ce moment un spectacle extraordinaire : deux villes attirent tous les regards ; vers ces deux villes se dirigent des milliers et des milliers de visiteurs ; dans l'une se rendent les chefs des Etats, les princes, les puissants de la terre, dans l'autre, on n'entend que la prédication des plus austères vertus ; on prêche la mortification des sens et les humiliations. Ce qui attire dans la première, ce sont toutes les merveilles de l'industrie, toutes les splendeurs des arts, toutes les séductions des plaisirs et des fêtes. On va à la seconde pour assister à la célébration dix-huit fois centenaire de la mort d'un martyr et à la glorification d'autres martyrs. Paris et Rome, voilà pour ainsi dire les deux pôles du monde. A Paris, le triomphe de la matière ; à Rome, le triomphe de l'esprit ; à Paris, les intérêts fugitifs du temps ; à Rome, les intérêts permanents de l'éternité ; à Paris, des courses de chevaux, des banquets, des spectacles ; à Rome, des fonctions sacrées, des prédications religieuses, des reliques de quelques hommes obscurs portées

en triomphe et vénérées par les peuples ; à Paris, le corps ; à Rome, l'âme. Nous ajouterions : à Paris, la mort ; à Rome, la vie, si Paris lui-même ne participait pas à cette vie dont le foyer est à Rome, si l'esprit chrétien n'était encore le soutien de cette civilisation qui voudrait cependant s'en éloigner, et si, dans cette glorification de la matière, il n'y avait pas aussi une victoire remportée sur la matière, victoire plus complète qu'elle ne le fut jamais dans les siècles payens ; ce qui prouve que, même pour l'industrie, même pour les arts, les hautes inspirations du spiritualisme et la possession de la vérité sont nécessaires.

On se plaint de la décadence de l'art ; qu'on voie s'il ne faut pas se plaindre de la diminution des vérités.

Tout en s'énorgueillissant des progrès de l'industrie, on est obligé d'avouer que la moralité ne s'accroît pas et qu'on est loin d'avoir vaincu la misère ; qu'on se demande donc s'il n'y a pas un principe plus élevé et plus sûr pour combattre la misère et le vice.

A Rome, on enseigne quel est ce principe ; à Paris, on l'oublie trop volontiers, et voilà pourquoi le contraste entre les deux villes est si frappant.

L'orgueilleuse philosophie de notre temps aime à rire des fêtes religieuses ; elle ne comprend pas de quelle utilité il peut être de rappeler la mort sur un gibet d'un pauvre pêcheur de la Galilée ; de quelle utilité il peut être de glorifier la mémoire d'Evêques, de prêtres cruellement tourmentés et assassinés, parce qu'ils confessaient hautement le Seigneur Jésus et défendaient les droits de l'Eglise qu'il a établie. Ils se disent que ce sont là les derniers efforts d'une religion qui expire, et, plongeant leurs regards dans l'avenir, ils y voient la réhabilitation de l'humanité par la raison, par l'instruction, par les arts, par l'industrie. Ingrats ! qui tournent contre l'œuvre de Jésus-Christ les bienfaits qu'ils lui doivent ; aveugles ! qui ne voient pas que, si la religion ne dirigeait plus la raison et n'inspirait plus l'enseignement, les arts et l'industrie, on retournerait aussitôt à cette civilisation païenne, où l'esclavage était le partage des trois quarts de l'humanité, où le vice tarissait les générations dans leurs sources, où, pour conserver quelque ordre matériel il fallait subir des Néron et des Domitien ; où, enfin, il n'y avait nulle protection, nul respect pour ce qui est faible : pour l'enfant, pour le vieillard, pour la femme, pour le pauvre.

A Rome, on comprend encore ces choses ; les Evêques en communion avec Rome, les prêtres groupés autour de leurs Evêques, les fidèles unis au clergé catholique les comprennent aussi, et voilà pourquoi le paganisme moderne est tenu en échec ; pourquoi, heureusement, il ne peut accumuler toutes les ruines qu'il médite.

Il est d'ailleurs difficile de méconnaître l'action de la Providence dans les événements qui se succèdent depuis une vingtaine d'années.

Le pontificat romain est une institution toute divine. Le Dieu qui seul l'a fondé est aussi le seul qui le conserve. L'histoire de St. Pierre et de ses successeurs nous en fournit la preuve la plus élatante. N'est-ce pas là surtout qu'il faut admirer ce principat suprême, toujours attaqué et toujours triomphant ; ferme, inébranlable, malgré son apparente faiblesse ;

puisant dans la persécution même, un nouvel élément de vie, de grandeur et de beauté ; et, alors que tout secours humain lui fait défaut, trouvant dans la droite du Très-Haut son invincible appui ?

Dans notre siècle, la vie de Pie IX aura, moins que toute autre, échappé à cette loi providentielle des contrastes. Le monde et l'enfer se sont déchâinés contre lui ; l'irréligion, l'impiété, la politique, tantôt dans l'ombre, tantôt à ciel découvert, lui ont fait la guerre la plus acharnée. Mais la puissance et la fureur de leurs armes sont venues se briser ou s'éteindre contre la pierre angulaire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Au milieu de ces attaques diaboliques, Pie IX a-t-il quelque fois comme St. Pierre, lorsqu'il marchait sur les flots du lac de Génésareth, senti fléchir un moment son courage ? Nous ne saurions le dire. Mais ce dont il ne nous est pas permis de douter, c'est que, lui aussi, il a souvent entendu résonner à son oreille ces consolantes paroles : " Ne crains pas . . . c'est moi . . . viens . . . pourquoi douter ? . . ." et qu'alors, s'appuyant, à son tour, sur le bras protecteur du maître, il a puisé dans ce contact divin, avec un nouveau courage, une conviction plus ferme que les vagues ne sauraient non plus l'engloutir. Contemplez en effet ce pilote incomparable. De toutes parts, la tempête éclate avec rage ; les vents déchirent les voiles, brisent les cordages et les mâts, menacent à chaque instant de précipiter au fond des abîmes et la barque mystique et celui qui la gouverne. Autour de lui tout pâlit, tout tremble de frayeur. Cependant, que fait-il ? Calme et tranquille, il dirige son frêle esquif vers le port ; ses paroles, son exemple raniment dans tous les cœurs le courage et l'espérance. Dans une éclaircie du ciel, son regard a saisi la promesse d'un temps meilleur et il annonce que bientôt les vents et les flots auront déposé leur colère.

Quel autre sens, en effet, pourrions-nous donner à ces admirables lettres apostoliques, par lesquelles Pie IX conviait dernièrement tous les fidèles du monde catholique à venir célébrer avec lui le dix-huitième centenaire du glorieux martyr des princes des apôtres, et le triomphe solennel des nouveaux saints dont il doit exalter les vertus ? Déjà cette invitation s'est répandue d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Tous les cœurs ont tressailli de joie. Une foule immense de fidèles se disposent à venir honorer les reliques des grands apôtres, heureux de s'incliner en même temps sous la bénédiction du Saint Pontife, qu'une sacrilège impiété voudrait chasser dans un nouvel exil, ou réduire à la triste condition de prisonnier ou de sujet.

Sa Sainteté le Pape continue de jouir d'une santé parfaite.

—Le 17 juin, le Pape, entouré des Cardinaux et de près de 200 Evêques, a répondu éloquemment aux félicitations qui lui ont été présentées au nom du Sacré Collège par le cardinal Patrizzi, à l'occasion de l'anniversaire de son avènement. Le Pape a dit que, pendant son pontificat, il a dû lutter contre les ennemis de la religion et du Saint-Siège, contre les ennemis de tout ordre social, qui poursuivent, ceux-ci un progrès exclusivement matériel, ceux-là la destruction totale des principes d'autorité, de justice, de religion, et qui veulent dépouiller l'Eglise de ses antiques possessions. Le Saint-Père a ajouté qu'il avait cherché à ramener les âmes égarées en leur indiquant, dans ses encycliques, les principes fondamentaux du droit, de l'honnêteté et de la religion ; comme autrefois Moïse,

dans le désert, indiquait la voie aux Israélites, le Pape avait indiqué la voie aux fidèles. Se tournant alors avec émotion du côté des Evêques, Pie IX a dit :

“ Vénérables Frères, je vous prie de redoubler de prières pour obtenir de Dieu et de la Vierge immaculée qu'ils nous délivrent des graves périls qui nous environnent. Vicairé du Christ, j'élèverai toujours mes mains vers le ciel. Mais vous soutenez, comme on fit jadis à Moïse, mes bras affaiblis par les années. Pressez-vous autour de moi, afin que nous puissions combattre sans relâche et triompher.”

Le Pape a terminé en engageant les Evêques à prier Dieu, qu'il éloigne de nous les fléaux spirituels et les fléaux temporels, qu'il nous sauve de la peste morale, qu'il nous rachète de la peste matérielle, qu'il sauve les égarés, et qu'il assure le triomphe de l'Eglise.

— Sous ce titre : *Un nouveau tribut à saint Pierre*, la *Civiltà cattolica* publie un article très remarquable dont nous faisons connaître la substance :

“ En ce moment-ci, tous les efforts de la Révolution sont évidemment dirigés contre la Papauté, et non-seulement contre son principat civil, mais encore et surtout contre son autorité spirituelle. Les fidèles doivent opposer à ces attaques un redoublement de ferveur et de soumission au Siège apostolique. Les rédacteurs de la *Revue romaine* leur suggèrent un moyen de manifester leur zèle. Ils proposent de s'engager par vœu à défendre individuellement la doctrine de l'infailibilité papale dans les conditions généralement posées par les théologiens les plus distingués. Tout en reconnaissant que cette doctrine n'a pas l'autorité d'un article de foi et qu'elle n'a jamais été définie, ils la présentent comme étant dans la pensée et dans les aspirations de l'Eglise. Ils rappellent à cette occasion les sentiments et la pratique des personnes pieuses qui, avant la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, se faisaient honneur de soutenir cette croyance, parce que la Papauté inclinait visiblement à l'imposer. Ainsi, après le tribut d'argent et le tribut de sang organisés par le *Denier de saint Pierre* et par la milice pontificale, les catholiques paieraient le tribut de l'intelligence et à une soumission plus étendue. Ce ne serait certes pas assurément le moindre, car pour une créature raisonnable il n'y a pas de sacrifice plus grand que l'obéissance.”

Une grande nouvelle circule depuis quelques jours dans le monde catholique. Le grand et vénéré pape qui gouverne l'Eglise depuis vingt ans, aurait formé le projet de couronner son glorieux pontificat par la réunion d'un concile général à Rome. Comme nous ne saurions prendre sous notre propre responsabilité d'annoncer un événement de cette importance, nous nous empressons de citer nos autorités et de mettre sous les yeux de nos lecteurs les témoignages sur lesquels nous nous appuyons. Voici d'abord ce qu'on écrit de Rome, en date du 8 juin, au journal *Le Monde* :

“ Le courageux et savant évêque de Poitiers, dans une lettre pastorale qui a été fort remarquée à Rome, déclare avec raison que la grande réunion des évêques qui va avoir lieu ne saurait se transformer en concile régulier en dehors des règles ordinaires de l'Eglise ; mais que rien ne s'oppose à ce que, de nos jours, si le chef de l'Eglise le trouve convenable, un concile œcuménique soit convoqué à Rome. Le malheur des

temps et des erreurs de toute nature qui envahissent la société justifieraient assez une pareille détermination. Le discret désir du vénérable prélat, qu'il est aisé de discerner à travers ses paroles, se réalisera probablement. Il ne paraît pas éloigné de la pensée du Souverain Pontife de couronner son pontificat par la réunion d'un concile général. Cette espérance doit porter une grande joie au cœur de tous les catholiques. Au milieu de toutes les croyances ébranlées, de tous les principes renversés, il serait beau de voir l'Eglise flétrir, une fois de plus, l'erreur sous les nouvelles formes qu'elle a revêtues, venger la justice et proclamer l'éternelle vérité !”

Après avoir reproduit cette correspondance, le *Journal des Villes et Campagnes* assure que tous les catholiques acclameraient avec un immense élan de joie la convocation d'un concile œcuménique. “Tous, sans rien préjuger des déterminations de l'Eglise et de la papauté, sont convaincus, dit le même journal, que là, et là seulement, est le remède vraiment efficace à tant de difficultés et de maux dont souffre le catholicisme et sous lesquels la société succombe.”

L'*Union* s'associe à ces réflexions, et confirme par quelques renseignements qui lui sont propres, la nouvelle rapportée dans la correspondance de Rome que nous venons de citer. Elle rappelle que c'est du cœur de Pie IX que sont sorties les grandes idées qui ont marqué son orageux pontificat : la convocation des évêques de la catholicité en 1862 a été une inspiration de sa cellule ; c'est Pie IX qui a eu la pensée d'inviter les évêques à célébrer avec lui le dix-huit centième anniversaire du martyr de Saint Pierre ; enfin, c'est Pie IX qui, dans sa sollicitude pour les intérêts catholiques, a depuis un certain temps, songé à la réunion d'un concile œcuménique. L'*Union* ajoute :

“ Nous croyons savoir que quelques évêques de France avaient été pressentis à cet égard, et qu'ils n'avaient pas hésité à reconnaître l'opportunité, l'utilité d'une telle assemblée. Il est permis de penser que le Pape prendra une décision sur ce point si grave, à la suite de la grande réunion épiscopale de la fin de ce mois.”

Après avoir ainsi corroboré par ses informations celles du correspondant romain, le même journal entre, au sujet des conciles généraux, dans quelques détails qu'on ne lira pas sans intérêt :

“ On sait qu'il y a trois sortes de conciles : le concile général, composé des évêques de toute la catholicité ; le concile national, formé par les évêques d'un seul royaume, d'un seul empire ou d'une seule république ; le concile provincial, réuni par un métropolitain et composé des évêques de sa province. Celui dont on parle aujourd'hui serait la représentation du monde catholique tout entier. Les conciles de ce genre étaient devenus difficiles à réunir depuis l'établissement de l'Eglise dans le nouveau monde, les Indes et le Céleste-Empire ; aussi le concile de Trente a-t-il été le dernier ; mais maintenant que, grâce à la vapeur, il n'y a plus de lointains rivages, ces grandes assises de la catholicité sont moins rares.

“ Tous les conciles généraux, depuis le premier où fut dressé le symbole de Nicée, ont fait de grandes choses ; ils ont rétabli, selon le besoin des temps, la vérité et la paix dans l'Eglise. La matière ne manquerait pas pour un nouveau concile général...”

Ce ne serait pas une affaire de quelques mois que la session d'une pareille assemblée. Le cinquième concile général de Latran dura cinq ans,



sous Jules II et sous Léon X ; celui de Trente dura près de dix-huit ans, sous cinq papes. Le nouveau concile général, si sa réunion était décidée, se prolongerait probablement deux ou trois ans ; il se tiendrait à Rome, comme dans son sanctuaire naturel. “ Ce ne serait pas un spectacle de médiocre grandeur, dit l'*Union* en terminant, que celui de cinq ou six cents évêques et de leur chef délibérant avec la majesté des Pères de Nicée et d'Ephèse, de Constantinople et de Latran, et donnant les lois les meilleures à l'Eglise immortelle qu'on se flatte toujours d'enterrer.”

Le journal *la France* parle aussi de la convocation éventuelle d'un concile œcuménique à Rome, en dehors de la réunion actuelle des évêques.

“ D'après les informations qui nous sont transmises, — dit ce journal, — et que nous ne croyons reproduire qu'avec réserve, l'influence de Mgr. Dupanloup ne serait pas étrangère à cette décision, qui aurait pour but de résoudre les questions importantes que la controverse religieuse a soulevées dans ces derniers temps, sur les rapports de l'Eglise avec la société moderne.”

Si ces renseignements sont exacts, on peut dire, ajoute avec raison *la France*, que la réunion des évêques en concile sera l'un des événements mémorables de ce siècle. Depuis le concile de Trente, c'est-à-dire depuis le milieu du seizième siècle, il y a eu des conciles provinciaux, il n'y a point eu de concile général ; “ mais il n'est venu à l'esprit de personne que l'ère des conciles ait été close d'une manière absolue, et que la papauté ait définitivement renoncé à provoquer, au moment qu'elle jugerait opportun, l'une de ces réunions solennelles qui font époque dans son histoire.”

Enfin l'*Etendard* confirme, de son côté, la grande nouvelle et ajoute :

“ On assure qu'un vénérable évêque du midi de la France aurait reçu, il y a peu de jours, de S. S. le Pape Pie IX, une lettre particulière, dans laquelle le Saint-Père énonçait la pensée de profiter du séjour des évêques à Rome pour les inviter à un concile œcuménique, mais ce concile n'aurait pas lieu avant l'année 1869.”

Voilà les principaux témoignages que nous avons à invoquer à l'appui de cette nouvelle, que nous ne pouvions nous dispenser de recueillir et qui remue tous les cœurs catholiques. Sans vouloir être plus affirmatif qu'il ne convient en une matière si grave, et sans prétendre, comme le fait l'*Etendard*, fixer la date de la réunion de cette assemblée solennelle de la catholicité, nous n'hésitons pas à nous associer cordialement aux espérances que cette nouvelle a aussitôt excitées chez ceux de nos confrères qui partagent notre foi.

En attendant, les étrangers arrivent en foule à Rome, pour assister aux fêtes du centenaire et de la canonisation. La ville éternelle leur réserve, assure-t-on, d'agréables surprises. Aux fêtes religieuses se joindront des réjouissances publiques, données par les soins de la municipalité. Le Colisée sera éclairé par des feux de Bengale, et la coupole de Saint-Pierre resplendira de la lumière éclatante qui illumine le jour de Pâques. Conférences, promenades, expositions artistiques, rien ne manquera, dit une correspondance, pour attirer et captiver les étrangers qui se rendront à Rome. Les chemins de fer italiens songeraient même à organiser des *trains de plaisir* pour Rome. Déjà, d'après le *Corriere Italiano*, on se propose de décréter un rabais de 50 pour 100 sur la ligne de Rome à Florence.